

présence du futur

roger zelazny

les cours du chaos



denoël

ROGER ZELAZNY

Les cours du chaos

Roman

TRADUIT DE L'AMÉRICAIN
PAR BRUNO MARTIN



DENÖEL

Titre original :
THE COURTS OF CHAOS
(Doubleday & Co. NY)

© *by Roger Zelazny, 1978*
et pour la traduction française
© *by Éditions Denoël, 1980.*
19, rue de l'Université, 75007 Paris

1.

Ambre : altière, brillante, au sommet du Kolvir, au milieu de la journée. Une route noire : basse et sinistre, traversant Garnath en venant du Chaos, au sud. Moi : en train de pousser des jurons en marchant de long en large, en lisant un passage de temps à autre, dans la bibliothèque du Palais, à Ambre. La porte : fermée, barrée.

Le prince fou d'Ambre s'assit au bureau et reporta son attention sur le livre ouvert. On frappa à la porte.

« Allez-vous-en ! dis-je.

— Corwin, c'est moi... Random. Tu m'ouvres, hein ? Je t'apporte même le déjeuner.

— Une minute. »

Je me relevai, contournai la table et traversai la pièce. Random m'adressa un signe de tête en entrant. Il portait un plateau qu'il alla poser sur une petite table près du bureau.

« Voilà de quoi manger en abondance, dis-je.

— Moi aussi, j'ai faim.

— Eh bien, sers-toi. »

Ce qu'il fit. Il découpa la viande et m'en servit une tranche sur un morceau de pain. Il versa le vin. On s'assit pour manger.

« Je sais que tu es toujours furieux..., fit-il au bout d'un moment.

— Pas toi ?

— Eh bien, disons que j'y suis peut-être un peu plus habitué. Je ne sais pas. Quand même... Oui. Ça été plutôt brutal, n'est-ce pas ?

— Brutal ? » Je bus une large rasade. « C'est exactement comme autrefois. Pire encore. J'en étais vraiment arrivé à l'apprécier quand il faisait son petit Ganelon. Maintenant qu'il a repris le pouvoir, il est plus autoritaire que jamais, il nous a

donné des ordres en série sans prendre la peine de les expliquer et il a de nouveau disparu.

— Il a dit qu'il ferait bientôt parvenir de ses nouvelles.

— J'imagine qu'il en avait également l'intention la dernière fois.

— Je n'en suis pas si sûr.

— Et il n'a pas fourni d'explication à son autre absence. En fait, il n'a rien expliqué du tout.

— Il doit avoir ses raisons.

— Je commence à me le demander, Random. Crois-tu qu'il ait encore toute sa tête ?

— Il a été assez malin pour te posséder.

— En combinant sa ruse animale avec sa capacité de changer de forme.

— Mais cela a marché, n'est-ce pas ?

— Oui, cela a pris.

— Corwin, serait-ce que tu ne tiennes pas à ce qu'il ait un plan efficace, que tu ne veuilles pas qu'il ait raison ?

— Ridicule ! Je désire que ce borbier soit nettoyé tout autant que n'importe lequel d'entre nous.

— Oui, mais ne préférerais-tu pas que la solution vienne d'une autre source ?

— Où veux-tu en venir ?

— Tu te refuses à lui faire confiance.

— Je le reconnais. Je ne l'ai pas vu – en tant que lui-même – depuis foutrement longtemps et... »

Il secoua négativement la tête.

« Ce n'est pas ce que je veux dire. Tu es en colère qu'il soit de retour, hein ? Tu espérais bien ne jamais plus le voir. »

Je détournai les yeux.

« Il y a de cela, finis-je par avouer. Mais pas à cause d'un trône vacant, ou plutôt pas *seulement* pour ça. C'est lui, Random. Lui. Voilà tout.

— Je sais. Mais tu dois avouer qu'il a trompé Brand, ce qui n'est pas facile. Il a joué un tour que je ne comprends toujours pas en te faisant rapporter ce bras de Tir-na Nog'th, en s'arrangeant pour que je le remette à Benedict, en s'assurant que Benedict serait au bon endroit au moment voulu, et il a

récupéré la Pierre. Il reste également supérieur à nous au jeu de l'Ombre. Il s'en est bien servi sur le Kolvir quand il nous a menés à la Marelle primitive. Moi, j'en suis incapable. Tout comme toi. Il a aussi vaincu Gérard. Je ne crois pas qu'il soit en train de faiblir. Je pense qu'il sait exactement ce qu'il fait et, que cela nous plaise ou non, j'estime qu'il est le seul à pouvoir régler la situation actuelle.

— Chercherais-tu à me dire que je dois lui faire confiance ?

— Je cherche à te dire que tu n'as pas le choix. »

Je poussai un soupir.

« Je crois que tu as mis le doigt sur la plaie, fis-je. C'est idiot d'éprouver de l'amertume, mais quand même...

— C'est l'ordre d'attaque qui te tracasse, n'est-ce pas ?

— Oui, entre autres choses. Si nous attendions un peu, Benedict pourrait mettre en campagne des forces plus importantes. Trois jours, cela ne fait pas beaucoup pour monter une affaire pareille. Pas lorsque nous sommes dans une telle incertitude quant aux mouvements de l'ennemi.

— Ce n'est peut-être pas le cas. Il a eu un long entretien privé avec Benedict.

— Et voilà une des autres choses. Ces ordres séparés. Ces secrets... Il ne nous accorde que le minimum de confiance. »

Random laissa fuser un rire. Moi aussi.

« Très bien, repris-je. Peut-être que je ferais de même à sa place. Mais trois jours pour déclencher une guerre ! » Je secouai la tête. « J'espère qu'il en sait plus que nous.

— J'ai l'impression qu'il s'agit plutôt d'une manœuvre d'intimidation que d'une guerre.

— Mais il n'a pas jugé bon de nous expliquer à quoi nous nous engageons. »

Random haussa les épaules et remplit nos verres.

« Peut-être nous le dira-t-il à son retour. Tu n'as pas reçu d'ordres particuliers, n'est-ce pas ?

— Seulement d'attendre. Et toi ? »

Il fit un signe négatif.

« Il a dit que je saurais, le moment venu. Mais il a averti Julien de tenir ses troupes prêtes au départ à tout instant.

— Ah ? Ne restent-elles pas en Arden ? »

Il inclina la tête.

« Quand lui a-t-il dit cela ?

— Après ton départ. Il s'est servi des atouts pour faire venir Julien et lui communiquer son message, puis ils sont partis à cheval tous les deux. J'ai entendu Père déclarer qu'il ferait une partie du chemin de retour avec lui.

— Ont-ils pris la piste de l'est par le Kolvir ?

— Oui. Je les ai regardés.

— Intéressant. Qu'ai-je raté de plus ? »

Il s'agita sur son siège.

« C'est un point qui me taquine, dit-il. Une fois Père en selle, après avoir fait un geste d'adieu, il s'est retourné vers moi pour me dire : « Et garde l'œil sur Martin. »

— C'est tout ?

— C'est tout. Mais il riait en le disant.

— Soupçons tout naturels envers un nouveau venu, à mon avis.

— Alors, pourquoi ce rire ?

— Je donne ma langue au chat. »

Je coupai un morceau de fromage et me mis à le mastiquer. « Cependant, il se pourrait que ce ne soit pas une mauvaise idée. Il est possible que ce ne soient pas des soupçons. Peut-être a-t-il l'impression qu'il faut protéger Martin contre un danger. Ou les deux. Ou ni l'un ni l'autre. Tu sais comme il est, quelquefois. »

Random se leva.

« Je n'avais pas pensé à la deuxième possibilité. Tu m'accompagnes, maintenant, hein ? Tu es resté enfermé ici toute la matinée.

— D'accord. » Je me mis debout et ceignis Grayswandir. « De toute façon, où est Martin ?

— Je l'ai laissé au rez-de-chaussée. Il bavardait avec Gérard.

— Alors il est en bonnes mains. Gérard doit-il rester ici ou rejoindre la flotte ?

— Je n'en sais rien. Il n'a pas voulu parler de ses ordres. »

Nous sortîmes de la bibliothèque pour nous diriger vers l'escalier.

En descendant, j'entendis du bruit en bas et j'accélérai l'allure.

En me penchant sur la rampe, je vis à l'entrée de la salle du trône un groupe de gardes entourant la silhouette massive de Gérard. Ils nous tournaient tous le dos. Je franchis d'un bond les dernières marches. Random me suivait de près.

Je me frayai passage.

« Gérard, que se passe-t-il ? demandai-je.

— Je n'en sais fichtre rien, répondit-il. Regarde toi-même. Mais il n'y a pas moyen de passer. »

Il s'écarta et je fis un pas en avant. Puis un autre. Et je compris. On eût dit que je me heurtais à un mur absolument invisible, un peu élastique. Derrière, je vis un spectacle qui bouleversa mes souvenirs et mes sentiments. Je me raidis tandis que la peur me prenait au cou, me crispait les mains. Je ne suis pourtant pas facile à émouvoir.

Martin, souriant, tenait encore un Atout à la main gauche et Benedict – appelé depuis peu, semblait-il – se tenait devant lui. Une fille était près d'eux, sur l'estrade, contre le trône, le visage détourné. Les deux hommes avaient l'air de parler, mais je ne percevais pas leurs paroles.

Pour finir, Benedict pivota et dut s'adresser à la fille. Au bout d'un temps, elle lui répondit, apparemment. Martin se porta à sa gauche. Benedict monta sur l'estrade pendant qu'elle parlait. Je par vins alors à voir son visage. La conversation se poursuivait.

« J'ai l'impression de connaître vaguement cette fille, dit Gérard qui s'était avancé jusqu'à ma hauteur.

— Il se peut que tu l'aies aperçue quand elle est passée à cheval devant nous, répondis-je, le jour où Éric est mort. C'est Dara. »

Je l'entendis reprendre vivement haleine.

« Dara ! répéta-t-il. Alors, tu... » Sa voix se perdit.

« Je ne mentais pas, dis-je. Elle est bien réelle.

— Martin ! s'écria Random, qui s'était placé à ma droite. Martin ! Que se passe-t-il ? »

Il n'y eut pas de réponse.

« Je ne crois pas qu'il puisse t'entendre, expliqua Gérard. Cette barrière semble nous isoler complètement. »

Random se penchait en avant, poussant des deux mains quelque chose d'invisible.

« Essayons d'enfoncer cela tous ensemble », proposa-t-il.

Je fis donc une nouvelle tentative, tandis que Gérard pesait de tout son poids contre le mur invisible.

Au bout d'une inutile demi-minute d'effort, je me redressai.

« Rien à faire, observai-je. Nous n'arriverons pas.

— Qu'est-ce que ce fichu truc ? fit Random. Qu'est-ce qui peut bien tenir... »

Il m'était venu une idée – mais rien de plus – sur ce qui pouvait bien se passer. Et uniquement à cause de l'aspect de déjà vu de toute la scène. Voyons donc... Je refermai la main sur mon fourreau pour m'assurer que Grayswandir pendait toujours à mon côté.

Elle était bien là.

Alors comment expliquer la présence de ma lame si reconnaissable à son damasquinage compliqué, étincelant aux yeux de tous, suspendue comme elle avait soudain apparu dans l'air, sans support, devant le trône, la pointe effleurant de justesse la gorge de Dara ?

Impossible.

Mais ça ressemblait à ce qui était arrivé cette fameuse nuit, dans la céleste cité de rêve, Tir-na Nog'th, trop similaire pour n'être qu'une coïncidence. Il n'y avait pas ici l'ensemble du décor – les ténèbres, la confusion, les ombres épaisses, les émotions tumultueuses que j'avais éprouvées – et pourtant la scène était campée à peu près comme cette nuit-là. C'était presque la même chose. Pas tout à fait, cependant. La position de Benedict semblait un peu décalée... plus reculée, et son corps dessinait un angle différent. Bien que ne pouvant pas lire sur ses lèvres, je me demandais si Dara posait les mêmes et étranges questions. J'en doutais. Le tableau – semblable à ce que j'avais déjà vu, et pourtant différent – avait probablement été teinté à l'autre bout – du moins s'il y avait le moindre rapport entre les deux – par les effets des pouvoirs de Tir-na Nog'th sur mon esprit à l'époque.

« Corwin, dit Random, on dirait bien Grayswandir, suspendue devant elle.

— Oui, n'est-ce pas ? acquiesçai-je. Mais, comme tu le vois, je porte mon épée.

— Il ne peut pas en exister une autre absolument comme elle... ou bien... ? Sais-tu ce qui se passe ?

— Je commence à croire que je le pourrais bien, répondis-je. Mais, quoi que ce soit, je suis dans l'incapacité de l'interrompre. »

Soudain l'épée de Benedict sortit du fourreau pour engager l'autre, si pareille à la mienne. En un instant, il fut aux prises avec un ennemi invisible.

« Tue-le, Benedict ! s'écria Random.

— Pas la peine, intervins-je. Il va être désarmé.

— Comment le sais-tu ? demanda Gérard.

— C'est en quelque sorte moi qui suis là, en train de le combattre, expliquai-je. C'est l'autre bout de mon rêve à Tir-na Nog'th. J'ignore comment il s'y est pris, mais c'est là le prix à payer parce que Père a récupéré la Pierre.

— Je ne te suis plus du tout », dit-il.

Je secouai la tête.

« Je ne prétends nullement savoir comment cela se passe, lui répondis-je. Mais nous ne pourrions pas entrer avant que deux choses aient disparu de cette pièce.

— Lesquelles ?

— Regarde bien. »

La lame de Benedict avait changé de main et sa prothèse étincelante jaillit en avant pour se fixer sur un objectif invisible. Les deux lames se croisèrent, se nouèrent, les pointes menaçant peu à peu le plafond. La main droite de Benedict continuait à se crispier.

Soudain, la copie de Grayswandir se libéra et dépassa l'autre. Elle frappa d'un coup terrible le bras droit de Benedict juste au joint avec la partie métallique. Puis Benedict pivota et l'action nous fut cachée pendant quelques instants.

La vision redevint claire ; Benedict, tout en tournant, mit un genou au sol. Il tenait son moignon. Le bras et la main mécaniques restaient en l'air près de Grayswandir. L'objet s'éloignait de Benedict et descendait, de même que la lame.

Quand l'un et l'autre arrivèrent au plancher, ils ne le heurtèrent pas, mais passèrent au travers, disparaissant à la vue.

Je faillis tomber en avant, mais je repris l'équilibre et avançai. La barrière n'était plus là.

Martin et Dara parvinrent à Benedict avant nous. Dara avait déjà déchiré un morceau de sa cape et pansait le moignon de Benedict quand Gérard, Random et moi arrivâmes sur les lieux.

Random prit Martin par l'épaule et le fit pivoter.

« Que s'est-il passé ? lui demanda-t-il.

— Dara... Dara m'a dit qu'elle voulait visiter Ambre, répondit-il. Comme je vis ici maintenant, j'ai accepté de l'amener et de lui servir de guide. Et puis...

— De l'amener ? Tu veux dire avec un Atout ?

— Eh bien... oui.

— À toi ou à elle ? »

Martin se mordit légèrement la lèvre inférieure.

« Euh, tu comprends...

— Donne-moi ces cartes », fit Random en arrachant l'étui de la ceinture de Martin. Il l'ouvrit et entreprit de regarder les figures une à une.

« Alors j'ai eu l'idée de le dire à Benedict, puisqu'il s'intéressait à elle, poursuivit Martin. Et ensuite Benedict a voulu venir pour voir...

— Qu'est-ce que cela signifie ! lança Random. Il y en a une de toi, une d'elle, et une d'un type que je n'ai encore jamais vu ! Où les as-tu trouvées ?

— Fais voir », dis-je.

Il me remit les trois cartes.

« Alors ? insista-t-il. Était-ce Brand ? Il est le seul à ma connaissance qui soit encore capable de fabriquer des Atouts.

— Je n'ai d'autre affaire avec Brand que de le tuer », répliqua Martin.

Mais je savais déjà que ces cartes ne venaient pas de Brand. Elles n'étaient tout simplement pas de son style. Ni de celui de quiconque parmi ceux dont je connaissais les travaux. Toutefois, leur style n'était pas ce qui me préoccupait le plus pour le moment. C'étaient plutôt les traits de la troisième personne, celle que Random n'avait encore jamais vue, disait-il.

Moi, si. Je contemplais le visage du jeune homme qui s'était planté devant moi avec une arbalète, aux Cours du Chaos, qui m'avait reconnu et ensuite s'était abstenu de tirer.

Je tendis la carte.

« Qui est-ce, Martin ? m'enquis-je.

— L'homme qui a fabriqué ces Atouts supplémentaires. Il en a dessiné un de lui-même pendant qu'il y était. J'ignore son nom. C'est un ami de Dara.

— Tu mens, déclara Random.

— Laissons donc Dara nous le dire, avançai-je en agitant la carte à son adresse. Qui est cet homme ? »

Elle regarda la figurine, puis releva les yeux sur moi. Elle souriait.

« Vous ne le savez vraiment pas ? fit-elle.

— Sinon, le demanderais-je ?

— Alors, regardez-la de nouveau et allez vous examiner dans un miroir. Il est votre fils tout autant que le mien. Il s'appelle Merlin. »

Je ne me laisse pas facilement interloquer, mais ce n'était pas une situation de tout repos pour moi. J'étais abasourdi. Mon esprit travaillait vite, cependant. Étant donné le décalage temporel approprié, c'était possible.

« Dara, qu'est-ce que vous voulez ? demandai-je.

— En parcourant la Marelle, dit-elle, je vous ai bien dit qu'Ambre devait être détruite. Ce que je veux, c'est y avoir ma part légitime.

— Vous aurez mon ancienne cellule, répondis-je. Non, plutôt la cellule voisine. Gardes !

— Cela peut s'arranger, Corwin, dit Benedict en se relevant. Ce n'est pas aussi terrible qu'il semble. Elle est en mesure de tout expliquer.

— Alors qu'elle s'y mette immédiatement.

— Non, en privé. Rien que la famille. »

Je renvoyai du geste les gardes qui s'étaient approchés.

« Très bien, allons dans une des salles du couloir. »

Il acquiesça de la tête et Dara lui prit le bras gauche. Random, Gérard, Martin et moi les suivîmes. Je jetai un coup

d'œil en arrière sur la scène vide où mon rêve s'était réalisé.
Ainsi vont les choses.

2.

Je franchis la crête du Kolvir et mis pied à terre en arrivant à mon tombeau. J'entrai et ouvris le coffret. Il était vide. Bon. Je commençais à me poser des questions. Je m'étais à moitié attendu à me voir gisant devant moi, preuve que malgré les indications et les intuitions, je me serais d'une façon ou d'une autre aventuré dans une ombre défavorable.

Je ressortis et frottai les naseaux de Star. Le soleil brillait, mais la brise était froide. J'éprouvai un soudain désir d'aller vers la mer. Toutefois, je m'assis sur le banc en tripotant ma pipe.

Nous avions causé. Assise en tailleur sur le divan brun, Dara, toujours souriante, m'avait de nouveau raconté l'histoire de sa descendance de Benedict et de Lintra, la servante d'enfer, de sa croissance autour et à l'intérieur des Cours du Chaos, un royaume terriblement non euclidien où le temps même posait de singuliers problèmes de répartition.

« Ce que vous m'avez raconté quand nous nous sommes rencontrés n'était que mensonges, dis-je. Pourquoi vous croirais-je à présent ? »

Elle avait souri en contemplant ses ongles.

« À l'époque, il fallait que je vous mente, expliqua-t-elle, pour obtenir ce que je voulais de vous.

— C'est-à-dire... ?

— La connaissance... de la famille, de la Marelle, des Atouts, d'Ambre. Pour gagner votre confiance. Pour avoir un enfant de vous.

— La vérité n'aurait-elle pas aussi bien abouti ?

— Certainement pas. Je viens de l'ennemi. Et mes raisons de désirer tout cela n'auraient pas été de celles que vous auriez approuvées.

— Votre escrime... ? Je me souviens que vous m'avez dit que c'était Benedict qui vous avait instruite en cet art. »

Son sourire revint et de sombres feux traversèrent son regard.

« Je l'ai appris du grand duc Borel en personne, un haut seigneur du Chaos.

— ... et votre apparence, fis-je. Elle s'est modifiée une quantité de fois quand je vous ai vue franchir la Marelle. Comment ? Mais aussi, pourquoi ?

— Tous ceux dont l'origine touche au Chaos sont capables de changer de forme », répondit-elle.

Je songeai au jeu de Dworkin le soir où il avait adopté ma personnalité.

Benedict opina de la tête.

« Père nous a bien trompés avec son déguisement en Ganelon.

— Obéron est un fils du Chaos, reprit Dara, le fils rebelle d'un père rebelle. Mais le pouvoir subsiste.

— Alors, comment se fait-il que nous n'en soyons pas capables ? » s'enquit Random.

Elle haussa les épaules.

« Avez-vous jamais essayé ? Peut-être en avez-vous la possibilité. En outre, le pouvoir a pu se perdre au niveau de votre génération. Je ne sais pas. Toutefois, personnellement, il est certaines formes que j'affectionne et auxquelles je reviens dans les moments de tension. J'ai grandi en un lieu où c'était la règle, où l'autre forme était en réalité parfois la dominante. C'est resté en moi comme une sorte de réflexe. C'est ce que vous avez vu... ce jour-là.

— Dara, repris-je, pourquoi souhaitiez-vous posséder ce que vous avez dit... la connaissance de la famille, de la Marelle, des Atouts, d'Ambre ? Et aussi un fils ?

— Très bien, fit-elle en soupirant. Très bien. Vous êtes maintenant informés des plans de Brand... la destruction et la reconstruction d'Ambre... ?

— Oui.

— Il y fallait notre consentement et notre coopération.

— Y compris le meurtre de Martin ? intervint Random.

— Non, répondit-elle. Nous ignorions qui il comptait employer comme... agent.

— Cela vous aurait-il arrêtés si vous l'aviez su ?

— Question purement hypothétique. Répondez-y vous-même. Je suis heureuse que Martin soit toujours en vie. C'est tout ce que je peux vous dire à ce sujet.

— Très bien, fit Random. Mais venons-en à Brand ?

— Il a réussi à joindre nos chefs par des méthodes que lui a enseignées Dworkin. Il avait de l'ambition. Il lui fallait la connaissance, le pouvoir. Il nous a offert un marché.

— Quel genre de connaissance ?

— D'une part, il ignorait comment détruire la Marelle...

— Ainsi, c'est *vous* qui êtes responsable de ce qu'il a fait, l'accusa Random.

— Si vous tenez à voir ainsi les choses.

— C'est le cas. »

Elle haussa les épaules, puis se tourna vers moi.

« Avez-vous envie d'entendre cette histoire ?

— Allez-y. » Je regardai Random, qui fit un signe affirmatif.

« On a donné à Brand ce qu'il désirait, mais on ne pouvait lui faire confiance, reprit-elle. On craignait qu'une fois en possession des moyens de façonner le monde à sa guise, il ne se contente pas de régner sur une Ambre révisée. Il tenterait d'étendre également sa domination sur le Chaos. On souhaitait une Ambre affaiblie pour que le Chaos soit plus fort qu'à présent... l'établissement d'un équilibre nouveau, qui nous livrerait davantage des terres d'ombre qui s'étendent entre nos royaumes. Il y a longtemps que l'on a compris que les deux royaumes ne pourront jamais fusionner, ni que l'un d'eux soit détruit, sans bouleverser du même coup tout ce qui oscille entre nous. Le résultat en aurait été la stase absolue ou le Chaos total. Cependant, tout en voyant bien les ambitions de Brand, nos chefs se sont entendus avec lui. C'était la meilleure occasion qui se présentait depuis des ères. Il fallait la saisir. On avait l'impression que l'on pourrait neutraliser Brand et finalement le remplacer, le moment venu.

— Ainsi vous envisagiez aussi une double trahison, observa Random.

— Pas s'il tenait parole. Mais nous savions qu'il n'y serait pas fidèle. Alors nous avons organisé le mouvement qui pouvait se révéler nécessaire contre lui.

— Comment cela ?

— On le laisserait arriver à ses fins, puis il serait détruit. Il aurait pour successeur un membre de la famille royale d'Ambre qui appartiendrait également à la première famille des Cours ; un être qui aurait grandi parmi nous et aurait été formé dans ce but. Merlin rejoint même sa parenté avec Ambre des deux côtés, par mon ancêtre Benedict et par vous-même... les deux prétendants favoris à votre trône.

— Vous êtes de la famille royale du Chaos ? »

Elle sourit.

Je me levai. M'éloignai de quelques pas. Contemplai les cendres de l'âtre.

« Je trouve quelque peu déprimant d'avoir été immiscé dans un programme bien établi de reproduction, finis-je par dire. Mais quoi qu'il en soit, et en admettant que tout ce que vous avez dit soit vrai – pour le moment – pourquoi nous raconter tout cela maintenant ?

— Parce que je crains que les seigneurs de mon royaume ne soient prêts à aller aussi loin dans leurs desseins que Brand dans les siens. Plus loin, peut-être. Cet équilibre dont je vous parlais... Rares sont ceux qui semblent juger de sa difficulté. J'ai parcouru les terres de l'ombre proches d'Ambre et je me suis promenée aussi dans Ambre. Je connais également les ombres adjacentes au Chaos. J'ai rencontré bien des gens et vu bien des choses. Alors, quand j'ai retrouvé Martin et que j'ai conversé avec lui, l'impression m'est venue que les changements que l'on m'avait présentés comme étant pour le mieux n'auraient pas seulement pour résultat une réforme d'Ambre plus conforme aux vœux de mes aînés. Au contraire, ils feraient d'Ambre un simple prolongement des Cours, et la plupart des ombres se replieraient pour rejoindre le Chaos. Ambre deviendrait une île. Certains de mes aînés qui sont encore furieux que Dworkin ait créé Ambre, en premier lieu, souhaitent en réalité un retour à la situation antérieure à cette création. Le Chaos total, d'où sont nées toutes choses. Je juge la situation actuelle supérieure et je

désire la maintenir. Mon vœu est que ni l'un ni l'autre des partis ne sorte victorieux d'un conflit quelconque. »

Je me tournai à temps pour voir Benedict secouer la tête.

« Ainsi, vous n'êtes d'aucun parti, déclara-t-il.

— J'aime à penser que je suis des deux.

— Martin, demandai-je, es-tu lié avec elle en ceci ? »

Il fit un signe affirmatif.

Random émit un rire.

« Vous deux ? Contre Ambre et les Cours du Chaos à la fois ? Qu'espérez-vous accomplir ? Comment envisagez-vous de réaliser cette idée d'équilibre ?

— Nous ne sommes pas seuls, dit-elle, et le plan n'est pas de nous. »

Elle plongea les doigts dans sa poche. Un objet étincela quand elle les en retira. Elle le fit pivoter à la lumière. C'était la chevalière aux armes de notre père.

« Où avez-vous trouvé cela ? s'enquit Random.

— Où voulez-vous que ce soit ? »

Benedict s'avança vers elle, la main tendue. Elle lui remit l'anneau. Il l'examina.

« C'est bien le sien, constata-t-il. Il porte à l'arrière de petites marques que j'avais déjà observées. Pourquoi est-il entre vos mains ?

— Tout d'abord, pour vous convaincre que j'agis comme il faut en transmettant ses ordres.

— Comment se fait-il que vous le connaissiez, même ? demandai-je.

— Je l'ai rencontré pendant ses... ses ennuis... il y a un certain temps, nous dit-elle. En fait, on peut même dire que je l'ai aidé à s'en débarrasser. C'était après que j'eus fait la connaissance de Martin et j'avais tendance à manifester davantage de sympathie envers Ambre. Il faut ajouter que votre père est un homme charmant et persuasif. J'ai donc décidé que je ne pouvais pas tout simplement le laisser prisonnier des miens.

— Pour commencer, savez-vous comment on l'a capturé ? »

Elle fit un signe négatif.

« Je sais seulement que Brand s'est matérialisé dans une ombre assez éloignée d'Ambre pour qu'on puisse y conduire votre père. Je crois que l'on avait argué d'une prétendue recherche d'un instrument magique non existant qui avait des chances de remettre la Marelle en état. Il se rend maintenant compte que seule la Pierre en est capable.

— L'aide que vous lui avez apportée pour s'évader... est-ce que cela a modifié vos rapports avec votre propre peuple ?

— Cela ne m'a guère avantagée. Je me trouve provisoirement sans foyer.

— Et vous en désirez un ici ? »

De nouveau, elle sourit.

— Cela dépend de la façon dont va tourner la situation. Si mon peuple a le dessus, je rentrerai aussi bien... ou je resterai dans ce qu'il subsistera d'ombres. »

Je pris un Atout et y jetai un coup d'œil.

« Et Merlin ? Où est-il actuellement ?

— Ils le tiennent, dit-elle. J'ai peur qu'il ne soit maintenant leur homme. Il est informé de sa lignée, mais il y a déjà longtemps qu'ils se sont chargés de son éducation. Je ne sais pas si on pourrait le leur enlever. »

Je levai l'Atout, pour l'examiner.

« Rien à faire, dit-elle. Cela ne marche pas entre ici et là-bas. »

Je me rappelais comme les communications par les Atouts avaient été difficiles quand j'étais aux abords de cet endroit. Je fis quand même un essai.

La carte refroidit dans ma main et je me projetai. Il y eut l'infime frémissement d'une présence qui répondait. Je fis un essai plus puissant.

« Merlin, ici Corwin, fis-je. M'entendez-vous ? »

Je crus percevoir une réponse : « Je ne peux pas... » Et puis, plus rien. La carte perdit sa froideur.

« L'avez-vous joint ? s'enquit-elle.

— Je n'en suis pas certain, mais je le pense. Un bref instant.

— C'est plus que je n'espérais, observa-t-elle. Ou les conditions sont bonnes ou vos esprits se ressemblent fort.

— En nous montrant l’anneau de Père, vous avez fait allusion à des ordres, dit Random. Lesquels ? Et pourquoi nous les fait-il parvenir par votre intermédiaire ?

— Question de temps.

— De temps ? Bon Dieu ! Il n’est parti d’ici que ce matin même !

— Il avait une chose à terminer avant de passer à une autre. Il n’avait pas la moindre idée du temps que cela prendrait. Mais je me suis trouvée en liaison avec lui juste avant de venir ici – je n’étais certes pas préparée au genre de réception qui m’attendait – et il est maintenant prêt à entamer la phase suivante.

— Où lui avez-vous parlé ? demandai-je. Où est-il ?

— Je n’en ai pas la moindre idée. C’est lui qui a établi le contact avec moi.

— Et... ?

— Il demande que Benedict passe immédiatement à l’attaque. »

Gérard se décida enfin à quitter l’énorme fauteuil dans lequel il s’était installé pour écouter. Il se leva, passa les pouces dans son ceinturon et baissa les yeux sur elle.

« Il faudrait qu’un pareil ordre nous vienne directement de Père.

— C’est bien le cas », répondit-elle.

Il secoua la tête.

« Ce n’est pas logique. Pourquoi se mettre en rapport avec vous – une personne à qui nous avons bien peu de raisons de faire confiance – plutôt qu’avec l’un de nous ?

— Je ne crois pas qu’il soit en mesure de vous joindre pour le moment. D’autre part, il avait la possibilité de m’atteindre.

— Pourquoi ?

— Il ne s’est pas servi d’un Atout. Il n’en a pas pour moi. Il a utilisé un effet de réverbération de la route noire, semblable au moyen par lequel Brand a une fois échappé à Corwin.

— Vous êtes rudement bien informée de ce qui se passe.

— C’est un fait. J’ai conservé des sources de renseignements dans les Cours, et Brand s’y est transporté après votre combat. J’apprends des choses.

— Savez-vous où se trouve notre père pour le moment ? intervint Random.

— Non. Je l'ignore. Mais je crois qu'il s'est rendu à la véritable Ambre pour prendre conseil de Dworkin et examiner de nouveau les dommages subis par la Marelle originale.

— Dans quel but ?

— Je ne sais pas. Sans doute pour décider de ses futures opérations. Le fait qu'il m'ait jointe et ait ordonné d'attaquer signifie vraisemblablement qu'il a pris sa décision.

— Quand a eu lieu cette communication ?

— Il y a à peine quelques heures... de mon temps. Mais j'étais loin d'ici, dans Ombre. Je ne sais pas quel est le décalage temporel. Ceci est trop nouveau pour moi.

— Il se pourrait donc que ce soit très récent. Peut-être il y a quelques instants, murmura Gérard. Pourquoi vous a-t-il parlé plutôt qu'à l'un de nous ? Je ne crois pas qu'il soit incapable de nous atteindre, s'il le voulait.

— Peut-être pour manifester qu'il me juge favorablement, répondit-elle.

— Il se peut que tout cela soit exact, déclara Benedict. Mais je ne bougerai pas avant que cet ordre ait reçu confirmation.

— Fiona est-elle toujours à la Marelle principale ? s'enquit Random.

— Aux dernières nouvelles, lui dis-je, elle y avait installé son campement. Mais je vois ce que tu veux dire... »

Je cherchai la carte de Fiona.

« Il a toujours fallu plus d'un de nous pour communiquer avec cet endroit, observa-t-il.

— C'est vrai. Alors aidez-moi. »

Il se leva et vint près de moi. Benedict et Gérard s'approchèrent aussi.

« Ce n'est pas vraiment nécessaire », protesta Dara.

Je n'y fis pas attention, me concentrant sur ma sœur aux cheveux roux. Peu après, le contact s'établit.

« Fiona », demandai-je, en constatant d'après le décor qu'elle continuait à résider au cœur des choses, « Père est-il là ?

— Oui, répondit-elle avec un sourire pincé. Il est à l'intérieur avec Dworkin.

— Écoute, l'urgence commande. Je ne sais pas si tu connais ou non Dara, mais elle est ici...

— Je sais qui elle est, mais je ne l'ai jamais vue.

— Bien. Elle prétend avoir un ordre d'attaque pour Benedict, donné par Père. Elle a sa chevalière pour confirmer ses dires, mais il ne nous avait pas parlé de cela. Est-ce que tu es au courant ?

— Non. Nous avons seulement échangé nos salutations quand il est venu ici, plus tôt, pour examiner la Marelle. Toutefois, j'ai eu des soupçons à ce moment, et ceci vient les confirmer.

— Des soupçons ? Que veux-tu dire ?

— Je crois que Père va tenter de réparer la Marelle. Il porte la Pierre avec lui et j'ai entendu en partie ce qu'il disait à Dworkin. S'il fait cette tentative, les Cours du Chaos en seront informées dès le début. Elles s'efforceront de l'empêcher. Il aimerait frapper le premier pour les occuper. Seulement...

— Quoi ?

— Cela va le tuer, Corwin. Je sais au moins cela. Qu'il réussisse ou non, il périra dans l'opération.

— J'ai du mal à le croire.

— Qu'un roi donne sa vie pour le royaume ?

— Que Père le fasse.

— Dans ce cas, ou il a bien changé, ou tu ne l'as jamais bien connu. Mais je crois sincèrement qu'il va essayer.

— Alors pourquoi nous envoyer son ordre le plus récent par l'intermédiaire d'une personne dont il sait que nous ne sommes pas absolument sûrs ?

— Pour vous montrer qu'il veut que vous lui fassiez confiance, à mon avis, dès qu'il l'aura confirmé.

— Cela me paraît une façon bien compliquée d'agir, mais je pense aussi que nous ne devrions pas bouger avant cette confirmation. Peux-tu nous l'obtenir ?

— Je vais essayer. Je me remettrai en communication avec vous autres dès que je lui aurai parlé. »

Elle coupa le contact.

Je me tournai vers Dara, qui n'avait entendu de la conversation que nos propres questions et réponses.

« Savez-vous ce que Père est en train de faire en ce moment même ? lui demandai-je.

— Quelque chose dans quoi intervient la route-noire, répondit-elle, il m'a donné cette impression. Mais quoi ou comment, il n'en a rien dit. »

Je me détournai. Je rangeai mes cartes et les remis dans l'étui. Je n'aimais guère la tournure que prenaient les événements. La journée avait mal commencé et tout avait empiré depuis. Et l'heure du déjeuner était à peine passée. Je secouai la tête. Quand je lui avais parlé, Dworkin m'avait fait la description de ce qui résulterait de toute tentative de remise en état de la Marelle. Et cela m'avait paru assez horrible. Supposons que Père essaie, échoue, et se fasse tuer du même coup ? Où en serions-nous alors ? Exactement au même point qu'à présent, mais privés de chef, à la veille de la bataille... et avec la remise en cause de la succession. Nous aurions tous en tête cette affreuse histoire en partant pour la guerre, et nous prendrions tous nos dispositions personnelles pour lutter les uns contre les autres une fois de plus, dès que l'ennemi immédiat serait vaincu. Il devait bien y avoir une autre façon de s'y prendre. Mieux valait Père en vie et sur le trône qu'un réveil des querelles de succession.

« Qu'attendons-nous ? demanda Dara. Confirmation ?

— Oui », répondis-je.

Random se mit à marcher de long en large. Benedict se rassit et vérifia le pansement de son bras. Gérard était appuyé au manteau de la cheminée. Je restais debout, à réfléchir. Il me vint alors une idée. Je la repoussai immédiatement, mais elle me revint. Elle ne me plaisait pas, mais cela n'avait rien à voir avec le côté pratique. Toutefois, il faudrait que je fasse vite, avant d'avoir eu le temps de me persuader d'adopter un autre point de vue. Non. Je m'en tiendrais à celui-ci. Bon Dieu !

Il y eut un frémissement de contact. J'attendis. Un instant après, je vis de nouveau Fiona. Elle se tenait dans un lieu connu, qu'il me fallut cependant quelques secondes pour reconnaître : le salon de Dworkin, derrière la lourde porte au fond de la caverne. Père et Dworkin étaient avec elle. Père avait

abandonné son déguisement de Ganelon et était redevenu lui-même. Je vis qu'il portait la Pierre.

« Corwin, commença Fiona, c'est la vérité, Père a bien chargé Dara de transmettre l'ordre de bataille et il attendait cette demande de confirmation. Je...

— Fiona, fais-moi venir.

— Quoi ?

— Tu m'as entendu ! Immédiatement ! »

Je tendis la main droite. Elle se pencha et nous nous touchâmes.

« Corwin ! Que se passe-t-il ? » cria Random.

Benedict s'était dressé, Gérard se dirigeait déjà vers moi.

« Vous le saurez tous bientôt », dis-je, et je me portai en avant.

Je pressai la main de Fiona avant de la lâcher et je souris.

« Merci, Fiona. Bonjour, Père. Salut, Dworkin. Comment vont les choses ? »

Je jetai un coup d'œil à la porte épaisse et vis qu'elle était ouverte. Alors, je contournai Fiona et me dirigeai vers eux. Père avait la tête basse, les yeux étrécis. Je connaissais cette expression.

« Qu'est-ce que cela signifie, Corwin ? Tu es ici sans autorisation, dit-il. J'ai donné confirmation de ce foutu ordre et maintenant j'attends qu'on l'exécute.

— Ce sera fait, dis-je en hochant la tête. Je ne suis pas venu pour discuter de ce point.

— De quoi, alors ? »

Je me rapprochai, pesant mes mots et calculant la distance. J'étais satisfait qu'il soit resté assis.

« Pendant un temps, nous avons chevauché en camarades, dis-je. Du diable si je n'en étais pas venu à bien t'aimer à l'époque. Ce qui n'avait jamais été vrai auparavant. Jamais eu le cran de le dire avant maintenant, mais tu sais que c'est sincère. J'aime à croire que les choses auraient pu tourner ainsi, si nous n'étions pas ce que nous sommes l'un pour l'autre. » Une fraction de seconde, son regard parut s'adoucir tandis que je prenais position. Puis je repris : « En tout cas, je préfère avoir

foi en toi, sinon, il est une chose que je n'aurais jamais faite pour toi.

— Laquelle ? s'enquit-il.

— Celle-ci. »

Je saisis la Pierre d'un rapide mouvement et en fis passer la chaîne par-dessus sa tête. Je pivotai ensuite sur le talon et fonçai à travers la pièce, puis par la porte. Je la refermai derrière moi en la claquant. Je ne voyais aucun moyen de la bloquer du dehors, aussi repris-je ma course, suivant le chemin que j'avais parcouru avec Dworkin, une nuit, dans la caverne. J'entendis derrière moi le rugissement que j'attendais.

Je suivais les lacets. Je ne trébuchai qu'une fois. L'odeur de Wixer restait encore lourdement suspendue dans son repaire. Je poursuivis ma course et un dernier virage me fit voir la clarté du jour devant moi.

Je me précipitai, tout en me passant au cou la chaîne de la Pierre. Je la sentis me battre la poitrine. Je la fouillai mentalement. J'entendais des échos derrière moi, dans la caverne.

L'extérieur !

Je fonçai vers la Marelle, la perception m'arrivant par l'intermédiaire de la Pierre qui devenait pour moi un sens supplémentaire. En dehors de Père ou de Dworkin, j'étais la seule autre personne pleinement accordée à son activité. Dworkin m'avait dit que la réparation de la Marelle pourrait être faite par une personne parcourant la Grande Marelle dans un tel état d'accord, en brûlant la tache de chaque croisement et en la remplaçant par la matière de l'image qu'elle portait en soi, effaçant du même coup la route noire. Dans ce cas, plutôt moi que Père. J'avais encore l'impression que la route noire devait une part de sa forme finale à la force que lui avait conférée ma malédiction contre Ambre. Je voulais également effacer cela. Père serait de toute façon plus capable que moi de remettre les choses en état après la guerre. À ce moment, je me rendis compte que je ne désirais plus le trône. Même s'il était disponible, la perspective de devoir administrer le royaume pendant tous les mornes siècles que j'aurais peut-être à vivre était écrasante. Ce serait peut-être la voie facile que de mourir

dans ma présente entreprise. Éric était mort et je ne le haïssais plus. L'autre chose qui m'avait motivé – le trône – paraissait à présent n'avoir été désirable que du fait qu'il voulait tellement s'en emparer, avais-je cru. Je renonçais à l'un comme à l'autre. Que restait-il ? J'avais ri de Vialle, puis je m'étais posé des questions. Mais elle avait eu raison. En moi, l'ancien soldat restait le plus fort. C'était une question de devoir. Et pas seulement de devoir. Il y avait plus...

Je parvins au bord de la Marelle et me rendis rapidement au point de départ. Je jetai un coup d'œil en arrière, vers l'entrée de la caverne. Père, Dworkin, Fiona... aucun des trois n'en était encore sorti. Bon. Ils n'arriveraient plus à temps pour m'arrêter. Une fois que j'aurais posé le pied sur la Marelle, ils n'auraient plus d'autre solution que d'attendre, pour voir le résultat. Je songeai un bref instant à la dissolution d'Iago, chassai cette pensée, m'efforçai de me calmer suffisamment l'esprit pour l'entreprise, me rappelai mon combat avec Brand en ce lieu et son étrange départ, dissipai aussi ce souvenir, ralentis mon souffle et me préparai.

Une certaine léthargie m'envahissait. Il était temps de commencer, mais je m'attardai encore un moment, pour concentrer ma pensée sur la tâche grandiose à accomplir. La Marelle se brouilla un instant dans ma vision. Maintenant, bon Dieu ! Maintenant ! Plus de tergiversations ! Commence, me dis-je. Marche !

Pourtant je restai planté à contempler la Marelle, comme en rêve. Je m'oubliai moi-même en la regardant. La Marelle, avec sa longue tache noire qu'il fallait éliminer...

Il ne me paraissait plus important qu'elle puisse me tuer. Ma pensée dérivait, perdue dans l'admiration de cette splendeur...

J'entendis un bruit. Ce devaient être Père, Dworkin et Fiona. Il fallait faire quelque chose avant qu'ils parviennent à moi. Il fallait que dans un instant j'entame le parcours...

Je détachai les yeux de la Marelle pour les reporter sur l'entrée de la caverne. Ils étaient sortis, avaient en partie descendu la pente et s'étaient arrêtés. Pourquoi ? Pourquoi donc s'étaient-ils arrêtés ? Mais quelle importance ? J'avais le temps nécessaire pour commencer. Je levai le pied, prêt à avancer.

Je pouvais à peine bouger. Il me fallut un vaste effort de volonté pour pousser le pied en avant. Faire le premier pas se révélait pire que traverser la Marelle jusqu'à son extrémité. Mais il ne semblait pas que ce fût tellement une résistance extérieure contre laquelle je luttais, c'était plutôt la mollesse de mon corps. C'était presque comme si...

Alors il me vint l'image de Benedict près de la Marelle à Tir-na Nog'th, de Brand qui s'approchait, railleur, la Pierre étincelant sur sa poitrine.

Avant de baisser les yeux, je sus ce que j'allais voir.

La pierre rouge était animée de pulsations accordées à celles de mon cœur.

Les démons !

Père ou Dworkin – ou les deux à la fois – se tendirent vers moi à cet instant, me paralysant. Nul doute qu'un seul d'entre eux en fût capable. Mais, à cette distance, cela ne valait pas la peine de me rendre sans combat.

Je continuai de pousser le pied en avant, le glissant peu à peu vers le bord de la Marelle. Une fois que je l'aurais posé, je ne voyais pas comment...

Ensommeillé... je sentis que je commençais à tomber. Je m'étais endormi une fraction de seconde. Cela se produisit de nouveau.

Quand je rouvris les yeux, je distinguai une partie de la Marelle. En tournant la tête, je vis des pieds. En levant les yeux, je reconnus Père qui tenait la Pierre.

« Allez-vous-en », dit-il à Dworkin et Fiona, sans les regarder.

Ils se retirèrent tandis qu'il se passait la Pierre au cou. Il se pencha alors et me tendit la main. Je la pris et il m'aida à me relever.

« C'était une belle idiotie à risquer, dit-il.

— J'ai failli de peu réussir. »

Il acquiesça de la tête.

« Naturellement, tu te serais tué sans avoir accompli quoi que ce soit, fit-il. Mais c'était bien, néanmoins. Viens, marchons. »

Il me prit par le bras et m'entraîna dans une promenade à la périphérie de la Marelle.

J'observais cet étrange ciel-mer sans horizon autour de nous, tout en marchant. Je me demandais ce qui serait arrivé si j'avais pu m'engager sur la Marelle, et ce qui se passerait alors en ce moment même.

« Tu as changé, finit-il par déclarer, ou alors, je ne t'ai jamais bien connu. »

Je haussai les épaules.

« Un peu des deux sans doute. J'allais justement dire la même chose de toi. Une question ?

— Laquelle ?

— Est-ce qu'il t'a été très difficile de faire le Ganelon ? »

Il émit un petit rire.

« Pas du tout. Tu as peut-être entrevu mon moi réel.

— Je l'aimais bien. Ou plutôt, je t'aimais bien dans sa peau. Je me demande ce qu'est devenu le Ganelon authentique ?

— Mort depuis longtemps, Corwin. Je l'ai rencontré après que tu l'eus exilé d'Avalon cela fait un bout de temps. Ce n'était pas un mauvais bougre. Je ne lui aurais pas accordé l'ombre de ma confiance, mais je dois avouer que je ne me confie à personne, sauf en cas de nécessité absolue.

— C'est de famille.

— Je regrette d'avoir dû le supprimer. Non qu'il m'ait laissé grand choix. Tout cela date beaucoup mais je me souviens bien de lui. Donc il m'avait impressionné.

— Et Lorraine ?

— Le pays ? Du bon travail, ai-je jugé. Je travaillais dans une ombre propice. Elle a acquis de la force par ma seule présence, comme toute autre si l'un de nous y séjourne assez longtemps... comme il en a été pour toi en Avalon et plus tard en cet autre lieu. Et je me suis arrangé pour demeurer là pendant une durée suffisante en exerçant ma volonté sur le flot temporel.

— Je ne savais pas que c'était possible.

— La force croît lentement, après l'initiation à la Marelle. Tu as encore des tas de choses à apprendre. Oui, j'ai renforcé Lorraine et l'ai rendue particulièrement vulnérable à la force grandissante de la route noire. J'ai fait en sorte qu'elle soit sur

ton chemin, où que tu ailles. Après ton évasion, toutes les routes menaient à Lorraine.

— Pourquoi ?

— Un piège que je t'avais tendu, et peut-être une épreuve. Je voulais être avec toi quand tu rencontrerais les forces du Chaos. J'avais en outre envie de voyager un peu avec toi.

— Une épreuve ? À quoi voulais-tu me soumettre ? Et pourquoi voyager en ma compagnie ?

— Tu ne devines pas ? Je vous ai tous observés au cours des ans. Je n'ai jamais désigné mon successeur. J'ai fait exprès de maintenir cette incertitude. Vous me ressemblez tous assez pour que je sache que dès l'instant où je me déclarerais en faveur de l'un ou de l'autre, je signerais ainsi son arrêt de mort, fille ou garçon. Non. C'est intentionnellement que j'ai laissé les choses en l'état jusqu'à la fin. Mais à présent, j'ai pris ma décision. Ce sera toi.

— Tu as eu une brève communication avec moi, sous ton personnage réel, en Lorraine. Tu m'as alors dit de m'emparer du trône. Si tu avais déjà pris ta décision à l'époque, pourquoi as-tu continué ta mascarade ?

— Mais justement, je n'avais encore rien décidé. C'était uniquement un stratagème pour que tu restes dans la course. Je craignais que tu en viennes à trop aimer cette fille et ce pays. Quand tu es ressorti en héros du Cercle Noir, tu aurais pu choisir de t'installer définitivement sur ces terres. Je tenais à implanter en toi des idées qui t'inciteraient à poursuivre ton voyage. »

Je restai silencieux. Nous étions assez éloignés de la Marelle.

Je repris : « Il y a une chose qu'il faut que je sache. Avant de venir ici, j'ai causé avec Dara, qui est en train de tâcher de se disculper vis-à-vis de nous...

— Elle est disculpée, coupa-t-il. Je lui ai donné ma caution. »

Je fis un signe négatif.

« Je me suis abstenu de l'accuser d'une chose à laquelle je songe depuis quelque temps. J'ai une très bonne raison de croire que l'on ne peut lui faire confiance, malgré ses protestations et ta caution. Et même, j'ai deux raisons.

— Je sais, Corwin. Mais ce n'est pas elle qui a tué les serviteurs de Benedict pour accéder à sa position dans sa maison. C'est moi-même, pour faire en sorte qu'elle entre en rapport avec toi comme elle l'a fait, juste au moment approprié.

— Toi ? Tu étais mêlé à toute son intrigue ? Pourquoi ?

— Elle sera pour toi une bonne reine, mon fils. J'ai confiance en la force du sang du Chaos. Le moment était venu de renouveler le nôtre. Quand tu monteras sur le trône, tu auras déjà un héritier. Quand les circonstances le voudront, Merlin aura déjà renoncé à son éducation actuelle. »

Nous avions fait le tour complet de l'endroit où se situait la tache noire. Je m'arrêtai. Je m'accroupis pour l'examiner.

« Penses-tu que cette chose te tuera ? finis-je par demander.

— Je sais qu'elle me tuera.

— Tu n'es pas au-dessus d'un meurtre d'innocents pour me manipuler. Et cependant tu es prêt à sacrifier ta vie pour le royaume. »

Je le regardai en face.

« Je n'ai pas moi-même les mains propres, poursuivis-je, et je n'ai certes pas la présomption de te juger. Mais il y a un instant, quand je me préparais à affronter la Marelle, j'ai réfléchi et j'ai songé combien mes sentiments avaient changé... envers Éric, envers le trône. Je crois que ce que tu fais, c'est par devoir. Moi aussi, je me sens maintenant des devoirs, envers Ambre, envers le trône. Plus que cela, même, à la vérité. Beaucoup plus. Mais je me suis rendu compte d'autre chose, d'une chose que le devoir n'exige pas de moi. Je ne sais ni quand ni comment j'ai pu changer à ce point, mais je ne veux plus du trône. Père. Je suis désolé que cela bouleverse tes plans, mais je ne veux pas être le roi d'Ambre. Je regrette. »

Je reportai alors les yeux sur la tache noire. J'entendis Père soupirer.

« Eh bien, maintenant, je vais te renvoyer à la maison, dit-il. Selle ton cheval et emporte des vivres. Trouve un endroit hors d'Ambre... n'importe lequel, mais assez isolé.

— Mon tombeau ? »

Il renifla et gloussa un peu.

« Cela fera l'affaire. Vas-y et attends mon bon plaisir. J'ai à réfléchir. »

Je me relevai. Il tendit le bras pour me poser la main droite sur l'épaule. La Pierre était animée de pulsations. Il me regarda dans les yeux.

« Nul ne peut avoir tout ce qu'il veut de la manière dont il le veut », déclara-t-il.

Et il y eut un effet d'éloignement, comparable au pouvoir d'un Atout, mais fonctionnant en sens inverse. J'entendis des voix, puis je vis autour de moi la salle que j'avais quittée peu avant. Benedict, Gérard, Random et Dara y étaient encore. Je sentis que Père me lâchait l'épaule. Puis il ne fut plus présent et je me retrouvai parmi les autres.

« Qu'as-tu à nous raconter ? demanda Random. Nous avons vu Père te renvoyer. Au fait ! Comment s'y est-il pris ?

— Je l'ignore. Mais il confirme ce que Dara nous a dit. C'est lui qui lui a confié le message et remis sa bague.

— Pourquoi ? lança Gérard.

— Il voulait que nous apprenions à lui faire confiance. »

Benedict se mit debout. « Dans ce cas, je vais aller faire ce que l'on m'a demandé.

— Il désire que vous attaquiez, puis que vous vous repliez, précisa Dara. Ensuite, il suffira de contenir l'ennemi.

— Pendant combien de temps ?

— Il a seulement dit que cela se verrait. »

Benedict ébaucha un de ses rares sourires et inclina la tête. Il manipula son étui d'une seule main, en tira le jeu, puis poussa du doigt l'Atout spécial que je lui avais donné pour les Cours.

« Bonne chance, fit Random.

Bonne chance », dit aussi Gérard.

J'y ajoutai mes vœux et le regardai disparaître peu à peu. Quand son image rémanente, irisée, se fut effacée, je me tournai et remarquai que Dara pleurait en silence. Je ne la questionnai pas.

« J'ai moi aussi des ordres, à présent... si l'on peut dire, déclarai-je. Il faut que je m'en aille.

— Et moi, je vais regagner la mer, dit Gérard.

— Non. » C'était Dara qui parlait pendant que je me dirigeais vers la porte.

Je m'immobilisai.

« Vous devez rester ici, Gérard, et vous occuper de la sécurité d'Ambre même. Il ne viendra pas d'attaque par mer.

— Mais je croyais que Random était chargé de la défense de la place. »

Elle secoua la tête.

« Random doit rejoindre Julien en Arden.

— En êtes-vous certaine ? demanda Random.

— Certaine.

— Bien, dit-il. Il est agréable d'apprendre qu'il a au moins pensé à moi. Désolé, Gérard. C'est la chance. »

Gérard paraissait seulement intrigué. « J'espère qu'il sait ce qu'il fait, émit-il.

— Nous en avons déjà débattu, répondis-je. Adieu. »

J'entendis un bruit de pas quand je quittai la pièce. Dara était auprès de moi.

« Quoi encore ? lui demandai-je.

— J'ai eu l'idée de vous accompagner, où que vous alliez.

— Je vais simplement en haut de la colline pour prendre des vivres. Ensuite je me rendrai aux écuries.

— Je vous accompagne.

— Je pars seul.

— De toute façon, je ne pourrais pas aller avec vous. Il faut encore que je parle à vos sœurs.

— Parce qu'elles sont dans le coup, hein ?

— Oui. »

Elle marcha en silence durant un moment, puis observa : « Toute l'affaire n'était pas si froidement calculée qu'il peut sembler, Corwin. »

Nous entrions dans le magasin aux approvisionnements.

« Quelle affaire ?

— Vous savez bien ce que je veux dire.

— Oh, ça ! Eh bien, tant mieux.

— Je vous aime bien. Cela pourrait devenir davantage un jour, si vous avez le moindre sentiment. »

Mon orgueil m'inspira une réponse cinglante, mais je me retins. On apprend quelques petites choses au cours des siècles. Elle s'était servie de moi, c'était vrai, et pourtant, il apparaissait qu'elle n'avait pas été entièrement libre de ses actes à l'époque. Le pis que l'on pouvait en dire, j'imagine, c'est que Père désirait que je la désire. Mais je ne permettrais pas que mon ressentiment à cet égard intervînt dans ce qu'étaient mes sentiments réels, ni dans ce qu'ils pourraient devenir.

C'est pourquoi je répondis : « Je vous aime bien, moi aussi. » Je l'examinai. Elle avait apparemment envie d'un baiser en cet instant. Je l'embrassai donc. « Et maintenant, il faut absolument que je me prépare. »

Elle sourit en m'étreignant le bras. Puis elle s'en alla. Je décidai que ce n'était pas le moment d'analyser mon cœur. Je rassemblai quelques vivres.

Je sellai Star et franchis de nouveau la crête du Kolvir, jusqu'à mon tombeau. Assis à l'extérieur, je fumai une pipe en contemplant les nuages. J'avais l'impression d'une journée très riche d'événements, et pourtant ce n'était encore que le milieu de l'après-midi.

Les pressentiments jouaient à cache-cache dans les replis de mon esprit, et aucun d'eux ne me plaisait.

3.

Le contact se fit soudainement alors que je sommeillais. Je fus debout instantanément. C'était Père.

« J'ai pris mes décisions, Corwin, et le temps est venu, dit-il. Découvre-toi le bras gauche. »

J'obéis tandis que sa silhouette acquérait peu à peu de la consistance, tout en devenant de plus en plus majestueuse. Son visage reflétait une tristesse étrange, comme je n'en avais encore jamais vu.

Il me prit le bras de sa main gauche et, de la droite, il tira sa dague.

Je le regardai m'entailler le bras, puis remettre la lame au fourreau. Le sang jaillit et il le recueillit dans sa main gauche tendue en coupe. Il me lâcha le bras, recouvrit sa main gauche de sa droite et s'écarta de moi. Portant ses mains à son visage, il souffla dedans, puis les sépara vivement l'une de l'autre.

Un oiseau à crête rouge, de la taille d'un corbeau, les plumes entièrement teintées à la couleur de mon sang, se dressa sur sa paume, puis gagna son poignet et me regarda. Ses yeux même étaient rouges et il y avait quelque chose de familier dans sa façon de pencher la tête pour m'examiner.

« C'est lui Corwin, celui que tu dois suivre, dit Père à l'oiseau. Souviens-toi de lui. »

Là-dessus il transféra à son épaule gauche la créature, qui continua de me fixer de l'œil, sans s'efforcer de s'envoler.

« Il faut partir maintenant, Corwin, dit Père. Et vite. Prends ton cheval et file au sud pour passer dans Ombre dès que tu pourras. Chevauche comme un diable Va le plus loin possible d'ici.

— Où vais-je, Père ?

— Aux Cours du Chaos. Tu connais le chemin ?

— Théoriquement. Mais je ne l'ai jamais parcouru. »

Il hocha lentement la tête.

« Alors en route, fit-il. Je désire que tu établisses le plus grand décalage temporel possible entre cet endroit-ci et toi-même.

— D'accord. Mais je ne comprends pas.

— Tu comprendras quand il en sera temps.

— Mais il y a un moyen plus facile, protestai-je. Je peux m'y rendre plus vite et sans encombre en me mettant simplement en rapport avec Benedict par son Atout pour qu'il me fasse franchir la distance.

— Impossible. Il faut que tu prennes la longue route parce que tu porteras quelque chose qui te sera remis quelque part sur le chemin.

— Remis ? Comment ?

Il leva la main pour lisser les plumes de l'oiseau rouge.

« Par l'ami que voici. Il ne pourrait pas voler sur toute la distance jusqu'aux Cours... du moins pas en temps voulu.

— Que m'apportera-t-il ?

— La Pierre. Je doute d'être en mesure d'effectuer le transfert moi-même quand j'aurai terminé ce que j'ai à faire avec elle. Ses pouvoirs nous seront peut-être quelque peu avantageux en ce lieu.

— Je vois. Mais je n'ai toujours pas besoin de chevaucher d'un bout à l'autre. Je pourrais passer par l'Atout après avoir reçu la Pierre.

— Je crains que non. Une fois que j'aurai achevé mon indispensable tâche ici, les Atouts resteront tous inopérants pendant un temps indéterminé.

— Pourquoi ?

— Parce que tout le tissu de l'existence subira une modification. Allons, pars, bon Dieu ! À cheval et en route ! »

Je continuai de le regarder fixement.

« Père, n'y a-t-il aucune autre solution ? »

Il se contenta de secouer la tête et de lever la main. Il commençait à s'effacer.

« Adieu. »

Je pivotai et sautai en selle. Il y avait encore beaucoup à dire, mais il était trop tard. Je guidai Star vers la piste du sud.

Si Père avait le don de jouer avec la substance d'Ombre au sommet du Kolvir, je n'en avais jamais été capable. Il me fallait être plus loin d'Ambre pour procéder aux déplacements.

Pourtant, sachant que c'était possible, je crus devoir essayer. C'est pourquoi, tout en faisant route au sud sur la roche nue et par les défilés caillouteux où hurlait le vent, je m'efforçais de déformer le tissu ou l'être qui m'entourait, en gagnant la piste menant à Garnath.

... un petit bouquet de fleurs bleues alors que je contournais un épaulement rocheux arrondi.

Cela me ranima, car elles étaient une modeste part de mes œuvres. Je continuai à tenter d'imposer ma volonté au monde qui devait apparaître après chacun des lacets de mon chemin.

L'ombre d'une pierre triangulaire en travers du sentier... Une saute de vent...

Quelques-uns des charmes mineurs opéraient vraiment. Un retour en arrière de la piste... Une crevasse... Un vieux nid d'oiseau, haut perché sur un entablement... Encore les fleurs bleues...

Pourquoi pas ? Un arbre... Un autre...

Je sentais que le pouvoir s'agitait en moi. J'effectuai d'autres changements.

Une pensée me vint alors au sujet de cette force nouvellement découverte. Il paraissait possible que ce fussent des raisons purement psychologiques qui m'avaient antérieurement empêché de procéder à de telles manipulations. Jusque très récemment, j'avais considéré Ambre même comme l'unique et immuable réalité dans laquelle toutes les ombres puisaient leur forme. Maintenant, je me rendais compte qu'elle n'était que la première parmi les ombres, et que l'endroit où se tenait mon père représentait la réalité la plus élevée. En conséquence, si la proximité rendait difficile de procéder à des changements, elle ne le rendait toutefois pas impossible. Pourtant, en d'autres circonstances, j'aurais économisé mes forces jusqu'au point où il serait devenu plus facile de faire mouvoir les choses.

Mais, pour le moment, il fallait me hâter. Je devrais me fatiguer, me précipiter, pour obéir aux ordres de mon père.

Quand je parvins à la piste qui descendait le versant sud du Kolvir, la nature du pays avait déjà changé. Je voyais devant moi une succession de pentes douces, plutôt que la chute abrupte habituelle. Je pénétrais déjà dans les terres des ombres. La route noire courait toujours comme une sombre cicatrice, à ma gauche, mais le Garnath à travers lequel elle tranchait était dans un état un peu meilleur que celui que je connaissais si bien. Les lignes en étaient plus douces, à cause des bouquets de verdure qui se dressaient un peu plus près de la chaussée morte. On eût dit que ma malédiction contre le pays était légèrement diminuée. Une illusion sentimentale, bien sûr, car ce n'était plus exactement mon Ambre. Mais : *Je regrette la part que j'ai prise à tout cela*, disais-je mentalement, en une demi-prière. *Je m'efforce à présent d'y remédier, Pardonne-moi, ô esprit de ce lieu*. Mes yeux se portèrent vers le bosquet de la Licorne, mais il était trop loin à l'ouest, masqué par des arbres nombreux, et je ne pus même apercevoir cette clairière sacrée.

La pente était de moins en moins accentuée, je ne descendais plus que des buttes peu prononcées.

Je laissai Star accélérer l'allure, en direction du sud-ouest, puis enfin droit au sud. Plus bas, encore plus bas. Loin sur ma gauche brillait et étincelait la mer. Bientôt la route noire serait entre nous car je descendais dans la direction de Garnath. Peu importait ce que je tenterais avec Ombre, je serais incapable d'éliminer cette présence menaçante. En réalité, le chemin le plus rapide à suivre lui serait parallèle.

Nous arrivâmes enfin dans la vallée. La forêt d'Arden se campait loin sur ma droite, s'étendant à l'ouest, vénérable dans son immensité. Je poursuivis ma course, effectuant les modifications possibles pour me conduire encore plus loin de mon foyer.

Tout en restant en vue de la route noire, je m'en tenais à bonne distance. Il le fallait, puisqu'elle était la seule chose que je ne pusse changer. Je maintenais entre nous des buissons, des arbres et de faibles hauteurs.

J'étendis alors ma pensée et la texture du pays devint différente.

Des veines d'agate... des amas de schiste... une verdure plus sombre...

Des nuages voyageant dans le ciel... le scintillement et la danse du soleil...

J'accélérai encore l'allure. Le pays s'abaissa davantage. Les ombres s'étirèrent. La forêt battit en retraite. Une face rocheuse grandit à ma droite, une autre à ma gauche... Un vent froid me poursuivait dans un canyon caillouteux. Des strates – rouge, or, jaune et brun – se succédaient sur mon passage. Puis le sol devint sablonneux. Des colonnes de poussière tourbillonnaient autour de nous. Je me penchai davantage en avant quand le chemin redevint montant. Les parois s'inclinaient vers l'intérieur, se rapprochant l'une de l'autre.

Le couloir devenait de plus en plus étroit. J'avancais dans un tunnel d'ombre, ralentissant le pas au fur et à mesure qu'il s'assombrissait... Des dessins phosphorescents apparurent. Le vent poussait ses gémissements.

Et puis, dehors !

La clarté des murailles était éblouissante et des cristaux géants se dressaient tout autour de nous. Nous piquions, sur une piste montante qui nous conduisait loin de cette région, à travers une succession de vallons moussus où de petites mares luisaient, parfaitement rondes, immobiles comme du verre vert.

De hautes fougères nous barrèrent la route, mais nous nous frayâmes passage au travers. Je perçus un son lointain de trompette.

Avances, tournants... Rouges, les fougères, maintenant, plus étalées, plus basses... Au-delà, une vaste plaine que le soir teintait de rose...

En avant, dans l'herbe pâle... L'odeur de la terre neuve... Loin devant, des nuages sombres ou des montagnes... Une précipitation d'étoiles à gauche... Une brève vaporisation d'humidité... Une lune bleue qui bondit dans le ciel... Des étincellements parmi les masses noirâtres... Des souvenirs et un grondement... L'odeur d'orage et le souffle rapide du vent...

Un vent fort... Des nuages obscurcissent les étoiles... Une fourche d'or coupe en deux un arbre à ma droite et l'enflamme... Des picotements... L'odeur de l'ozone... Des rideaux de pluie qui m'inondent... Une rangée de lumières à gauche...

Le bruit des sabots sur une rue pavée... Un véhicule insolite qui approche... Cylindrique, haletant... Nous nous évitons... Un appel me poursuit... Derrière une fenêtre éclairée, un visage d'enfant...

Les sabots sur le pavé... Les éclaboussures... Les devantures et les maisons... La pluie ralentit, meurt, s'arrête... Un brouillard monte, s'attarde, s'épaissit, s'illumine de reflets nacrés à ma gauche...

Le sol s'amollit, tourne au rouge... La clarté dans la brume se fait plus vive... Un nouveau vent, par l'arrière, une chaleur croissante... L'air se brise...

Un ciel jaune citron pâle... Un soleil orangé qui fonce vers midi...

Un frisson ! Quelque chose qui ne vient pas de moi, totalement inattendu... Le sol bouge au-dessous de nous, mais il y a plus. Le nouveau ciel, le soleil neuf, le désert de rouille dans lesquels je viens de pénétrer – tous s'étendent et se contractent, s'effacent et reviennent. Un bruit de craquement nous parvient, et après chaque effacement, je me retrouve seul avec Star, dans un néant de blanc... nous sommes des personnages sans décor. Nous marchons sur rien. La lumière vient de partout et n'éclaire que nous. Des craquements continus, comme la fonte du printemps sur le fleuve de Russie que j'ai longé en un temps, m'emplissent les oreilles. Star qui a pourtant traversé bien des ombres, émet un hennissement de frayeur.

Je regarde autour de moi. Des contours flous apparaissent, se précisent, deviennent distincts. Mon environnement se reconstitue, bien qu'avec une apparence un tant soit peu délavée. Un peu du pigment a été aspiré hors du monde.

Nous pivotons sur la gauche, fonçant vers une faible hauteur, l'escaladant pour nous arrêter enfin au sommet.

La route noire. Elle aussi paraît dénaturée... et encore plus que le reste. Elle se plisse, on dirait même qu'elle ondule tandis

que je l'observe. Les craquements persistent, deviennent plus forts...

Un vent du nord se lève, d'abord lent, mais prend bientôt de la vitesse. En regardant dans cette direction, je vois s'amasser des nuages sombres.

Je sais que je dois exécuter des mouvements comme jamais auparavant. Un maximum de destruction et de création intervient à l'endroit que j'ai visité... quand ? Peu importe. Les ondes s'éloignent d'Ambre, et cela aussi peut disparaître... et moi avec. Si Père n'est pas en mesure de tout recoller.

Je secoue les rênes. Nous piquons au sud.

Une plaine... Des arbres... Des bâtisses en ruine... Plus vite...

La fumée d'un feu de forêt... Un mur de flammes... Disparu...

Le ciel jaune, les nuages bleus... Une armada de dirigeables qui fait route...

Plus vite...

Le soleil tombe comme un bloc de fer chauffé à blanc dans un seau d'eau, les étoiles deviennent des traînées de lumière... Une lueur pâle sur une piste droite... Des sons rebondissant sur les taches sombres, des plaintes... Plus brillante la lumière, plus imprécise la perspective... Du gris à ma droite, à ma gauche... Cela s'éclaircit, maintenant... Rien d'autre où poser les yeux que la piste... Les plaintes grandissent jusqu'au cri... Les formes se fondent les unes dans les autres... Nous nous précipitons dans un tunnel d'Ombre... Cela commence à tourner sur soi-même...

Cela tourne, cela tourne... Seule la route est réelle... Les mondes passent... J'ai abandonné mon contrôle sur le décor et c'est à présent la force même de mon pouvoir que je chevauche, avec un seul but : m'éloigner d'Ambre et me précipiter vers le Chaos... Il y a le vent sur moi et le vent dans mes oreilles... Jamais encore je n'avais étendu jusqu'à sa limite mon pouvoir sur Ombre... Le tunnel devient aussi lisse, aussi uni que du verre... J'ai l'impression de chevaucher un tourbillon, un maelström, l'œil d'un cyclone... Star et moi sommes inondés de sueur... J'ai l'impression d'une fuite sauvage, comme si j'étais poursuivi... La route est devenue une abstraction... J'ai des picotements dans les yeux tandis que je m'efforce d'en chasser la transpiration en clignant les paupières... Je ne pourrai pas

soutenir ce train bien longtemps... J'éprouve des battements à la base du crâne...

Je tire doucement sur les rênes et Star commence à ralentir l'allure...

Les murs de mon tunnel de lumière se grainent...

Des taches grises, noires, blanches, plutôt que l'uniformité de ton... Du brun... Une trace de bleu... Du vert... La plainte se mue en bourdonnement qui faiblit... Plus doux est le vent... Les formes viennent et s'en vont...

Ralentissement, ralentissement...

Il n'y a pas de sentier. Nous sommes sur un sol moussu. Le ciel est bleu, les nuages, blancs. J'ai la tête très légère. Je tire sur les rênes. Je...

Minuscule.

J'éprouvai un choc en baissant les yeux. J'étais aux abords d'un village-jouet. Des maisons qui auraient tenu dans le creux de ma main. Des routes en miniature, avec de petits véhicules qui y circulaient...

Je jetai un coup d'œil en arrière. Nous avions écrasé une quantité de ces demeures lilliputiennes. Je regardai autour de moi. Il y en avait moins à notre gauche. Je fis prendre précautionneusement cette direction à Star et nous poursuivîmes ensuite la marche. J'avais des remords – de quoi qu'il pût s'agir – à l'égard de ceux qui vivaient là. Mais je n'y pouvais absolument rien.

J'avancai de nouveau, traversant Ombre, puis j'arrivai à ce qui me parut une carrière abandonnée sous un ciel verdâtre. Je me sentais plus lourd. Je mis pied à terre, bus une gorgée d'eau, fis quelques pas.

J'inspirai profondément l'air humide qui m'enveloppait. J'étais maintenant loin d'Ambre, à peu près aussi loin qu'il le fallait, et bien avancé vers le Chaos. J'étais rarement allé aussi loin auparavant. Bien que j'eusse choisi pour me reposer cet endroit qui représentait la meilleure approximation de la norme à laquelle me raccrocher, les changements ne tarderaient pas à se manifester, de plus en plus violents.

J'étais mes muscles engourdis lorsque j'entendis haut dans le ciel un cri aigu.

Je levai les yeux et vis une forme sombre qui s'abaissait. Comme en réflexe, Grayswandir se trouva dans ma main. Mais la lumière toucha comme il convenait l'objet et la forme ailée s'enflamma dans sa course.

Mon oiseau familier décrivit cercle sur cercle et vint se poser sur mon bras tendu. Ses yeux effrayés me considéraient avec une intelligence particulière, mais je ne leur accordai pas toute l'attention que j'aurais pu en d'autres circonstances. Je rengainai Grayswandir et tendis la main vers ce que portait l'oiseau.

La Pierre du Jugement.

Ainsi j'apprenais que l'entreprise de Père, quelle qu'elle fût, était terminée. Ou la Marelle était réparée, ou elle n'existait plus. Il était vivant ou mort. Au choix. Les effets de son acte allaient maintenant se répandre d'Ambre vers Ombre, comme les rides proverbiales de l'étang. J'en apprendrais davantage, bien assez tôt. En attendant, j'avais mes ordres.

Je passai la chaîne à mon cou, la Pierre pendant sur ma poitrine. Je me remis en selle. L'oiseau sanglant poussa un cri bref et reprit les airs.

En route, de nouveau.

... Dans un paysage où le ciel blanchissait tandis que le sol devenait sombre. Puis la terre s'illumina et le ciel noircit. Puis l'inverse. Et encore... À chaque pas l'effet se déplaçait, et quand notre train s'accéléra, cela devint comme une succession de clichés stroboscopiques autour de nous, une animation de plus en plus saccadée, qui prit finalement l'aspect précipité d'un film muet. Pour finir, ce ne fut plus que du flou en mouvement.

Des points lumineux filaient, tels des météores ou des comètes. Je commençais à sentir des battements, comme d'un cœur cosmique. Tout se mettait à tourner autour de moi, comme si j'étais pris dans une trombe d'air.

Quelque chose n'allait pas. Il semblait que je perdais tout contrôle. Se pouvait-il que les conséquences de l'action de Père aient déjà atteint la région d'Ombre que je traversais ? Cela paraissait peu probable. Pourtant...

Star buta. Je me cramponnai à sa crinière pendant la chute, ne voulant pas me trouver séparé de ma monture dans Ombre.

Je heurtai de l'épaule une surface dure et restai un moment étourdi.

Quand le monde se recomposa autour de moi, je m'assis pour étudier les environs.

Un crépuscule uniforme régnait, mais il n'y avait pas d'étoiles. À leur place, de grosses roches de formes et de dimensions variées dérivait et planaient dans les airs. Je me levai pour faire un tour d'horizon.

D'après ce que j'en voyais, il était possible que la surface rocheuse sur laquelle je me dressais ne fût elle-même qu'une masse de pierre grosse comme une montagne, dérivant parmi les autres. Star se remit debout et resta frémissant près de moi. L'air immobile était frais. Un silence total nous enveloppait. Il n'y avait rien d'autre de vivant que nous. Ce lieu ne me plaisait pas. Je n'y aurais sûrement pas fait halte de mon plein gré. Je m'accroupis pour examiner les genoux de Star. Je souhaitais partir le plus vite possible, et de préférence à cheval.

J'entendis alors un gloussement étouffé qui sortait peut-être d'un gosier humain.

Je me figeai, la main sur la poignée de Grayswandir, et m'efforçai de repérer le point d'origine de ce son.

Rien. Nulle part.

Pourtant, j'avais bien entendu. Je pivotai lentement pour regarder dans toutes les directions. Pas de...

Puis cela se répéta. Mais cette fois, je me rendis compte que cela venait d'en haut.

Je fouillai du regard les roches flottantes. Enveloppées d'ombre, il était difficile d'y distinguer...

Là !

À dix mètres au-dessus du sol et à une trentaine sur ma gauche, quelque chose qui ressemblait à une silhouette humaine se tenait au sommet d'une de ces petites îles célestes et me regardait. Je réfléchis. Quoi que ce fût, cela paraissait trop loin pour constituer une menace. J'étais certain d'être ailleurs avant que cela puisse m'atteindre. Je fis un mouvement pour enfourcher Star.

« Inutile, Corwin, lança la voix que je souhaitais le moins entendre à cet instant. Tu es bloqué ici.

Tu n'as aucun moyen de partir si je ne le permets pas. »

Je souris en me hissant en selle, puis je tirai l'épée.

« C'est ce que nous allons voir. Viens me barrer le passage, répondis-je.

— Très bien », répondit-il, et des flammes jaillirent de la roche nue, dressant une haute muraille circulaire autour de moi, des langues de feu qui s'épalaient sans bruit.

Star s'affola. Je repoussai Grayswandir au fourreau, jetai un pan de ma cape sur les yeux du cheval et lui dis des mots apaisants. Pendant ce temps, le cercle s'élargissait, les feux reculant vers les bords de l'énorme roche où nous nous tenions.

« Convaincu ? fit la voix. La surface est trop petite. Cours dans n'importe quelle direction. Ta monture sera reprise de panique avant que tu puisses te déplacer vers Ombre.

— Adieu, Brand », dis-je en talonnant Star.

Je décrivis un large cercle en sens inverse des aiguilles d'une montre, couvrant de ma cape l'œil droit de Star, à la périphérie de notre petit monde. J'entendis de nouveau rire Brand, qui ne se rendait pas compte de ce que je faisais.

Une paire de grandes roches... Bon. Je continuai de suivre le même parcours. Maintenant, une pointe de roche hérissée à ma gauche, une montée, une petite descente... Les feux projetaient une masse d'ombres sur mon chemin... Là. En bas... en haut. Une touche de vert dans cette flaque de lumière... Je sentais venir le changement.

Le fait que la ligne droite soit le chemin le plus facile n'en fait pas l'unique. Pourtant, nous la recherchons si souvent que nous avons tendance à oublier que l'on peut également progresser tout en décrivant des cercles...

Je sentis plus fortement le déplacement quand je revins près des deux roches. Brand comprit à peu près en même temps. « Arrête, Corwin ! »

Je pointai le doigt vers lui, puis coupai entre les roches, me dirigeant vers un étroit goulet moucheté de points de clarté jaune. Conforme aux spécifications.

Je rabattis le pan de ma cape qui couvrait l'œil de Star et secouai les rênes. Le passage tournait brusquement à droite. Nous le suivîmes jusqu'à une voie mieux éclairée qui

s'élargissait et devenait plus brillante au fur et à mesure que nous avançons.

... Sous une masse en surplomb, un ciel de lait teinté de nacre, de l'autre bord.

Plus profondément, plus vite, plus loin... Une falaise abrupte couronnait la face supérieure à ma gauche, ornée de la verdure de quelques buissons rabougris sous un ciel moucheté de rose.

Je chevauchai jusqu'à ce que la verdure tourne au bleu sous un ciel jaune, jusqu'à ce que le couloir remonte vers une plaine couleur lavande où des pierres orangées roulaient tandis que le sol résonnait au rythme des sabots. Je traversai la plaine sous des comètes tournoyantes pour arriver au rivage d'une mer rouge sang en un lieu chargé de lourds parfums. Je fis sortir du ciel un grand soleil vert, puis un petit aux teintes de bronze, en longeant la côte, tandis que des squelettes de flottes se livraient bataille et que les serpents des profondeurs tournaient autour des vaisseaux aux voiles orangées et bleues. La Pierre puisait contre ma poitrine et j'y puisais de l'énergie. Un vent furieux se leva et nous emporta dans un ciel cuivré au-dessus d'un abîme gémissant qui semblait s'étendre à l'infini, avec son fond noir, traversé d'étincelles, d'où montaient des vapeurs entêtantes...

Derrière moi, les roulements incessants du tonnerre... Devant nous, de fines lignes, comme les craquelures d'une peinture ancienne, qui se propageaient, partout... Un vent froid qui tue les odeurs nous poursuit...

Les lignes... Les craquelures s'élargissent, la noirceur coule pour les emplir... Des traînées sombres se poursuivent, en haut, en bas, se repliant sur elles-mêmes... L'établissement d'un filet, le travail de quelque araignée gigantesque, mais invisible, qui prend le monde au piège...

Plus bas, plus bas et plus bas encore... Le sol, de nouveau, plissé et parcheminé comme le cou d'une momie... Sans bruit, notre passage battant... Adouci le tonnerre, faiblissant le vent... Le dernier soupir de Père ? Au loin maintenant, et vite...

Les lignes se font plus étroites, comme les hachures d'une eau-forte, puis se perdent dans la chaleur des trois soleils... Et toujours plus vite...

Un cavalier qui approche... Il met la main à l'épée en même temps que moi... Moi. Moi-même qui reviens ? Simultanées, nos salutations... L'un à travers l'autre, en quelque sorte, l'air comme un rideau liquide pendant ce bref instant... Quel miroir d'Alice au pays des merveilles, quel effet de Rebma ou de Tir-na Nog'th ?..., Pourtant, à ma gauche, une chose noire qui se tortille... Nous arpentons la route... Elle me pousse en avant...

Ciel blanc, sol blanc et pas d'horizon... La perspective sans soleil et sans nuages... Seulement ce filet noir, au loin, et partout des pyramides étincelantes, massives, déconcertantes...

Nous nous fatiguons. Que je n'aime pas ce lieu... Mais nous avons distancé quoi que ce soit qui nous poursuivait. Tirer les rênes.

J'étais las, mais je sentais en moi une étrange vitalité. Elle paraissait monter de ma propre poitrine... La Pierre. Évidemment. Cela se répandait dans mes membres, marquant à peine un arrêt à mes extrémités. Presque comme si...

Oui. Je me concentrai puis projetai ma volonté sur les environs nus et géométriques. Ils se mirent à changer.

Il se fit un mouvement. Les pyramides glissèrent de côté, s'assombrissant au passage. Elles se contractèrent, se fondirent les unes dans les autres, devinrent gravier. Le monde se renversa et je me trouvai dressé à la face inférieure d'un nuage, à regarder défiler des paysages au-dessous et en même temps au-dessus de moi.

Ils se mirent à tourbillonner quand une onde de ténèbres passa.

Quand la clarté revint, bleuâtre, cette fois, elle n'avait pas de point d'origine et ne révélait aucune terre.

... Des ponts dorés franchissent le vide d'un vaste élan, l'un d'eux brille en ce moment même au-dessous de nous. Nous en suivons le tracé tortueux, tout en restant immobiles comme une statue équestre... Cela dure peut-être une ère. Le phénomène, qui n'est pas sans points communs avec l'hypnose de la route noire, me pénètre les yeux, me berçant dangereusement.

Je fais de mon mieux pour hâter notre course. Passe encore une ère.

Enfin, loin devant nous, une tache obscure, brumeuse, notre terminus, qui ne grossit que très lentement en dépit de notre vitesse.

Quand nous y parvenons, il est gigantesque... une île dans le vide, couverte d'une forêt d'arbres métalliques, dorés...

Je mets fin au mouvement qui nous a apportés si loin et nous repartons par nos moyens naturels pour pénétrer dans ces bois. Une herbe qui ressemble à des rubans d'aluminium crisse sous nos pas quand nous nous engageons entre les arbres. Des fruits étranges, pâles et luisants, pendent autour de moi. Apparemment, pas de bruits d'animaux. En nous enfonçant dans la forêt, nous découvrons une petite clairière traversée par un ruisseau de vif-argent. Là, je mets pied à terre.

« Frère Corwin, je t'attendais », dit la même voix.

4.

Face aux arbres, je le regardais arriver. Je ne tirai pas mon épée, puisqu'il n'avait pas la sienne en main. Cependant, mon esprit explorait la Pierre. Après les exercices auxquels je venais de me livrer, je comprenais qu'elle me permettait bien plus que le simple contrôle des intempéries. Quel que fût le pouvoir de Brand, je sentais que je disposais d'une arme qui me mettait en mesure de l'accueillir de front. Les pulsations de la Pierre s'amplifièrent.

« Une trêve, proposa Brand. D'accord ? On peut causer ? »

— Je ne vois pas ce que nous aurions à nous dire de plus, répondis-je.

— Si tu ne me laisses pas une chance, tu n'auras jamais de certitude, pas vrai ? »

Il s'arrêta à sept mètres de moi, rejeta sa cape verte sur l'épaule gauche et sourit.

« Très bien. Dis ce que tu as à dire, fis-je.

— J'ai tenté de te bloquer tout à l'heure, pour la Pierre, déclara-t-il. Il est évident que tu sais maintenant ce qu'elle est, que tu en comprends l'importance. »

Je restai silencieux.

« Père s'en est déjà servi, poursuivit-il, et j'ai le regret de te signaler qu'il a échoué dans sa dernière entreprise avec la Pierre.

— Quoi ? Comment pourrais-tu le savoir ?

— Je vois à travers Ombre, Corwin. J'aurais cru que notre sœur t'aurait mieux informé de la situation. Avec un petit effort mental, je parviens à présent à percevoir tout ce que je désire. J'étais naturellement intéressé à l'issue de cette affaire. Alors, j'ai observé. Il est mort, Corwin. L'effort était trop grand pour lui. Il a perdu le contrôle des forces qu'il appliquait et a été foudroyé par elles un peu plus loin que la moitié de la Marelle.

— Tu mens ! » m'écriai-je en touchant la Pierre.

Il secoua la tête.

« Je reconnais que je n'en suis pas à un mensonge près pour aboutir à mes fins, mais cette fois je te dis la vérité. Père est mort. Je l'ai vu tomber. Alors l'oiseau t'a apporté la Pierre, comme il l'avait voulu. Nous voici dans un univers sans Marelle. »

Je me refusais à le croire. Toutefois, il était possible que Père n'eût pas réussi. Le seul expert en la matière, Dworkin, m'avait convaincu de la difficulté de la tâche.

« En admettant pour la forme ce que tu affirmes, que va-t-il se passer ? demandai-je.

— Tout s'écroule, répondit-il. En ce moment même, le Chaos s'enfle pour emplir le vide laissé à Ambre. Un vaste tourbillon a pris naissance et grandit sans cesse. Il s'étale vers l'extérieur, détruisant les mondes de l'ombre, et il ne s'arrêtera pas avant d'avoir rencontré les Cours du Chaos, alors il aura fermé la boucle de la création, et le Chaos régnera de nouveau sur toutes choses. »

J'étais ahuri. Est-ce que je luttais depuis Greenwood, est-ce que j'avais tout subi pour arriver jusqu'ici et voir tout finir ainsi ? Verrais-je disparaître toute signification, toute forme, toute teneur, toute vie, alors que l'univers était parvenu à une sorte d'achèvement ?

« Non ! protestai-je. Ce ne peut pas être !

— À moins..., murmura Brand.

— À moins quoi ?

— À moins de tracer une nouvelle Marelle, d'instaurer un ordre nouveau pour conserver la forme.

— Tu veux dire retourner dans ce borborygme pour essayer de terminer la tâche ? Tu viens de me déclarer que la Marelle n'existe plus.

— Non. Bien sûr que non. Le lieu est sans importance. Partout où il y a une Marelle, il y a un centre. Je suis capable de le faire ici même.

— Tu crois réussir où Père a échoué ?

— Il faut que j'essaie. Je suis le seul à en savoir assez sur la question et à disposer d'assez de temps avant la venue des

vagues du Chaos. Écoute, j'avoue tout ce que Fiona t'a sans doute raconté à mon sujet. J'ai comploté et j'ai joué la comédie. J'ai traité avec les ennemis d'Ambre. J'ai versé notre sang. J'ai tenté d'effacer tout souvenir de toi. Mais le monde tel que nous l'avons connu est maintenant en cours de destruction, et j'y vis, moi aussi. Tout mon plan – tout ! – va se réduire à néant si l'on ne maintient pas au moins un semblant d'ordre. Peut-être me suis-je laissé duper par les seigneurs du Chaos. Il m'est pénible de le reconnaître, mais j'en admetts à présent la possibilité. Mais il n'est pas trop tard pour intervenir. Nous pouvons construire ici même le nouveau bastion de l'ordre.

— Comment cela ?

— J'ai besoin de la Pierre... et de ton aide. Ici sera le site de la nouvelle Ambre.

— En supposant – pure rhétorique – que je te la donne. Est-ce que la nouvelle Marelle serait exactement conforme à l'ancienne ? »

Il secoua la tête.

« Elle ne le pourrait pas, pas plus que celle que Père essayait de créer n'aurait été pareille à celle de Dworkin. Deux auteurs ne peuvent pas écrire une même histoire de la même manière. Il est impossible d'éviter que se manifestent des différences individuelles de style. Si grand effort que je fasse pour tenter de la reproduire, ma propre version de la Marelle serait un peu différente.

— Comment t'y prendrais-tu alors que tu n'es pas accordé entièrement à la Pierre ? Il te faut la Marelle pour achever le processus d'accord... et, comme tu le dis, la Marelle est détruite. Qu'as-tu à répondre ?

— Je t'ai dit que j'avais besoin de ton aide. Il existe une autre façon d'accorder une personne à la Pierre. Cela exige l'assistance de quelqu'un qui soit déjà accordé. Il faudrait que tu te projettes une fois de plus à travers la Pierre et que tu m'emmènes avec toi... dans et à travers la Marelle primordiale qui s'étend au-delà.

— Et après ?

— Eh bien, une fois l'épreuve subie, je suis accordé, tu me donnes la Pierre, j'y inscris une nouvelle Marelle et les affaires repartent. Les choses se réorganisent. La vie continue.

— Et le Chaos ?

— La nouvelle Marelle sera sans tache. Ils ne disposeront plus de leur route d'accès à Ambre.

— Père étant mort, comment la nouvelle Ambre serait-elle administrée ? »

Il eut un sourire torve.

« Vu le résultat final, qu'est-ce qui m'empêcherait de courir le risque moi-même ? demandai-je.

— Cela même qui a empêché Père d'aboutir... toutes les forces du Chaos. Elles sont convoquées par une sorte de réflexe cosmique dès qu'un tel acte est entamé. J'ai sur elles plus de connaissances que toi. Tu n'aurais pas l'ombre d'une chance. Moi, peut-être.

— Voyons... disons que tu me mens, Brand. Ou soyons gentils et disons que tu n'as pas vu très clair dans cette tourmente. Supposons que Père ait réussi ? Qu'il y ait en ce moment même une nouvelle Marelle en existence ? Qu'arriverait-il si tu devais en créer une autre, ici, maintenant ?

— Je... Cela n'a jamais encore été fait. Comment veux-tu que je sache ?

— Je me le demande. Pourrais-tu encore créer ta propre version de la réalité de cette manière ? Est-ce que cela ne reviendrait pas à la scission d'un nouvel univers – Ambre et Ombre – à ton seul profit ? Cela éliminerait-il le nôtre ? Ou serait-ce simplement un monde à part ? Ou encore y aurait-il chevauchement ? Qu'en penses-tu, en fonction d'une telle situation ? »

Il haussa les épaules.

« Je t'ai déjà répondu. On n'a jamais encore essayé. Comment veux-tu que je sache ?

— Mais je crois que tu sais, ou du moins que tu peux émettre une assez bonne hypothèse. Je crois que c'est ce que tu prépares, que tu veux tenter... parce que c'est tout ce qu'il te reste maintenant. Je considère ton intervention présente comme une indication que Père a abouti et que tu en es à ta

dernière carte. Mais tu as besoin de moi et tu as aussi besoin de la Pierre. Tu n'auras ni l'un ni l'autre. »

Il poussa un soupir.

« Je m'attendais à mieux de ta part. Mais, très bien. Tu te trompes, tant pis. Cependant, écoute. Plutôt que de voir tout perdu, je partagerai le royaume avec toi.

— Brand, va-t'en, dis-je. Tu n'auras ni la Pierre ni mon aide. Je t'ai écouté jusqu'au bout et je pense que tu m'as menti.

— Tu as peur, répliqua-t-il. Tu as peur de moi. Je ne te reproche nullement ton manque de confiance en moi. Mais tu commets une erreur. Désormais, tu vas avoir besoin de moi.

— Néanmoins, j'ai fait mon choix. »

Il fit un pas vers moi. Puis un autre...

« Tout ce que tu voudras, Corwin. Je suis en mesure de te donner n'importe quoi que tu demandes.

— J'étais avec Benedict à Tir-na Nog'th, dis-je, à regarder par ses yeux, à entendre par ses oreilles quand tu lui as fait la même offre. Ravale-la, Brand. Je poursuis ma mission. Et si tu crois pouvoir m'en empêcher, aussi bien l'essayer immédiatement. »

Je commençai à m'avancer vers lui. Je savais que je le tuerais si je l'atteignais. Je sentais également que je ne le toucherais pas.

Il s'immobilisa. Puis il fit un pas en arrière.

« Tu fais une grosse faute, dit-il.

— Je ne le pense pas. Je pense au contraire faire exactement ce qu'il faut.

— Je ne me battrai pas avec toi, lança-t-il précipitamment. Pas ici. Pas au-dessus de l'abîme. Mais je t'ai offert ta chance. À notre prochaine rencontre, je serai dans l'obligation de te prendre la Pierre.

— À quoi te servirait-elle, puisque tu n'es pas accordé ?

— Il existe peut-être encore un moyen de me débrouiller... plus difficile, mais possible. Je te le répète, tu as laissé passer ta chance. Adieu. »

Il battit en retraite dans la forêt. Je le suivis, mais il avait disparu.

Je quittai ces lieux et poursuivis ma course, par une route jetée sur le néant. Je n'aimais guère songer que Brand avait pu me dire la vérité, au moins en partie. Mais ses paroles revenaient sans cesse me hanter. En admettant que Père ait échoué ? Alors je me chargeais d'une mission ridicule. Tout était déjà terminé et ce n'était plus qu'une question de temps. Je me retenais de regarder en arrière de peur de voir quelque chose me rattraper. Je poussai ma monture à bonne allure. Je voulais joindre les autres avant que les ondes du Chaos ne se soient propagées aussi loin, rien que pour leur faire savoir que j'avais été fidèle jusqu'au bout, pour leur montrer que j'avais fait de mon mieux. Je me demandai alors comment se développait la bataille en cours. Ou avait-elle seulement commencé, et dans quel cadre temporel ?

Je fonçai au long du pont qui s'élargissait maintenant sous un ciel qui s'éclaircissait. Tandis qu'il prenait l'aspect d'une plaine dorée, j'étudiais la menace de Brand. N'avait-il parlé que pour m'instiller des doutes, pour augmenter mon malaise et réduire mon efficacité ? Possible. Cependant, s'il voulait la Pierre, il devrait me tendre une embuscade. Et j'avais un certain respect pour ce pouvoir insolite qu'il avait pris sur Ombre. Il paraissait presque impossible de me préparer à une attaque de la part d'un être capable de suivre tous mes mouvements et de se transporter instantanément au point le plus favorable. Quand cela se produirait-il ? Pas trop vite, espérais-je. Tout d'abord, il chercherait à m'énervier... et j'étais déjà fatigué et plus qu'abruti. Tôt ou tard, je devrais me reposer, dormir. Il m'était impossible de parcourir cette grande distance en une seule étape, même en accélérant l'allure jusqu'à la rendre infernale.

Des brouillards orangés et verts défilaient, tourbillonnaient autour de moi, emplissant le monde. Le sol, sous les sabots, sonnait comme du métal. De temps à autre, au-dessus de moi, je percevais des sons musicaux, cristallins. Ma pensée sautillait. Le souvenir de nombreux mondes allait et venait au hasard dans ma tête. Ganelon, mon ami-ennemi, et mon père, ennemi-ami, se mêlaient et se séparaient, se fondaient et se dissociaient. Parfois l'un d'eux me demandait qui avait droit au trône. J'avais cru que c'était Ganelon désireux de connaître nos diverses

justifications. Maintenant, je savais que c'avait été Père, qui souhaitait découvrir mes sentiments. Il avait jugé. Il avait pris sa décision. Et je me défilais. Que ce fût un arrêt de développement intellectuel, le vœu de me libérer d'une telle charge, ou une soudaine lumière fondée sur mes expériences des dernières années, tout cela grandissait en moi, me conférant une vision plus mûre du rôle pesant d'un monarque, en dehors de ses heures de gloire. Je restais incertain. Je me rappelais ma vie sur l'ombre Terre, à obéir à des ordres, à en donner. Des visages flottaient devant mes yeux – des gens connus au cours des siècles – amis, ennemis, épouses, maîtresses, parents. Lorraine paraissait m'appeler du geste, Moire riait, Deirdre pleurait. Je combattais de nouveau Éric. Je me rappelais ma première traversée de la Marelle, encore enfant, puis la plus récente, quand, pas à pas, ma mémoire m'avait été restituée. Meurtres, vols, actes vils, séductions, me revenaient parce que, comme le disait Mallory, ils restaient présents. J'étais même incapable de les replacer dans l'ordre chronologique. Cela ne me causait guère d'angoisse parce qu'il n'y avait guère de culpabilité. Le temps, le temps et encore le temps avait arrondi les contours des moments les plus durs, avait effectué ses modifications en mon être. Je considérais mes moi anciens comme des personnes différentes, des relations que j'avais rompues. Je me demandais comment j'avais pu jouer certains de ces rôles. Pendant que je galopais, les scènes de mon passé paraissaient se solidifier dans les brumes qui m'entouraient. Pas de licence poétique, en ce cas. Les combats auxquels j'avais pris part prenaient une forme tangible, malgré l'absence de tout bruit... l'éclat des armes, les couleurs des uniformes, les drapeaux et le sang. Et les gens – morts depuis longtemps pour la plupart – quittaient ma mémoire pour s'animer en silence autour de moi. Aucun d'eux n'appartenait à ma famille, mais tous avaient compté à mes yeux en un temps. Pourtant cela n'était nullement ordonné. Il y avait de beaux gestes aussi bien que de honteux ; des ennemis aussi bien que des amis... et aucun des personnages en cause ne remarquait mon passage ; tous étaient pris dans des séquences d'action revenues d'un passé lointain. Je me posai alors des questions sur la nature du

lieu par lequel je chevauchais. Était-ce une version affaiblie de Tir-na Nog'th, avec au voisinage quelque matière sensible à l'esprit qui tirait de moi pour le projeter ce documentaire : « Telle fut ta vie » ? Ou n'était-ce que le début des hallucinations ? J'étais fatigué, troublé, attristé, et je suivais une route qui stimulait de façon douce et monotone les sens qui mènent à la rêverie... En fait, je me rendis compte que j'avais perdu le contrôle d'Ombre depuis quelque temps et que je me déplaçais à présent simplement en ligne droite dans ce paysage, plongé par ce spectacle dans une sorte de narcissisme extériorisé... Je compris alors qu'il me fallait faire halte pour me reposer – dormir un peu au besoin – malgré mes appréhensions de ce lieu. Il faudrait que je m'en libère pour me rendre en quelque endroit plus calme et désert...

Je m'attaquai aux environs. Je tordis les éléments. Je fus libre.

Bientôt, je cheminaï dans une région sauvage, montagneuse, et peu après je découvris la caverne que je souhaitais.

Nous y entrâmes et je pensai Star. Je mangeai et bus juste le nécessaire pour apaiser mon estomac. Je ne fis pas de feu. Je me roulai dans ma cape et dans la couverture dont je m'étais muni. Tenant Grayswandir de la main droite, je m'allongeai face à la nuit de l'autre côté de l'entrée de la caverne.

J'éprouvais un certain malaise. Je savais bien que Brand était menteur, mais ce qu'il avait dit me tourmentait quand même.

Toutefois, il m'avait toujours été facile de m'endormir. Je fermai les yeux et ce fut la paix.

5.

Une impression de danger m'éveilla. Ou c'était peut-être un bruit accompagné d'un sentiment de présence. De toute façon, j'étais en éveil, certain de ne plus être seul. Je resserrai ma prise sur Grayswandir et ouvris les yeux. Je ne fis pas un autre mouvement.

Par la gueule de la caverne pénétrait une douce clarté, comme celle de la lune. Une silhouette, sans doute humaine, se tenait juste à l'entrée. L'éclairage ne me permettait pas de voir si elle me faisait face ou me tournait le dos. Mais elle avança d'un pas vers moi.

Je fus aussitôt debout, la pointe de ma lame lui menaçant la poitrine. Elle se figea.

« Je viens en paix, dit une voix d'homme, en thari. Je me mets seulement à l'abri de l'orage. Puis-je partager votre caverne ?

— Quel orage ? » demandai-je.

Comme pour me répondre, il y eut un roulement de tonnerre suivi d'une rafale de vent chargé d'une odeur de pluie.

« C'est bon. Jusqu'à présent, c'est la vérité, dis-je. Mettez-vous à l'aise. »

Il s'avança à l'intérieur et s'assit, le dos contre la paroi de droite. Je pliai ma couverture en forme de coussin pour aller m'asseoir en face de lui. À peu près quatre mètres nous séparaient. Je pris ma pipe et la bourrai puis je frottai une allumette que j'avais gardée depuis mon séjour sur l'ombre Terre. Elle s'enflamma, m'évitant bien du mal. Le tabac sentait bon, mêlé à la brise humide. J'écoutais le bruit de la pluie tout en examinant la silhouette sombre de mon compagnon inconnu. Je songeais aux dangers possibles, mais ce n'était pas la voix de Brand que j'avais entendue.

« Ce n'est pas un orage naturel, dit l'autre.

— Ah ? Comment cela ?

— D'une part, il vient du nord. Ils ne viennent jamais de cette direction, ici, en cette saison.

— Ainsi s'écrit l'histoire.

— D'autre part, je n'ai jamais vu un orage se dérouler comme cela. Je l'ai regardé progresser toute la journée... une formation ferme, qui se déplaçait lentement, comme une feuille de verre. Il en sort tellement d'éclairs que l'on dirait un monstrueux insecte avec des centaines de pattes étincelantes. Fort peu naturel. Et derrière, les choses sont très déformées.

— Cela arrive quand il pleut.

— Pas de cette façon. Tout paraît changer de forme. Couler. Comme si le monde fondait... ou qu'il écrase ses apparences normales. »

Je frissonnai. Je m'étais cru une avance suffisante sur les ondes sombres pour prendre un peu de repos. Cependant, il pouvait se tromper, et ce n'était peut-être qu'un orage un peu particulier. Mais je ne voulais pas en courir le risque. Je me levai pour me tourner vers le fond de la caverne. Je sifflai.

Pas de réponse. Je me portai en avant, en tâtonnant.

« Quelque chose qui ne va pas ?

— Mon cheval a disparu.

— Il a pu s'en aller au-dehors.

— Probable. Mais j'aurais cru que Star avait plus de bon sens. »

Je me rendis à l'entrée, mais ne pus rien voir. Je fus à demi trempé en un instant. J'allai reprendre ma position contre la paroi de gauche.

« Cet orage me semble assez ordinaire, dis-je. Ils sont parfois impressionnants dans les montagnes.

— Peut-être connaissez-vous le pays mieux que moi ?

— Non, je ne fais que passer... et je ferais bien de ne pas trop m'attarder, d'ailleurs. »

Je touchai la Pierre. J'en fouillai l'intérieur, de tout mon esprit, puis la traversai pour me propager. Je sentais la tempête autour de moi et je lui commandai de se retirer, avec de rouges pulsations d'énergie correspondant aux battements de mon cœur. Je me radossai ensuite, frottai une autre allumette et

rallumai ma pipe. Il faudrait encore un moment avant que les forces que j'avais évoquées accomplissent leur travail devant un tel front de nuages menaçants.

« Cela ne durera pas trop, dis-je.

— Qu'en savez-vous ?

— J'ai des renseignements privés. »

Il émit un rire.

« Selon certaines histoires, c'est ainsi que le monde doit finir... en commençant par un orage insolite venant du nord.

— C'est exact, et nous y voilà, dis-je. Toutefois, il n'y a pas à s'inquiéter. Tout sera terminé, dans un sens ou dans l'autre, avant longtemps.

— Cette pierre que vous portez... elle fait de la lumière.

— Oui.

— Mais vous plaisantiez en parlant de la fin du monde, n'est-ce pas ?

— Non.

— Vous me rappelez le verset du Livre Saint... *L'Archange Corwin passera avant la tempête, avec des éclairs sur la poitrine...* Vous ne vous appelleriez pas Corwin, par hasard ?

— Que dit la suite ?

— ... *quand il lui sera demandé où il va, il dira : « Aux extrémités de la Terre », où il se rend sans savoir quel ennemi l'aidera contre quel autre ennemi, ni qui la Corne touchera.*

— C'est tout ?

— C'est tout au sujet de l'Archange Corwin.

— Je me suis déjà heurté à ces difficultés des Écritures, dans le passé. Cela vous en dit assez pour vous intéresser, mais jamais assez pour que ce soit immédiatement utile. On dirait que l'auteur prend plaisir à poser des énigmes. Un ennemi contre un autre ? La Corne ? Je n'y comprends rien.

— Où voulez-vous aller ?

— Pas trop loin, à moins que je ne retrouve mon cheval. »

Je retournai à l'entrée. Cela se levait maintenant, avec une lueur lunaire derrière quelques nuages à l'ouest, et une autre lune à l'est. J'inspectai la piste dans les deux sens, puis la pente descendant à la vallée. Pas de cheval en vue. Je rentrai dans la

caverne. Mais à l'instant même, j'entendis le hennissement de Star loin au-dessous de moi.

Je criai à l'inconnu dans la caverne : « Il faut que je parte, mais vous pouvez garder la couverture. »

J'ignore s'il répondit, car j'étais déjà sous la pluie fine, descendant la pente avec précaution. Une fois de plus, je tendis mes pensées sur la Pierre et la pluie cessa, remplacée par une brume.

La roche était glissante, mais je parcourus la moitié de la descente sans incident. Je m'arrêtai pour reprendre haleine et m'orienter. De ce point, je n'étais pas très sûr de la direction d'où était venu l'appel de Star. La clarté de la lune était un peu plus forte, la visibilité un rien améliorée, mais je ne distinguai rien de spécial en scrutant les alentours. Je tendis l'oreille quelques minutes.

Puis le hennissement me parvint une nouvelle fois, d'en bas, à gauche, près d'une roche sombre, ou d'un cairn, ou d'un entablement. Il semblait y avoir du mouvement dans l'ombre, à la base. Je me dirigeai dans ce sens en marchant le plus vite possible.

Une fois sur le plat, je me pressai vers le lieu de l'action, traversant des poches de brume rasante, un peu agitées par une brise d'ouest, qui enroulaient à mes chevilles leurs écharpes argentées. J'entendis des frottements et des grincements, comme si l'on avait poussé ou roulé un objet lourd sur une surface rocailleuse. Puis je perçus une lueur, en bas de la masse sombre dont j'approchais.

De plus près, je discernai de petites formes d'apparence humaine qui remuaient dans un rectangle de lumière, et s'efforçaient de déplacer une grande plaque de roche. De leur direction me vinrent de faibles échos de chocs et encore un hennissement. Puis la pierre se mit en mouvement, pivotant comme une porte. La surface éclairée diminuait, se rétrécissait en une mince fente. Puis elle s'éteignit avec un bruit tonnant, après que toutes les silhouettes laborieuses eurent disparu à l'intérieur.

Quand je parvins enfin à la masse rocheuse, tout était redevenu silencieux. Je pressai l'oreille contre la pierre, mais

sans rien entendre. Cependant, quels qu'ils fussent, ils avaient pris mon cheval. Je n'avais jamais aimé les voleurs de chevaux et j'en avais tué ma part dans le temps. Pour le moment, j'avais besoin de Star comme j'avais rarement eu besoin d'un cheval. Je tâtonnai donc à la recherche du contour de la porte de pierre.

Il ne me fut pas difficile de le suivre du bout des doigts. Je le trouvai même sans doute plus vite que je ne l'aurais pu en plein jour, alors que toutes les teintes se seraient fondues et mêlées pour tromper l'œil. Connaissant donc sa position, je cherchai quelque prise pour ma main qui me permettrait d'ouvrir le panneau. Comme les silhouettes m'avaient paru petites, je m'occupai d'abord du bas.

Je découvris enfin ce qui devait être le bon endroit et le saisis. Je tirai, mais cela résistait. Ou ils étaient d'une force disproportionnée, ou il y avait quelque truc que je ne devinais pas.

Peu importait. Il y a un temps pour la subtilité et un autre pour la force brute. J'étais à la fois pressé et en colère, aussi ma décision fut-elle vite prise.

Je recommençai à tirer sur la plaque de pierre, durcissant les muscles de mes bras, de mes épaules, de mon dos, tout en regrettant que Gérard ne fût pas là. Cela grinça. Je poursuivis mes efforts. Cela bougea un peu – d'un doigt, peut-être – mais cela tint bon. Sans faiblir, je m'appliquai de nouveau. Encore un craquement grinçant.

Je me redressai, portai mon poids sur l'autre jambe et posai le pied gauche contre la paroi rocheuse à côté de la porte. Je poussai du pied tout en tirant de la main. Grincements et craquements, cela bougeait de nouveau... quelques centimètres. Puis cela se bloqua. Rien à faire.

Je lâchai prise et me dressai en fléchissant les bras. Ensuite, je plaquai l'épaule contre le battant et le repoussai en position de fermeture complète. Je respirai profondément et renouvelai ma prise.

Je replaçai le pied gauche comme avant. Pas de précautions, cette fois. Je tirai et poussai simultanément.

Il y eut un bruit sec et un cliquetis à l'intérieur ; la porte vint en avant d'une quinzaine de centimètres, en grinçant. Toutefois,

elle paraissait plus maniable, alors je pivotai et pris la position inverse – le dos au mur – et je trouvai assez de surface pour pousser vers l'extérieur.

Cela bougea plus facilement, mais je ne pus m'empêcher de poser le pied dessus quand cela céda, et de forcer au maximum. Le battant partit à cent quatre-vingt degrés et heurta la roche de l'autre côté dans un fracas de tonnerre. Fracturé en plusieurs endroits, il oscilla, puis croula au sol qui en fut ébranlé. La pierre se fragmenta encore plus.

Avant même cette chute, j'avais Grayswandir en main. Je m'accroupis et jetai un coup d'œil au coin de l'embrasure.

De la lumière... Il y avait de la lumière derrière... Répandue par de petites lampes accrochées au long du mur... près de l'escalier... qui descendait... vers un lieu plus éclairé d'où montaient des sons... comme de la musique...

Personne en vue. J'aurais cru que le vacarme que j'avais causé aurait attiré l'attention, mais la musique continuait. Ou le bruit – j'ignore pourquoi – n'avait pas porté, ou ils s'en fichaient. L'un ou l'autre...

Je me relevai et franchis le seuil. Je cognai du pied un objet métallique que je ramassai pour l'examiner. Un verrou tordu. Ils avaient barré la porte derrière eux. Je jetai la ferraille par-dessus mon épaule et m'engageai dans l'escalier.

La musique – violons et flûtes – devint plus forte quand je m'avançai. À la cassure de la lumière, je me rendais compte qu'il y avait une sorte de salle à ma droite, au pied des marches, qui étaient basses et nombreuses. Je dédaignai toute prudence et dévalai jusqu'au palier.

Quand je me tournai pour regarder dans la salle, je fus surpris par une scène qui paraissait échappée des rêves d'un Irlandais ivre. Dans une pièce enfumée, éclairée par des torches, des hordes de gens d'un mètre de haut, le visage rouge, vêtus de vert, dansaient au rythme de la musique ou buvaient des chopes qui paraissaient remplies de bière, tout en frappant des pieds, en tapant sur les tables ou en se cinglant mutuellement les épaules, souriant, riant et gueulant. D'énormes barriques s'alignaient contre un mur, et une quantité de fêtards faisaient la queue devant la pièce qui avait été mise en perce. Un feu

colossal brûlait dans une fosse, au fond de la salle ; la fumée en était aspirée par une crevasse de la paroi rocheuse, au-dessus de deux entrées de cavernes menant Dieu sait où. Star était attaché à un anneau du mur près de cette fosse et un petit bonhomme costaud, en tablier de cuir, aiguissait des instruments qui ne me disaient rien qui vaille.

Plusieurs visages se tournèrent dans ma direction, des cris s'élevèrent et la musique cessa soudain. Le silence fut presque total.

Je levai mon épée en garde, pointée vers Star à l'autre bout de la salle. Tous les regards étaient maintenant braqués sur moi.

« Je suis venu chercher mon cheval, dis-je. Ou vous me l'amenez, ou je vais le prendre. Mais dans ce dernier cas, il coulera davantage de sang. »

Sur ma droite, un des hommes, plus grand et plus grisonnant que la plupart des autres, toussota.

« Je vous demande pardon, dit-il, mais comment êtes-vous entré ici ?

— Il va vous falloir une porte neuve, répondis-je. Allez voir si vous y tenez... il se peut que ce soit une bonne idée. J'attendrai. »

Je fis un pas de côté et m'adossai au mur.

Il ébaucha un signe d'acquiescement.

« Je vais voir. »

Et il fila devant moi.

Je sentais ma force née de la colère aller et venir dans la Pierre. Une partie de mon être avait envie de transpercer et de pourfendre pour me frayer passage à travers la salle, et une autre voulait que je traite plus humainement ces gens tellement plus petits que moi ; une troisième partie, peut-être plus avisée, me suggérait que ces gnomes n'étaient pas si faciles à dominer. J'attendis donc de voir si mon exploit contre la porte avait impressionné leur porte-parole.

Il revint quelques instants après, en passant le plus loin possible de moi.

« Amenez le cheval de cet homme », dit-il.

La pièce s'emplit soudain de conversations. J'abaissai mon arme.

« Mes excuses, dit celui qui avait donné l'ordre.

Nous ne voulons pas d'ennuis avec ceux de votre espèce. Nous irons nous ravitailler ailleurs. Pas de rancune, j'espère ? »

L'homme au tablier de cuir avait désentravé Star et se dirigeait vers moi. Les convives s'écartèrent pour lui livrer passage quand il traversa la pièce avec le cheval.

Je poussai un soupir.

« Disons que c'est fini, que je pardonne et oublie », dis-je.

Le petit homme prit une chope sur une table voisine et me la tendit. En voyant mon expression, il y goûta lui-même.

« Alors, vous buvez un coup avec nous ?

— Pourquoi pas ? » Je pris le récipient et le vidai tandis qu'il en faisait autant d'un second.

Il laissa fuser un rot discret et sourit.

« C'est un bien petit coup pour un homme de votre taille, reprit-il. Permettez-moi de vous en servir un autre, pour la route. »

La bière était agréable et j'avais soif après tous mes efforts.

« Très bien », fis-je.

Il commanda les consommations pendant que l'on me remettait Star.

« Vous pouvez passer les rênes sur ce crochet, dit-il en me désignant une saillie basse près de la porte, il y sera tranquille. »

J'acceptai et m'en acquittai tandis que le boucher se retirait. Personne ne me regardait maintenant. On apporta une cruche du breuvage et le petit homme remplit nos chopes. Un violoniste attaqua un autre air. Peu après, un autre se joignit à lui.

« Asseyez-vous un moment, m'invita l'hôte en poussant du pied un banc dans ma direction. Restez le dos au mur si vous préférez. Il ne vous sera rien fait de mal. »

Je m'assis et il contourna la table pour s'installer en face de moi, le cruchon entre nous deux. C'était bon de me reposer quelques instants, d'oublier un peu mon voyage, de déguster la bière brune et d'écouter une musique allègre.

« Je ne vais pas m'excuser une fois de plus, reprit mon compagnon, ni vous donner d'explications. Nous savons tous les deux que ce n'était pas un malentendu. Mais vous avez le bon

droit de votre côté, c'est évident. » Il sourit en clignant de l'œil. « Alors, je suis également en faveur de la paix. Nous ne mourrons pas de faim. Tout simplement, nous renoncerons au festin de ce soir. Un bien beau bijou que vous portez là. Parlez m'en un peu ?

— Ce n'est qu'une pierre », dis-je.

Les danses reprurent. Les voix retrouvèrent leur force. Je vidai mon hanap qu'il remplît encore une fois. Les flammes dansaient. Le froid de la nuit se retirait de mes os.

« Un coin confortable, que vous avez ici, dis-je.

— Oh, c'est exact. Il nous sert depuis des temps immémoriaux. Aimerez-vous le visiter en détail ?

— Non, je vous remercie.

— Je ne le pensais pas, mais il était de mon devoir d'hôte de vous le proposer. Et vous pouvez également danser avec nous si cela vous tente. »

Je secouai la tête en riant. L'idée de cabrioler en cet endroit m'évoquait des images des livres de Swift.

« Merci, de toute façon. »

Il prit une pipe en terre et entreprit de la bourrer. Je nettoyai la mienne et en fis autant. Tout danger me semblait en quelque sorte écarté. C'était un petit bonhomme assez sympathique et les autres paraissaient inoffensifs à présent, avec leur musique et leurs évolutions.

Pourtant... Je savais des histoires d'un autre lieu, loin, si loin de celui-ci... S'éveiller le matin, tout nu, dans un champ, toutes traces de l'endroit disparues... Je savais et cependant...

Quelques rasades ne me paraissaient guère périlleuses. Elles me réchauffaient et je prenais plaisir aux sons des flûtes, aux plaintes des violons, après les tribulations abrutissantes de mon infernale chevauchée. Je m'adossai en tirant sur ma pipe. Je regardais les danseurs.

Le petit homme bavardait, bavardait. Tous les autres faisaient comme si je n'étais pas là. Bon. J'écoutais vaguement un récit de chevaliers et de guerres et de trésors. Malgré le peu d'attention que j'y prêtais, cela me berçait, et il m'arrivait même de glousser par endroits.

Toutefois, à l'intérieur, mon moi plus méchant et avisé m'avertissait : C'est bon, Corwin, cela suffit. Il est temps de tirer ta révérence...

Mais, par magie, semblait-il, mon verre était plein ; je le pris et bus une gorgée. Une de plus ou de moins...

Non, dit mon autre moi, il te jette un sort. Tu ne le sens donc pas ?

Je n'avais pas l'impression qu'un nain quelconque pût me faire rouler sous la table. Mais j'étais fatigué et je n'avais guère mangé. Peut-être serait-il prudent de...

Ma tête dodelinait. Je posai ma pipe sur la table. Chaque fois que mes paupières se fermaient, il me fallait plus de temps pour les rouvrir. J'éprouvais maintenant une tiédeur agréable, un engourdissement délicieux de mes muscles fatigués.

Je me surpris à deux reprises la tête tombante. Je m'efforçai de penser à ma mission, à ma sécurité personnelle, à Star... Je marmonnai, encore faiblement éveillé derrière mes paupières closes. Ce serait si bon de rester ainsi, ne fût-ce que pour une demi-minute...

La voix du petit homme, musicale, se fit monotone, se mua en un bourdonnement. Peu importait ce qu'il disait...

Star hennit.

Je sursautai, les yeux écarquillés, et le tableau devant lequel je me trouvais dissipa toute somnolence.

Les musiciens continuaient à jouer, mais personne ne dansait plus. Tous les fêtards s'avançaient sans bruit contre moi. Chacun d'eux tenait quelque chose en main... un flacon, une matraque, un couteau. Celui qui avait un tablier de cuir brandissait son hachoir. Mon compagnon venait juste de s'armer d'un gros bâton, précédemment appuyé contre le mur. Plusieurs autres soulevaient de petites pièces de mobilier. D'autres encore étaient sortis des ouvertures de cavernes proches du foyer, porteurs de pierres et de gourdins. Toute trace de gaieté s'était effacée et leurs visages étaient à présent sans expression, ou convulsés de grimaces haineuses, ou fendus de sourires fort méchants.

La colère me reprit, mais ce n'était plus la fureur blanche qui m'avait animé plus tôt. En voyant cette horde devant moi, je ne

souhaitais nullement l'affronter. J'avais une mission. Je n'allais pas risquer ma vie là si je trouvais un autre moyen de m'en extirper. Toutefois, j'étais certain de ne pas m'en tirer avec de simples paroles.

Je pris une profonde inspiration. Je vis qu'ils étaient prêts à m'assaillir et je songeai soudain à Brand et Benedict à Tir-na Nog'th, alors que Brand n'était même pas accordé sur la Pierre. Une fois de plus je puisai de la force dans le joyau, tout d'un coup bien alerté et prêt à frapper s'il le fallait. Mais avant, j'essaierais de m'attaquer à leur système nerveux.

Je ne savais pas au juste comment Brand s'y était pris, alors je me tendis simplement vers la Pierre comme je le faisais pour influencer sur la météorologie. Bizarre, mais la musique jouait toujours, comme si cette entreprise des petits hommes n'était que quelque sinistre péripétie de leur danse.

« Ne bougez pas ! dis-je en élevant le ton et en me mettant debout. Figez-vous. Transformez-vous tous en statues ! » ordonnai-je, de toute ma volonté.

Je sentis de lourds battements sur et dans ma poitrine. Les forces rouges se déplaçaient vers l'extérieur, exactement comme les autres fois où j'avais eu recours à la Pierre.

Mes petits assaillants étaient en suspens. Les uns restaient dans une immobilité absolue, mais il y avait encore du mouvement parmi ceux du fond. Puis les flûtes émirent des sifflements insensés et les violons se turent. Cependant j'ignorais encore si c'était moi qui les avais arrêtés, ou s'ils l'avaient fait de leur propre gré en me voyant prêt à leur tenir tête.

Puis je sentis que les grandes ondes de force qui émanaient de moi les engouffraient tous dans un filet qui se resserrait. Ils étaient tous attrapés dans cette expression de ma volonté. Je tendis la main et libérai Star.

En les maintenant sur place par une concentration aussi vive que celle que je déployais en traversant Ombre, je menai Star jusqu'à la porte. Je me retournai pour un dernier coup d'œil à l'assemblée pétrifiée et poussai Star devant moi dans l'escalier. Je le suivis en tendant l'oreille, mais je ne perçus pas de bruits d'activité en bas.

Quand nous sortîmes, l'aube pâlisait déjà le ciel à l'est. Étrange, mais quand je montai en selle, j'entendis les sons lointains des violons. Peu après, les flûtes s'y joignirent. Il semblait que peu leur importât d'avoir réussi ou non dans leurs desseins contre ma personne : la fête se poursuivait.

Alors que je me dirigeais vers le sud, une petite silhouette me héla, du seuil que j'avais récemment franchi. C'était le chef avec lequel j'avais bu. Je tirai les rênes pour mieux entendre.

« Où allez-vous ? » lança-t-il.

Pourquoi ne pas le lui dire ?

« Au bout de la Terre ! » criai-je en réponse.

Il se mit à exécuter une gigue sur sa porte fracassée.

« Bon voyage, Corwin ! » répondit-il.

Je lui adressai un signe de la main. Et pourquoi pas ? Il est quelquefois difficile de distinguer le danseur de la danse.

6.

J'avais parcouru moins d'un kilomètre en direction de ce qui avait été le sud, et tout s'immobilisa... le sol, le ciel, les montagnes. J'étais devant un écran de lumière blanche. Je songeai alors à l'inconnu de la caverne et à ses paroles. Il avait eu l'impression que cet orage effaçait le monde, qu'il correspondait à un extrait d'une légende apocalyptique du lieu. C'était peut-être cela. Possible que ç'ait été la vague du Chaos mentionnée par Brand qui se déplaçait ainsi, passant et détruisant et anéantissant. Mais cette extrémité de la vallée était intacte. Pourquoi le serait-elle restée ?

Alors je me rappelai mes actes quand je m'étais précipité dans la tempête. Je m'étais servi de la Pierre, de la puissance de la Marelle qu'elle renfermait, pour arrêter l'orage dans cette région. Et si ç'avait été plus qu'un orage ordinaire ? La Marelle avait déjà vaincu le Chaos. Cette vallée où j'avais fait cesser la pluie pouvait n'être maintenant qu'une petite île dans un océan de Chaos ? Dans ce cas, devais-je poursuivre ma route ?

Je regardai à l'est où le jour se levait. Il n'y avait pas encore de soleil neuf dans le ciel, mais une vaste couronne, polie à éblouir, avec une épée brillante suspendue à l'intérieur. Quelque part, un oiseau chanta, des notes qui évoquaient un rire. Je me penchai en avant et me cachai la face dans les mains. Folie...

Non ! Je m'étais déjà trouvé dans des ombres inquiétantes. Plus loin on voyageait, plus étranges elles devenaient parfois. Jusqu'à... À quoi donc avais-je pensé, cette nuit-là, à Tir-na Nog'th ?

Quelques lignes d'une nouvelle d'Isak Dinesen me revinrent en mémoire, des mots qui m'avaient suffisamment frappé pour que je les apprenne, en dépit du fait que j'étais à l'époque Carl Corey : « ... Peu de gens peuvent se dire libérés de la croyance que ce monde qu'ils voient autour d'eux est en réalité l'œuvre de

leur propre imagination. En sommes-nous donc satisfaits et fiers ? » Un résumé du passe-temps philosophique favori de la famille. Fabriquons-nous les mondes des Ombres ? Ou existent-ils, indépendants de nous, attendant nos pas ? Ou y a-t-il un moyen terme injustement exclus ? Est-ce davantage une question de plus ou moins que de soit... soit ? Un rire sec m'échappa quand je m'aperçus que je ne connaîtrais probablement jamais la vraie réponse. Pourtant, comme je l'avais pensé cette nuit, il existe un endroit, un lieu où le moi arrive à son terme, un lieu où le solipsisme n'est plus la réponse plausible aux sites que nous visitons, aux choses que nous trouvons. L'existence de cet endroit, de ces choses, dit qu'ici au moins il y a une différence, et si elle est ici, peut-être remonte-t-elle aussi par nos ombres, pour nous donner la notion du non-moi, ramenant nos ego à une moindre stature. Car j'avais bien l'impression d'être en un tel lieu, un lieu où la question « En sommes-nous donc satisfaits et fiers ? » ne se posait plus, contrairement à la vallée déchirée de Garnath et à ma malédiction, plus près de chez nous. Quelle que dût être ma croyance ultime, je sentais que j'allais pénétrer dans le pays du non moi total. Il se pourrait que passé ce point mes pouvoirs sur Ombre se voient annulés.

Je me redressai sur la selle, fermai à demi les paupières contre l'intense lumière. Je dis un mot à Star puis secouai les rênes. Nous nous mîmes en route.

Un instant, ce fut comme de pénétrer dans un brouillard. Sauf que c'était infiniment plus éclatant et qu'aucun bruit ne filtrait. Puis nous nous mîmes à tomber.

À tomber ou à dériver. Pour commencer, ce fut une sensation de descente... peut-être accrue du fait que Star se prit de panique au début. Mais il n'y avait rien contre quoi décocher des ruades, aussi finit-il par cesser de bouger, à part les frémissements de son corps et son souffle plus lourd.

Je tenais les rênes de la main droite et étreignais la Pierre de la gauche. Je ne sais pas ce que je voulais ni comment je propageais ma volonté, sinon que je désirais passer à travers ce nuage de néant brillant pour reprendre ma route jusqu'au bout du voyage.

Je perdis la notion du temps. La sensation de descente avait cessé. Est-ce que je me déplaçais, ou bien restais-je sur place ? Impossible à dire. Pourtant, cette luminosité était-elle vraiment de la lumière ? Et ce silence de mort... Je frissonnai. J'éprouvais une privation sensorielle encore pire qu'au temps de ma cécité, dans mon ancienne cellule. Ici, il n'y avait rien... pas même le trottement d'un rat ou le grattement de ma cuiller contre la porte ; pas d'humidité, pas de froid, pas de textures. Je continuai à porter en avant ma volonté...

Étincellement.

Il semblait qu'il se fût produit une brève rupture dans le champ visuel à ma droite, presque illusoire. Je me tendis et pourtant ne perçus rien.

Ç'avait été si court que je me demandais si c'était réellement arrivé. Aussi bien, ce pouvait être une hallucination.

Mais cela se reproduisit, à ma gauche, cette fois. À combien d'intervalle ? Je n'aurais su le dire.

Puis j'entendis une sorte de grognement, sans direction. Ce fut également très bref.

Ensuite – et j'eus pour la première fois une certitude – m'apparut un paysage gris et blanc comme la surface de la lune. Là, et plus là, en une seconde à peine, dans une petite zone de vision, loin sur la gauche. Star renifla.

À ma droite survint une forêt – grise et blanche – qui s'inclina, à mon passage, sous un angle invraisemblable. Un fragment de petit écran, pendant moins de deux secondes.

Et puis les débris d'un bâtiment en flammes au-dessous de moi... Sans couleur...

Des gémissements entrecoupés, venus d'en haut...

Un fantôme de montagne, une procession aux torches qui suit à son flanc un sentier en lacet...

Une femme pendue à une branche, la corde serrée autour du cou, la tête penchée de côté, les mains liées derrière le dos...

Des montagnes, renversées, blanches et plus bas des nuages noirs...

Déclat. Une minuscule vibration, comme si nous avions brièvement touché une chose solide – peut-être le sabot de Star sur une pierre. Et cela cesse...

Étincellement.

Des têtes qui roulent, répandant un sang noir... Un gloussement venu de nulle part... Un homme cloué à une muraille, la tête en bas...

De nouveau la lumière blanche, qui roule et se soulève en une apparence de vagues...

Déclic. Étincellement.

Le temps d'un battement de cœur, nous sommes sur une piste sous un ciel moucheté. Dès qu'elle disparaît, je la recherche par l'intermédiaire de la Pierre.

Déclic. Étincellement. Déclic. Roulement sourd.

Une piste rocailleuse qui monte vers un col montagneux... Et le monde toujours monochrome... Derrière moi, une explosion, comme le tonnerre...

Je fis tourner la Pierre comme un bouton de contrôle tandis que le monde commençait à s'éteindre. Il reprit de la vigueur... Deux, trois, quatre... Je comptais les pas de Star et les battements de mon cœur sur fond de grognements... Sept, huit, neuf... Le monde prit plus d'éclat. J'inspirai profondément puis soupirai lourdement. L'air était froid.

Entre le tonnerre et ses échos, je percevais le bruit de la pluie. Mais il n'en tombait pas une goutte sur moi.

Je jetai un coup d'œil en arrière.

Un haut mur de pluie se tenait à une centaine de mètres derrière nous. Au travers, je ne discernais que le contour imprécis d'une chaîne de montagnes. D'un claquement de langue, je fis accélérer Star pour grimper jusqu'à un passage presque plat entre deux pics qui ressemblaient à des tours. En avant, le monde restait une ébauche en blanc, noir et gris. Le ciel se divisait en bandes alternées de sombre et de clair. Nous entrâmes dans le défilé.

Je me mis à trembler. Je voulais faire halte, mettre pied à terre, manger, fumer, me promener. Cependant je restais trop près de cet écran orageux pour me le permettre.

Les sabots de Star éveillaient des échos dans le passage, entre les parois à pic sous le ciel zébré. J'espérais que ces monts briseraient le front de nuages, tout en ayant le sentiment qu'il n'en serait rien. Ce n'était pas un orage ordinaire et je me

sentais mal à l'idée qu'il s'étirait peut-être en arrière jusqu'à Ambre. Sans la Pierre, j'aurais été pris dedans et perdu à jamais, me disais-je.

Pendant que j'observais le ciel insolite, une averse de fleurs pâles se mit à tomber autour de moi, éclaircissant mon chemin. Une agréable odeur se mêlait à l'air. Les roulements du tonnerre s'apaisaient derrière moi. De part et d'autre, les roches se veinaient d'argent. Le monde dégageait une impression de crépuscule en accord avec la lumière. Au sortir de la passe, je plongeai le regard sur une vallée à la perspective déformée, où il était impossible d'évaluer les distances, emplie de clochers et de minarets d'apparence naturelle qui réfléchissaient la clarté lunaire des bandes de ciel, me rappelant la nuit de Tir-na Nog'th, entrecoupée d'arbres d'argent, mouchetée d'étangs comme des miroirs, traversée d'écharpes à la dérive, paraissant terrassée par endroits, naturelle et onduleuse en d'autres, coupée de ce qui semblait être le prolongement de la piste que je suivais, montant et descendant, avec une atmosphère élégiaque, pointillée d'inexplicables scintillements, dépourvue de tout signe d'habitation.

Je n'hésitai pas à m'engager sur la pente descendante. Ici le sol était crayeux, d'un blanc d'ossements... et n'était-ce pas le tracé atténué d'une route noire, loin à ma gauche ? Je le distinguais à peine.

Je ne pressais plus l'allure, voyant que Star se fatiguait. Si l'orage ne venait pas trop vite, je songeais que nous pourrions prendre un peu de repos au bord d'un étang dans la vallée. J'étais las et affamé.

Je restai en alerte durant toute la descente, mais je ne vis ni gens ni animaux. Le vent soupirait doucement. Des fleurs blanches se balançaient sur leurs tiges en bordure du sentier quand je parvins aux niveaux inférieurs où commençait la végétation normale. D'un coup d'œil en arrière, je m'assurai que le front orageux n'avait pas encore franchi la crête de la montagne, bien que les nuages continuassent à s'entasser derrière.

J'avancai dans cette contrée inconnue. Il y avait longtemps que les fleurs avaient cessé de pleuvoir autour de moi, mais l'air

restait chargé d'un parfum délicat. Pas d'autres bruits que les nôtres et celui de la brise soutenue qui soufflait de la droite. Des formations rocheuses aux formes bizarres se dressaient tout autour de moi, et leurs lignes étaient si pures qu'on les eût dites sculptées. Les brumes flottaient toujours. L'herbe pâle scintillait de rosée.

Tandis que je suivais la piste vers le centre boisé de la vallée, les perspectives ne cessaient de jouer autour de moi, raccourcissant les distances, incurvant les lointains. Je pris à gauche pour quitter la piste en direction d'un lac qui me parut proche, mais me donnait l'impression de reculer au fur et à mesure que j'avancais. Toutefois, quand je parvins à la rive, je sautai à terre et plongeai dans l'eau un doigt pour la goûter. Elle était glacée mais douce.

Recru de fatigue, après avoir bu tout mon saoul, je m'allongeai et regardai paître Star, tout en tirant de mon sac un repas froid. L'orage s'efforçait toujours de franchir les monts. Je l'examinai longtemps en me posant des questions. Si Père avait échoué, alors c'étaient les grondements d'Armageddon et tout mon voyage devenait vain. Cela ne me faisait aucun bien de ratiociner ainsi car il fallait que je continue malgré tout, je le savais. Toutefois, je n'y pouvais rien. Il se pourrait même que j'atteigne mon but, que je voie la bataille gagnée, et que tout soit balayé. Je devais arriver à ma destination. Inutile... Non. Pas inutile. J'aurais au moins essayé, et j'essaierais jusqu'au bout. Cela suffisait, même si tout le reste était perdu. Foutu Brand, en tout cas ! Pour commencer...

Un bruit de pas.

En un instant, je m'accroupis et me tournai de ce côté, la main à la poignée de l'épée.

C'était une femme que j'avais devant les yeux. Petite, vêtue de blanc. Elle avait les cheveux longs et foncés, les yeux farouches et sombres, mais elle souriait. Elle portait un panier d'osier qu'elle déposa à terre entre nous.

« Vous devez avoir faim, chevalier, dit-elle en thari avec un accent étranger. Je vous ai vu venir. Je vous ai apporté ceci. »

Je souris en reprenant une position plus normale.

« Je vous remercie. J'ai faim, en effet. Je m'appelle Corwin. Et vous-même ?

— Dame », dit-elle.

Je haussai le sourcil. « Merci encore... Dame. Vous habitez près d'ici ?

— Oui, ma demeure est un peu plus loin, au bord du lac. » Elle désigna du menton l'est... vers la route noire.

« Je vois », fis-je.

Les aliments et le vin contenus dans le panier paraissaient vrais, frais, appétissants, meilleurs que mes vivres de voyageur. Évidemment, j'avais des soupçons « Partagerez-vous ce repas avec moi ? m'enquis-je.

— Si vous le désirez.

— Je le souhaite.

— Très bien. »

Elle étala une serviette, s'assit en face de moi, prit les mets dans le panier et les disposa entre nous. Puis elle servit, s'empressant de goûter chaque article avant moi. C'était un étrange lieu de résidence pour une femme, apparemment seule, toute prête à se porter au secours du premier inconnu à se présenter. Dara m'avait également nourri lors de notre première rencontre ; et comme il se pouvait que je touche à la fin de mon voyage, j'étais d'autant plus proche des lieux du pouvoir ennemi. La route noire était trop près de nous et je surpris à plusieurs reprises Dame qui examinait la Pierre.

Toutefois c'était une heure agréable et nous fîmes plus ample connaissance tout en mangeant. Elle était l'auditrice idéale, riant de mes plaisanteries, me faisant parler de moi-même. La plupart du temps, elle me regardait dans les yeux et nos doigts trouvaient le moyen de se toucher chaque fois que nous nous passions quelque chose. Si j'étais en train de me prendre à quelque traquenard, elle en faisait un intermède bien plaisant.

Tout en mangeant et bavardant, je continuais à surveiller l'avance de l'inexorable front orageux. Il avait fini par atteindre le sommet de la montagne et avait entamé une lente descente du versant opposé.

« Oui, il arrive », dit-elle en remettant le dernier des ustensiles dans son panier et en venant s'asseoir près de moi, apportant la bouteille et nos coupes. « Boirons-nous à lui ? »

— Je boirai volontiers avec vous, mais pas à cela. »

Elle versa le breuvage.

« Cela n'a pas d'importance, dit-elle. Plus maintenant. » Elle posa la main sur mon bras et me tendit ma coupe.

Je la pris, sans cesser de la regarder. Elle sourit. On trinqua, puis on but.

« Maintenant, venez dans mon pavillon, dit-elle en me prenant la main, nous pourrions y passer dans le plaisir les heures qui restent.

— Je vous remercie, répondis-je. En d'autres circonstances, cette occupation aurait été un magnifique dessert à un repas excellent. Malheureusement, il faut que je me mette en route. Le devoir reste à la traîne pendant que le temps fuit, et j'ai une mission à remplir.

— Bon. Ce n'est pas tellement important. Et je suis bien informée de votre mission. Qui n'est plus tellement importante, elle non plus, à présent.

— Ah non ? Je dois avouer que je m'attendais bien à une invitation en privé qui aurait eu pour conséquence de me laisser seul et pâli dans l'attente du côté froid de quelque colline, avant longtemps, si j'avais accepté. »

Elle rit.

« Et je dois aussi vous avouer que telle était mon intention, Corwin. Mais plus maintenant.

— Pourquoi ? »

Elle désigna du geste la ligne de destruction qui s'approchait.

« Il n'est plus nécessaire de vous retarder. Je vois à ce signe que les Cours ont gagné. Il n'y a rien que quiconque puisse tenter pour entraver la progression du Chaos. »

J'eus un bref frisson et elle remplit nos coupes.

« Je préférerais cependant que vous ne me quittiez pas aussi vite, poursuivit-elle. L'orage sera ici dans quelques heures. Quelle meilleure façon de passer ces derniers instants l'un avec l'autre ? Il n'est même pas nécessaire de nous rendre jusqu'à ma maison. »

J'inclinai la tête et elle se serra contre moi. Que diable ! Une femme et une bouteille... ainsi avais-je toujours prétendu vouloir finir mes jours. Je bus une gorgée de vin. Elle avait probablement raison. Pourtant je ne pouvais m'empêcher de penser à la femme-objet qui m'avait pris au piège sur la route noire quand j'étais parti d'Avalon. J'étais d'abord décidé à la secourir et j'avais rapidement succombé à ses charmes surnaturels... et quand elle avait ôté son masque, j'avais vu qu'il n'y avait rien derrière. Fichtrement effrayant, à l'époque. Mais, sans aller trop loin en philosophie, il faut admettre que chacun dispose de tout un assortiment de masques pour les diverses occasions. J'ai entendu des psychologues populaires s'emporter contre cela durant des années. Il est vrai que j'ai rencontré moi aussi des gens qui m'avaient d'abord fait bonne impression et que j'en étais venu à détester en apprenant ce qu'ils étaient sous la surface. Et ils étaient parfois comme cette femme-sorcière, il n'y avait pas grand-chose dessous. J'ai souvent jugé que le masque est bien préférable au reste. Alors... Cette fille que je tenais tout contre moi n'était peut-être qu'un monstre à l'intérieur. Sans doute même. Ne le sommes-nous pas tous ? J'étais capable d'imaginer de pires manières de m'en tirer si j'avais eu l'envie d'abandonner à ce point. Elle me plaisait.

Je vidai mon verre. Elle allait me le remplir, mais je lui retins la main.

Elle leva les yeux. Je lui souris.

« Vous avez failli me convaincre », dis-je.

Je lui fermai alors les yeux de quatre baisers, pour ne pas rompre l'enchantement, puis j'allai me mettre en selle. Les roseaux n'étaient pas desséchés, mais il n'y avait toujours pas d'oiseaux.

« Adieu, belle Dame. »

Je piquai au sud tandis que la tempête descendait en tourbillonnant dans la vallée. Il y avait d'autres montagnes devant moi et la piste y conduisait. Le ciel restait strié de blanc et de noir et ces lignes semblaient se mouvoir un peu ; l'effet d'ensemble restait celui du crépuscule, bien qu'il n'y eût pas d'étoiles dans les zones les plus sombres. Toujours la brise,

toujours le parfum autour de moi... et le silence et les monolithes sculptés et le feuillage argenté, encore humide et scintillant. Des lambeaux de brume se dissipaient. Je m'efforçai de travailler la substance d'Ombre, mais c'était difficile et la fatigue se faisait sentir. Il ne se passa rien. Je puisai de la force dans la Pierre et tentai d'en infuser une partie à Star. Nous allions d'une allure régulière. Finalement, le sol monta devant nous et ce fut de nouveau l'ascension vers une autre passe, plus abrupte et hérissée que celle par laquelle nous étions entrés. Je stoppai pour un coup d'œil en arrière. Environ un tiers de la vallée était à présent derrière l'écran miroitant de cette tempête orageuse. Je me demandai ce qu'il allait advenir de Dame, de son lac et de son pavillon. Je secouai la tête et repris la marche.

La pente se raidissait à l'approche du col et nous ralentissait. Au-dessus de nous, les rivières blanches du ciel prirent une teinte rouge qui devenait plus foncée avec notre avance. Au passage dans cette large avenue de roche, un vent violent nous frappa. Vent debout, nous continuâmes péniblement la marche bien que le sol fût moins abrupt. Je ne pouvais pas encore voir ce qu'il y avait de l'autre côté.

Quelque chose ricocha sur les roches à ma gauche. Je tournai la tête, mais ne vis rien de particulier. Je me dis que c'était un caillou délogé. Une demi-minute après. Star broncha sous moi, lança un terrible hennissement et vira brusquement à droite, puis commença à tomber, vers la gauche.

Je sautai hors de la selle et, pendant ma chute, je vis qu'une flèche s'était profondément enfoncée derrière l'épaule droite de Star. Je roulai en tombant et, quand je m'immobilisai, je regardai dans la direction d'où le coup avait dû venir.

Une silhouette armée d'une arbalète se tenait sur la crête à ma droite, à dix mètres environ plus haut que moi. L'homme bandait déjà son arme pour un second tir.

Je voyais que je n'aurais pas le temps d'être sur lui pour l'empêcher de viser. Je cherchai donc des yeux une pierre de la dimension d'une balle de base-ball, en trouvai une au pied de l'escarpement derrière moi, la ramassai et m'efforçai de ne pas permettre à ma fureur de gêner la précision de mon lancer. Il

n'en fut rien, mais la colère dut donner à mon bras un peu plus de force.

Le projectile le frappa au bras gauche et il poussa un cri, en lâchant son arme. Elle rebondit sur la caillasse et atterrit de l'autre côté de la piste, presque en face de moi.

« Fils de putain ! m'écriai-je. Tu as tué mon cheval ! J'aurai ta tête pour ça ! »

Tout en traversant la piste, je repérai à ma gauche le chemin le plus direct pour l'atteindre. Je fonçai pour entamer l'escalade. Un instant après, la lumière et l'angle de vision étant propices, je vis mieux l'homme, plié en deux, qui se massait le bras. C'était Brand, les cheveux encore plus rouges que la lumière ambiante.

« Cette fois, c'est fini, Brand, dis-je. Je regrette seulement que personne ne l'ait fait il y a longtemps. »

Il se redressa et me regarda grimper. Il ne porta pas la main à son épée. Quand je parvins au sommet, à six ou sept mètres de lui, il se croisa les bras et baissa la tête.

Je tirai Grayswandir et avançai. J'avoue que j'étais prêt à le tuer dans cette position ou dans n'importe quelle autre. La clarté rouge s'était accentuée au point que nous paraissions baigner dans le sang. Le vent hurlait autour de nous et du fond de la vallée montaient les roulements du tonnerre.

Il s'effaça tout simplement sous mes yeux. Ses contours devinrent moins distincts, et quand je parvins à l'endroit où il s'était tenu, il avait entièrement disparu.

Je restai un moment à pousser des jurons, en me rappelant la légende selon laquelle il s'était transformé d'une façon ou d'une autre en un Atout, capable de se transporter n'importe où en un très bref délai.

J'entendis un bruit en bas...

Je fonçai pour voir. Star décochait encore des ruades et soufflait du sang par les naseaux. J'en eus le cœur déchiré. Mais ce n'était pas la seule vision désastreuse.

Brand était aussi en bas. Il avait ramassé l'arbalète et la tendait de nouveau.

Je cherchai des yeux une autre pierre, mais il n'y en avait pas à proximité. Puis j'en aperçus une en arrière, vers l'endroit d'où

je venais. Je rengainai l'épée et me précipitai pour la ramasser. Elle était grosse comme une pastèque. Je revins au bord du talus pour repérer Brand.

Il n'était nulle part en vue.

Je me sentis soudain très à découvert. Il avait pu se transférer à n'importe quel endroit avantageux et me viser en cet instant même. Je me laissai choir au sol, roulant sur mon caillou. Une fraction de seconde après, j'entendis le carreau frapper à ma droite. Ensuite me parvint le gloussement satisfait de Brand.

Je me relevai, sachant qu'il lui faudrait un certain répit pour remonter son rouet. En regardant dans la direction d'où était venu le rire, je le vis dressé sur l'entablement de l'autre côté du passage... à cinq mètres d'élévation par rapport à moi et à une vingtaine de mètres de distance.

« Désolé pour le cheval, dit-il. C'était toi que je visais, mais avec ces foutus vents... »

J'avais remarqué une encoignure et je la gagnai, emportant la pierre avec moi comme boucher. De cette fissure je l'observai pendant qu'il plaçait le carreau.

« Un coup difficile, cria-t-il en portant la crosse à son épaule, un défi à mon adresse. Mais cela vaut certainement la peine. J'ai encore des tas de projectiles. »

Il rit de nouveau, m'ajusta et tira.

Je me baissai, tenant la pierre devant mon ventre, mais la flèche frappa à soixante centimètres sur ma droite.

« J'avais deviné que cela risquait d'arriver, dit-il en préparant de nouveau son arbalète. Mais il fallait bien que je me rende compte d'où souffle le vent. »

Je lançais des coups d'œil autour de moi pour tenter de trouver des cailloux qui puissent me servir de munitions. Il n'y en avait pas à proximité. Je mis alors en question l'efficacité de la Pierre. Elle était censée me sauver devant un péril imminent. Mais j'avais la sensation curieuse qu'il fallait pour cela la proximité corporelle, que Brand le savait et qu'il prenait avantage de cette particularité. Néanmoins la Pierre ne m'offrait-elle pas quelque ressource pour contrer ses entreprises ? Il paraissait trop éloigné pour le coup de la

paralysie, mais je l'avais déjà battu une fois en influant sur le temps. Je me demandais à quelle distance était la tempête. Je me concentrai dans cette direction. Je compris qu'il me faudrait plusieurs minutes dont je ne disposais pas pour établir les conditions indispensables à attirer la foudre sur lui. Mais les vents, c'était une autre affaire. Je les cherchai, je les sentis...

Brand allait tirer une nouvelle fois. Le vent se mit à hurler dans le défilé.

J'ignore où tomba son carreau suivant. Mais sûrement pas près de moi. Il se remit à remonter le rouet. Je commençai à rassembler les facteurs d'un éclair...

Quand il fut prêt, quand il épaula encore son arme, je soulevai une fois de plus les vents. Je constatai qu'il visait avec soin, qu'il retenait son souffle. Puis il abaissa l'arbalète et me regarda fixement.

« Il me vient à l'idée que tu as les vents dans ta poche, pas vrai ? cria-t-il. C'est de la triche, Corwin. » Il jeta un coup d'œil circulaire. « Je vais tout de même bien trouver un endroit où cela n'aura pas d'importance. Ah ! »

Je continuai à disposer ce qu'il fallait pour le foudroyer, mais les conditions n'étaient pas encore satisfaisantes. Je levai les yeux sur ce ciel maintenant strié de rouge et de noir, sur une sorte de nuage qui se formait au-dessus de nous. Bientôt, mais pas encore...

Brand s'estompa et disparut. Surpris, je le cherchai un peu partout.

Il se matérialisa face à moi. Il était passé de mon côté du défilé, à une dizaine de mètres au sud de ma position, avec le vent dans le dos. Je ne pouvais pas le faire changer de direction instantanément. Je songeai à lancer mon bloc de roche. Il l'esquiverait sans doute et je resterais alors sans boucher. De plus...

Il porta la crosse à son épaule.

Gagne du temps ! me soufflait une voix intérieure, pendant que je continuais à manipuler les deux.

« Avant de tirer, Brand, j'aimerais que tu me dises une chose. D'accord ? »

Il hésita, mais abaissa de quelques centimètres le bout de son arme.

« Laquelle ? »

— Est-ce que tu m’as dit la vérité sur les événements... Père, la Marelle, la venue du Chaos ? »

Il renversa la tête et lâcha une succession de rires, comme des aboiements.

« Corwin, déclara-t-il ensuite, je suis plus heureux que je ne saurais l’exprimer de te voir mourir en ignorant une chose qui compte tellement pour toi. »

Il rit de nouveau et commença à braquer son engin. Je venais tout juste de ramener le bras pour lui lancer ma pierre et foncer sur lui. Mais ni lui ni moi n’achevâmes nos gestes.

Un énorme hurlement vint d’en haut et un morceau du ciel parut se détacher pour tomber sur la tête de Brand. Il poussa un cri et lâcha son arbalète. Il leva les mains pour se débarrasser de ce qui l’attaquait. L’oiseau rouge, le porteur de la Pierre, né de mon sang dans la main de mon père, était revenu pour me défendre.

Je lâchai mon caillou et marchai sur lui tout en tirant l’épée. Brand frappa l’oiseau qui battit des ailes et prit de l’altitude, décrivant un cercle pour piquer une deuxième fois. Brand leva les deux bras pour se protéger le visage et le crâne, mais pas avant que j’aie vu le sang qui coulait de son orbite gauche.

Il s’estompa de nouveau pendant que j’accourais vers lui. Mais l’oiseau lui dégringola dessus comme une bombe et le frappa encore de ses serres. Puis l’oiseau aussi commença à s’effacer. Brand s’efforçait de saisir son rouge agresseur qui le déchirait de ses griffes lorsqu’ils disparurent tous les deux.

Quand j’arrivai sur les lieux du combat, tout ce qu’il restait, c’était l’arbalète, que je démolis à coups de botte.

Pas encore, pas encore fini, bon Dieu ! Combien de temps encore viendras-tu m’empoisonner, mon frère ? Jusqu’où dois-je aller pour voir le bout de cette lutte ?

Je remontai jusqu’à la piste. Star n’était pas encore mort et il fallait que je l’achève. Je me demande parfois si je n’ai pas pris le mauvais tournant dans ma vie.

7.

Un saladier de barbe à papa.

Le col franchi, je contemplai la vallée qui s'ouvrait devant moi. Du moins présumais-je que c'en était une. Je ne voyais rien sous ce manteau de nuages-brumes-brouillard.

Dans le ciel, une des bandes rouges tournait au jaune ; une autre, au vert. Cela m'encourageait un peu car le ciel s'était comporté à peu près de même quand j'étais allé au bord extrême des choses, de l'autre côté des Cours du Chaos.

Je remontai mon sac et entrepris la descente de la piste. Les vents faiblissaient au fur et à mesure de ma marche. J'entendais encore au loin quelques roulements assourdis du tonnerre de l'orage que je fuyais. Je me demandais où était passé Brand. J'avais l'impression que je ne le reverrais plus avant un certain temps.

Après une certaine distance, alors que le brouillard commençait à s'enrouler à mes jambes, je découvris un vieil arbre et m'y coupai un bâton. Je crus entendre l'arbre crier quand je tranchai la branche.

« Soyez maudit ! fit une sorte de voix à l'intérieur du tronc.

— Vous êtes sensible ? fis-je. Je suis désolé...

— Il m'a fallu longtemps pour faire pousser cette branche. J'imagine que, maintenant, vous allez la brûler ?

— Non. J'avais besoin d'un bâton. J'ai un grand trajet à parcourir.

— Par cette vallée ?

— Tout juste.

— Approchez, que je sente mieux votre présence. Il y a sur vous quelque chose qui luit. »

Je fis un pas en avant.

« Obéron ! dit l'arbre. Je reconnais ta Pierre.

— Non, pas Obéron. Je suis son fils. Mais je porte son joyau pour ma présente mission.

— Alors, emportez ma branche et que ma bénédiction vous accompagne. J'ai abrité votre père durant bien des jours insolites. C'est lui qui m'a planté, vous savez ?

— Vraiment ? Planter des arbres... voilà un ouvrage que je n'ai jamais vu mon père accomplir.

— Je ne suis pas un arbre ordinaire. Il m'a placé ici pour indiquer une limite.

— De quelle nature ?

— Je suis le bout du Chaos, ou de l'Ordre, selon la façon de me considérer. Je marque une séparation. Après moi, ce sont d'autres règles qui s'appliquent.

— Lesquelles ?

— Qui sait ? Pas moi. Je ne suis qu'une bille de bois sensible qui grandit. Toutefois, il se peut que ma branche vous soit utile. Une fois replantée, elle pourrait s'épanouir sous d'étranges climats. Ou peut-être pas. Qui sait ? En tout cas, emportez-la jusqu'au lieu de votre destination, fils d'Obéron. Je sens la tempête qui vient. Adieu.

— Adieu et merci », dis-je.

Je pivotai pour reprendre la piste dans le brouillard qui s'épaississait. Sa teinte rosée disparaissait au fur et à mesure que j'avais. Je secouais la tête tout en réfléchissant à cet arbre, mais son bâton se révéla utile pendant les quelques centaines de mètres suivants, sur un terrain difficile.

Puis l'air s'éclaircit un peu. Des roches, une mare d'eau stagnante, quelques arbres rabougris et tristes, festonnés de mousses tordues, une odeur de pourriture... Je hâtai le pas. Du haut des arbres, un oiseau sombre m'observait.

Il s'envola sous mes yeux et vint vers moi en battant mollement des ailes. Les événements récents m'ayant rendu un peu méfiant à l'égard des oiseaux, j'eus un mouvement de recul quand il vint tourner autour de ma tête. Mais il voleta un peu plus loin et se posa sur le sentier devant moi. La tête penchée, il m'examinait de son œil gauche.

« Oui, c'est bien toi, constata-t-il alors.

— Quoi, moi ? demandai-je.

— Celui que je vais accompagner. Tu ne vois pas d'objection à ce qu'un oiseau de mauvais augure te suive, n'est-ce pas, Corwin ? »

Il émit alors un gloussement et exécuta une petite danse.

« À première vue, je ne sais pas comment je pourrais t'en empêcher. Mais comment connais-tu mon nom ?

— Je t'attends depuis le début du Temps, Corwin.

— Cela a dû être assez ennuyeux.

— Mais cela ne représente pas une telle durée, en ce lieu. Le Temps n'est jamais que ce que l'on en fait. »

Je repris ma marche. Je dépassai l'oiseau. Un instant après, il me rattrapait en volant et allait se percher sur un roc à ma droite.

« Je m'appelle Hugi, m'annonça-t-il. Je vois que tu as un morceau de ce vieux Ygg.

— Ygg ?

— Ce vieil arbre arrogant qui attend à l'entrée des lieux et qui ne permet à personne de se reposer sur ses branches. Je te parie qu'il a dû gueuler un bon coup quand tu lui en as coupé une ! » Il éclata d'un rire perlé.

« Il s'est tenu très convenablement.

— Tu parles ! Après tout, il n'avait guère le choix après ton geste. Si tu crois que ça te servira à quelque chose !

— C'est très pratique », répondis-je en faisant tourner le bâton dans sa direction.

Il s'éloigna en voletant.

« Hé là ! T'es pas marrant ! »

Je ris à mon tour.

« Moi, je trouve que ça l'est. »

Je poursuivis mon chemin.

Durant un bon moment, je me frayai passage dans une zone marécageuse. De temps à autre, une bouffée de vent me dégagait un bout de sentier. Et puis je rentrais dans le brouillard ou c'était lui qui se déplaçait. Il me semblait percevoir quelques mesures de musique – de quelle direction ? je n'aurais su le dire – une musique lente et assez majestueuse provenant d'un instrument à cordes de métal.

Tandis que je pataugeais, on m'interpella de quelque part sur la gauche :

« Étranger ! Arrêtez-vous et regardez-moi ! »

Je m'immobilisai, sur mes gardes. Mais impossible de distinguer quoi que ce soit dans ce maudit brouillard.

« Bonjour, dis-je. Où êtes-vous ? »

À cet instant, la brume se dissipa un peu et je me trouvai devant une tête énorme, dont les yeux étaient au niveau des miens. Elle appartenait à ce qui me parut être un corps de géant, enfoncé dans une fondrière jusqu'aux épaules. Le crâne était chauve, la peau d'une pâleur laiteuse, avec une apparence de pierre. Les yeux semblaient encore plus sombres qu'ils ne l'étaient réellement, par contraste.

« Ah, je vois, dis-je. On dirait que vous êtes en fâcheuse posture. Pouvez-vous dégager les bras ? »

— Si je développe une force considérable, répondit-il.

— Eh bien, je vais chercher quelque chose de stable à quoi vous cramponner. Vous devriez avoir une bonne allonge.

— Non, ce n'est pas nécessaire.

— Vous ne voulez pas vous tirer de là ? Je croyais que c'était pour cela que vous m'aviez appelé.

— Oh ! non. Je désirais seulement que vous me regardiez. »

Je me rapprochai et écarquillai les yeux, car le brouillard se remettait en mouvement.

« Très bien. Maintenant, je vous ai bien vu.

— Sentez-vous mon infortune ?

— Je n'ai pas de sympathie marquée, puisque vous refusez de vous aider vous-même ou de vous laisser aider.

— À quoi cela m'avancerait-il de me libérer ?

— La question est de vous, alors répondez-y. »

Je me préparai à repartir.

« Attendez ! Où vous rendez-vous ? »

— Au sud, pour tenir mon rôle dans une moralité. »

À cet instant précis, Hugi jaillit de la brume et vint se poser sur ma tête. Il me donna un coup de bec, puis il rit.

« Ne perds pas ton temps, Corwin. Il y a là beaucoup moins que l'œil ne perçoit », dit-il.

Les lèvres gigantesques modulèrent mon nom. Puis elles demandèrent : « Est-ce vraiment lui ? »

— C'est bien lui, répliqua Hugi.

— Écoutez, Corwin, reprit le géant enlisé. Vous allez tenter d'arrêter le Chaos, n'est-ce pas ?

— Oui.

— Ne le faites pas. Cela ne vaut pas la peine. Je veux que les choses prennent fin. Je désire un soulagement à ma condition.

— Je vous ai déjà offert de vous secourir. Vous n'avez pas voulu.

— Pas un soulagement de cette sorte. La fin de tout.

— Facile, dis-je. Plongez simplement la tête et respirez profondément.

— Ce n'est pas seulement un terme à ma propre vie que je souhaite, mais bien le point final à tout ce jeu idiot.

— Je crois qu'il y a quelques autres personnes au monde qui préféreraient avoir le choix en la matière.

— Que cela finisse pour elles aussi. Il viendra un temps où tout le monde sera dans ma position et ils feront tous le même choix. Bonjour ! »

Je pivotai et m'en allai.

« Vous aussi ! » me cria-t-il.

Hugi me rattrapa et se percha sur le bout de mon bâton.

« C'est bien plaisant de me poser sur la branche du vieux Ygg, maintenant qu'il ne peut plus... Aïe ! »

Hugi sauta en l'air et se mit à décrire des cercles.

« M'a brûlé la patte ! Comment a-t-il fait ? » cria-t-il.

J'éclatai de rire.

« Je n'en sais foutre rien. »

Il voleta encore quelques instants, puis se posa sur mon épaule droite.

« D'accord pour que je me repose ici ? »

— Vas-y.

— Merci. » Il s'installa. « La Tête, c'est en réalité un phocomèle mental, tu sais. »

Je haussai les épaules et il étendit les ailes pour conserver son équilibre.

« Il cherche quelque chose à tâtons, poursuivit-il, mais il s'y prend mal en rendant le monde entier responsable de ses propres insuffisances.

— Même pas. Il ne veut même pas tâtonner pour sortir de la boue.

— Je parlais philosophie.

— Oh ! Cette sorte de boue ? Bien dommage.

— Tout le problème, c'est soi-même, l'ego, et ses rapports avec le monde d'une part, et avec l'Absolu, de l'autre.

— Sans blague ?

— Oui. Tu vois, on éclot et on dérive à la surface des événements. Quelquefois, on a l'impression d'influer réellement sur les choses, et de là naissent les efforts. C'est une grave erreur, parce que cela engendre le désir et crée un faux ego alors que simplement exister devrait suffire. Ce qui conduit à d'autres désirs et d'autres efforts, et voilà, on est pris au piège.

— Dans la boue ?

— Pour ainsi dire. On a besoin de fixer fermement sa vision sur l'Absolu et d'apprendre à mépriser les mirages, les illusions, le faux sentiment d'identité qui vous place à l'écart comme un faux îlot de conscience.

— J'ai eu une fois une fausse identité qui m'a beaucoup aidé à devenir l'Absolu que je suis maintenant... moi-même.

— Non, c'est aussi une erreur.

— Alors le moi qui existera peut-être demain m'en remerciera, comme je remercie l'autre.

— Tu ne saisis pas l'essentiel. Ce toi aussi sera une duperie.

— Pourquoi ?

— Parce qu'il sera encore bourré de ces désirs et de ces efforts qui te tiennent à l'écart de l'Absolu.

— Et quel mal y vois-tu ?

— Tu restes seul dans un monde d'inconnus, le monde des phénomènes.

— J'aime être seul. Je m'aime bien. Et j'aime aussi les phénomènes.

— Pourtant l'Absolu sera toujours présent, t'appelant, te causant de l'agitation.

— Non. En ce cas, pas besoin de me hâter. Mais je vois bien ce que tu veux dire. Cela assume l'aspect d'idéaux. Chacun en a quelques-uns. Si tu entends que je doive les poursuivre, alors, je suis d'accord avec toi.

— Non. Ce sont des distorsions de l'Absolu et ce dont tu parles, c'est toujours d'aspirations.

— Exact.

— Je vois qu'il faut que tu désapprennes un tas de choses.

— Si tu fais ainsi allusion à mon instinct de conservation, n'y pense plus. »

La piste montait et nous arrivions maintenant à un espace lisse et plat, qu'on aurait cru recouvert d'un revêtement, bien qu'il fût légèrement saupoudré de sable. La musique avait pris de la force et continuait à s'amplifier tandis que je cheminais. Puis je distinguai à travers le brouillard de vagues formes qui se mouvaient lentement, selon un certain rythme. Il me fallut quelques secondes pour me rendre compte qu'elles dansaient au son de la musique.

Je continuai à marcher jusqu'à ce que je sois en mesure de voir clairement les silhouettes – de beaux humains, semblait-il, en costumes de cour – dont les pas étaient guidés par la lente cadence de musiciens invisibles. C'était une danse complexe mais belle et je fis halte pour l'observer.

« À quelle occasion se réunit-on ici au milieu de nulle part ? demandai-je à Hugi.

— Ils dansent pour célébrer ton passage, répondit-il. Ce ne sont pas des mortels, mais les esprits du Temps. Ils ont entamé ce spectacle idiot à ton entrée dans la vallée.

— Des esprits ?

— Oui. Regarde bien. »

Il quitta mon épaule, alla survoler les danseurs et leur fienta dessus. Les excréments traversèrent plusieurs personnages, comme s'ils n'eussent été que des projections en relief, sans tacher le brocart d'une manche ou la soie d'une chemise, sans que les danseurs manquent une seule mesure. Hugi croassa à plusieurs reprises, puis revint à moi.

« Ce n'était pas très nécessaire, lui reprochai-je. Le spectacle est beau à voir.

— Décadent ! Et tu ne devrais pas le prendre comme un hommage, car ils prévoient ton échec. Ils souhaitent seulement faire encore une fois la fête avant que le théâtre soit fermé. »

Je m'attardai quand même à les admirer, appuyé sur mon bâton, en me reposant. Les figures exécutées amenaient de lents déplacements, et une des femmes – une beauté aux cheveux auburn – se trouva très près de moi. Aucun des danseurs n'avait croisé mon regard. Comme si je n'avais pas été là. Mais cette femme, d'un geste calculé à la perfection, lança de la main droite un objet qui vint tomber à mes pieds.

Je me baissai et eus la surprise que ce fût tangible. C'était une rose d'argent, mon propre emblème, que je tenais en main. Je me redressai et l'épinglai au col de ma cape. Hugi détourna les yeux sans rien dire. Je n'avais pas de chapeau pour balayer le sol, mais je m'inclinai très bas devant la dame. Esquissa-t-elle un discret clignement de l'œil droit quand je pivotai pour m'en aller ?

En cours de marche, le terrain devint plus difficile et la musique s'affaiblit. La piste était de plus en plus pénible et chaque fois que les brumes se déchiraient je ne voyais que roches ou étendues dénudées. Je prenais de la force au contact de la Pierre, sinon je me serais écroulé, et je remarquai qu'à chaque fois les effets étaient moins durables.

Au bout d'un temps, j'eus faim et je m'arrêtai pour manger ce qu'il me restait de vivres.

Hugi me regardait, posé sur le sol à proximité.

« J'avoue éprouver un rien d'admiration pour ta ténacité, et même pour ce que tu sous-entendais en parlant d'idéaux, dit-il. Mais c'est à peu près tout. Il y a un moment, quand nous parlions de la futilité des désirs et aspirations...

— C'était toi qui en parlais. Ce n'est pas d'un intérêt majeur dans ma vie.

— Ce le devrait.

— J'ai mené une longue vie, Hugi. Tu m'insultes en présumant que je n'ai jamais parcouru ces notes de bas de page à la philosophie la plus élémentaire. Le fait que tu juges sans fondement la réalité la plus répandue m'en dit plus à ton sujet qu'à celui de cet état de choses. Si tu préfères, et si tu crois en ce

que tu dis, j'ai de la peine pour toi, parce que tu dois forcément – pour quelque raison inexplicable – être ici en train de vouloir influencer sur ce faux ego de ma personne, au lieu de fuir ces non-sens pour t'envoler vers ton Absolu. Si tu n'y crois pas, alors cela m'indique que l'on t'a placé sur mon chemin pour me ralentir et me décourager, auquel cas, tu perds ton temps. »

Hugi émit un gargouillis. Puis il répondit : « Tu n'es pas si aveugle que tu nies l'Absolu, le commencement et la fin de tout ?

— Ce n'est pas indispensable à une éducation libérale.

— Mais tu en admets la possibilité ?

— Je sais peut-être tout cela beaucoup mieux que toi, l'oiseau ! Le moi, tel que je le conçois, existe à un niveau intermédiaire entre la vie rationnelle et l'existence-réflexe. Mais l'effacer constitue une défaite. Si tu viens de cet Absolu – d'un Tout qui s'annule lui-même – pourquoi souhaites-tu rentrer chez toi ? Te méprises-tu au point de craindre les miroirs ? Pourquoi ne profiterais-tu pas de ce voyage pour te développer, pour apprendre, pour vivre ? Si l'on t'a envoyé en mission, pourquoi désires-tu te dégonfler et retourner en hâte à ton point de départ ? Ou ton Absolu aurait-il commis une erreur en m'envoyant quelqu'un de ton calibre ? Reconnais que c'est possible. Fin de communication. »

Hugi me lança un regard noir, puis prit son essor. Il allait peut-être consulter son manuel...

Quand je me relevai, j'entendis un coup de tonnerre. Je me mis en route. Je n'avais pas de temps à perdre, moi.

La piste allait s'élargissant puis se rétrécissant, mais elle finit par disparaître complètement, me laissant au hasard dans une plaine couverte de gravier. Je me sentais de plus en plus déprimé, mais je tentais de me guider sur mon sens mental de l'orientation. J'en arrivais presque à prendre réconfort dans les bruits de la tempête, car ils me donnaient une vague idée de la direction nord. Évidemment, dans le brouillard, tout restait confus, si bien que je n'avais aucune certitude. Et le vacarme grandissait... Bon Dieu !

... Et j'étais chagriné de la perte de Star, troublé par le « futilitarisme » de Hugi. Décidément, ce n'était pas une bonne

journée. Je commençais à douter d'arriver au bout du voyage. Si quelque habitant anonyme de ces sombres contrées ne me tendait pas bientôt une embuscade, il y avait de fortes chances que je continue à errer jusqu'à l'épuisement, ou que l'orage arrive sur moi. J'ignorais si je serais encore capable de repousser cette tempête annihilante. J'en doutais également.

Je voulus me servir de la Pierre pour dissiper le brouillard, mais ses pouvoirs semblaient abolis. Peut-être en raison de ma propre mollesse. J'arrivais à éclaircir une petite surface, mais ma hâte me la faisait traverser rapidement. Mon sens de l'Ombre était amorti en ce lieu qui ressemblait en une certaine mesure à l'essence même de l'Ombre.

Bien triste. C'aurait été agréable de mourir en plein opéra – dans un finale à la Wagner sous des cieux insolites, en luttant contre des adversaires de valeur – plutôt que de me traîner dans une désolation noyée de brumes.

Je passai devant une tête de roche qui me rappelait quelque chose. Avais-je donc tourné en rond ? C'est ce que l'on a tendance à faire quand on est complètement perdu. Je tendis l'oreille pour tâcher de m'orienter à nouveau selon les bruits. Mais comme de juste, seul le silence me répondit. Je m'approchai de la roche et m'assis par terre, le dos appuyé à la paroi. Inutile d'errer, tout simplement. J'attendrais le signal du tonnerre. Je pris mes Atouts. Père m'avait averti qu'ils ne fonctionneraient pas pendant une période indéterminée, mais je n'avais rien de mieux à faire.

Un à un, je les passai en revue, en essayant de joindre tout mon monde, sauf Brand et Caine. Rien. Père avait raison. Les cartes ne prenaient pas leur froideur habituelle. Je battis tout le jeu et me lus l'avenir, à même le sable. La réponse était incompréhensible, aussi ramassai-je toutes les cartes. Je m'installai plus confortablement en souhaitant avoir encore un peu d'eau à boire. Je tendis longtemps l'oreille. Il ne me parvenait que de faibles grondements, insuffisants pour me diriger. Les Atouts m'avaient amené à penser à la famille. Ils étaient quelque part devant – où que ce fût – à m'attendre. Attendre quoi ? Je portais la Pierre. À quelle fin ? Au début, j'avais cru que ses pouvoirs étaient nécessaires dans le conflit.

Dans ce cas, et si j'étais vraiment le seul capable de les utiliser, nous étions dans une bien mauvaise passe. Je songeai à Ambre et fus pris à la fois d'un remords et d'une peur. Il ne fallait pas qu'Ambre ait une fin, jamais. Il y avait sûrement un moyen de refouler le Chaos...

Je jetai au loin un petit caillou avec lequel je jouais. Une fois lancé, il se déplaça très lentement.

La Pierre. Une fois de plus l'effet de ralentissement...

Je puisai de l'énergie dans la Pierre et le caillou fila en vitesse. J'eus l'impression d'avoir en effet repris des forces. Mais si ce procédé me revigorait le corps, j'avais toujours l'esprit embrumé. Il me fallait donc dormir... tout en ouvrant souvent l'œil. L'endroit me paraîtrait sans doute beaucoup moins inquiétant quand je serais reposé.

À quelle distance étais-je de ma destination ? Était-elle juste derrière la prochaine montagne, ou à une énorme distance ? Et quelles chances avais-je de me maintenir en avant de cette tempête, quelle que fût la distance ? Et les autres ? Si la bataille avait déjà pris fin et que nous l'ayons perdue ? Je me voyais arriver trop tard, pour ne plus servir que de fossoyeur... Les ossements et les soliloques, le Chaos...

Et où était passée cette foutue route noire, à présent que j'en avais enfin l'usage ? Si j'étais en mesure de la repérer, je la suivrais. J'avais l'impression qu'elle se trouvait quelque part à ma gauche...

Je projetai de nouveau mon esprit à travers le brouillard, en le refoulant... Rien...

Une forme ? Quelque chose qui bougeait ?

C'était un animal, probablement un grand chien, qui se déplaçait de façon à rester dans la brume. Est-ce qu'il me suivait ?

La Pierre recommença ses pulsations quand je repoussai la brume encore plus loin. À découvert, l'animal parut s'ébrouer. Puis il vint droit sur moi.

8.

Je me dressai quand il approcha. Je constatai alors que c'était un chacal – un grand – qui gardait les yeux fixés sur les miens.

« Vous arrivez un peu tôt, dis-je, je me reposais seulement. »
Il ricana.

« Je ne suis venu que pour voir de près un prince d'Ambre, répondit la bête. Toute autre forme d'aubaine serait pour moi un supplément. »

Il rit de nouveau, moi aussi.

« Alors, régalez-vous les yeux. Essayez autre chose et vous vous apercevrez que je suis assez reposé.

— Non-non, protesta le chacal. Je suis un admirateur de la maison d'Ambre. Et de celle du Chaos. J'aime le sang royal, prince du Chaos. Et la guerre.

— Vous venez de m'attribuer un titre inconnu de moi. Je ne suis lié aux Cours du Chaos que par la généalogie.

— Je pense aux images d'Ambre qui passent par les ombres du Chaos. Je pense aux vagues du Chaos se répandant sur les images d'Ambre. Pourtant, au cœur de l'ordre symbolisé par Ambre vit une famille des plus chaotiques, autant que la maison du Chaos est sereine et placide. Les deux ont néanmoins des liens aussi bien que des conflits.

— Pour le moment, déclarai-je, la chasse aux paradoxes et les jeux de terminologie ne m'intéressent nullement. Je m'efforce de parvenir aux Cours du Chaos. Connaissez-vous le chemin ?

— Oui, dit le chacal. Ce n'est pas loin, à vol de charognard. Venez, je vais vous mettre dans la bonne voie. »

Il fit demi-tour et s'éloigna. Je le suivis.

« Vais-je trop vite ? Vous paraissez las.

— Non. Continuez. C'est certainement au-delà de cette vallée, n'est-ce pas ?

— Oui. Il y a un tunnel. »

Je le suivis, sur le sable, sur le gravier, sur le sol dur et sec. Rien ne poussait de part et d'autre. Pendant notre marche, les brumes se firent moins épaisses et prirent une teinte verdâtre... encore un tour de ce ciel moucheté, me dis-je.

Après un bout de temps, je demandai : « C'est encore loin ?

— Plus très loin. Sentez-vous la fatigue ? Désirez-vous faire halte ? »

Il s'était retourné pour parler. La clarté verdâtre conférait à sa laideur un air encore plus inquiétant. Il me fallait cependant un guide. Nous montions une pente, ce qui semblait normal.

« Y a-t-il de l'eau près d'ici ? m'enquis-je.

— Non. Il faudrait retourner à une distance considérable en arrière.

— N'y pensons plus. Je n'ai pas le temps. »

Il haussa les épaules, gloussa et se remit en route. La brume continuait de se dissiper peu à peu et je vis que nous accédions à une chaîne de collines de faible hauteur. Je m'aidai de mon bâton pour suivre le train.

On grimpa régulièrement pendant une demi-heure environ ; le sol devenait plus rocailleux, la montée plus raide. Je me surpris à respirer difficilement.

« Attendez, criai-je. Il faut que je me repose, à présent. Je croyais que vous m'aviez dit que ce n'était pas loin.

— Veuillez pardonner mon chacalocentrisme, dit-il en s'immobilisant. Je calculais cela en fonction de mon allure naturelle. Je me suis trompé sur ce point, mais nous sommes presque arrivés. C'est parmi ces roches, devant nous. Pourquoi ne pas aller jusque-là ?

— Très bien », répondis-je en reprenant la route.

On parvint bientôt devant un mur de pierre qui n'était autre que le pied d'une montagne. Après avoir décrit des lacets autour des débris de pierre qui jonchaient le sol, on parvint enfin à une ouverture qui donnait sur les ténèbres.

« Vous y voilà, dit le chacal. Le chemin va tout droit, sans embranchements latéraux pour vous gêner. Entrez et que tout aille bien pour vous.

— Merci », dis-je, abandonnant mes idées de repos pour le moment, en m'avancant dans le tunnel. « Je vous suis reconnaissant.

— Un plaisir pour moi », lança-t-il derrière moi.

Je fis quelques pas de plus et quelque chose s'écrasa sous mes pieds, avec un son de crécelle quand je repoussai les débris du bout de ma botte. Un bruit que l'on n'oublie pas facilement. Le sol était parsemé d'ossements.

Je perçus un son étouffé et bref derrière moi. Je compris que je n'avais pas le temps de dégainer Grayswandir. Je pivotai donc, poussant le bâton droit devant moi.

La manœuvre bloqua le bond de la bête, le coup l'atteignant à l'épaule. Mais j'en fus renversé sur le dos et roulai parmi les os. L'impact m'avait arraché la branche des mains et dans le bref instant d'indécision qui suivit la chute de mon adversaire, je choisis de m'armer de l'épée plutôt que de tâtonner à sa recherche.

Je réussis à dégainer, mais ce fut tout. J'étais encore sur le dos, la pointe de la lame à gauche quand le chacal se releva pour un nouveau saut. De toute ma force, je lui collai le pommeau en pleine gueule.

Le choc m'ébranla le bras et l'épaule. La tête de l'animal partit en arrière et son corps dévia vers ma gauche. Je braquai immédiatement ma pointe, tenant la poignée à deux mains, et je pus en outre lever le genou droit avant qu'il bondisse encore une fois en grondant.

Dès que je vis que mon pointage était bon, je pressai de tout mon corps et enfonçai profondément la lame dans le corps du chacal. Alors je lâchai vivement prise et roulai hors d'atteinte de ses mâchoires claquantes.

Il hurla, s'efforça de se redresser et retomba. Je haletais. Je sentis le bâton sous moi. Je le mis en garde devant moi et me redressai en m'aidant de la paroi de la caverne. La bête restait au sol, mais elle se débattait. Dans la faible clarté, je m'aperçus qu'elle vomissait. L'odeur était épouvantable.

Puis elle tourna les yeux dans ma direction et ne bougea plus.

« C'aurait été si magnifique de manger un prince d'Ambre, dit-elle à voix basse. Je me suis toujours demandé... quel était le goût du sang royal. »

Puis ses yeux se fermèrent, sa respiration cessa et je restai seul dans la puanteur.

Le dos toujours appuyé au mur, le bâton toujours en position de défense devant moi, je regardais le chacal. Il me fallut un long moment pour me forcer à retirer mon épée de son corps.

Une exploration rapide me démontra que je n'étais pas dans un tunnel, mais seulement dans une grotte. Quand j'en ressortis, le brouillard avait viré au jaune et était maintenant agité par une brise qui montait du fond de la vallée.

Je m'adossai à la roche en tâchant de décider de la direction que j'allais prendre. Il n'y avait plus de piste.

Pour finir, je partis sur la gauche. Le sol paraissait plus escarpé de ce côté et je voulais gagner les montagnes pour m'élever au-dessus du brouillard le plus vite possible. Le bâton m'était une fois de plus bien utile. Je tendais l'oreille pour capter un bruit d'eau courante, mais en vain. Il n'y en avait pas.

Je continuai de grimper en peinant et les brumes s'éclaircirent et changèrent de couleur. Je pus enfin voir que je me hissais vers un large plateau. Au-dessus, je commençais à distinguer des ouvertures sur un ciel mouvant, aux nombreuses couleurs.

Quelques coups secs de tonnerre claquèrent derrière moi, mais je ne pouvais pas encore voir le front de l'orage. J'accélérai alors le pas, mais je me sentis étourdi au bout de quelques minutes. Je m'assis par terre, haletant. J'étais accablé d'un sentiment d'échec. Même si je parvenais au plateau, j'avais le pressentiment que la tempête s'y précipiterait. Je me frottai les yeux. À quoi bon poursuivre la lutte si je n'avais aucune chance ?

Une ombre passa dans les brumes aux teintes de pistache et tomba vers moi. Je levai mon bâton, puis je vis que ce n'était que Hugi. Il freina et atterrit à mes pieds.

« Corwin, dit-il, tu as fait bien du chemin.

— Mais peut-être pas assez. Il semble que l'orage se rapproche.

— Je le crois. J'ai médité et j'aimerais te faire profiter de...
— Si tu veux vraiment que je profite, je peux te dire ce que tu vas faire.

— Quoi donc ?

— Retourner voir à quelle distance se trouve réellement la tempête ainsi que noter sa vitesse de déplacement. Ensuite tu reviendras me donner ces renseignements. »

Hugi sautilla d'une patte sur l'autre. Puis il dit : « D'accord », prit son essor et se dirigea vers ce qui devait être le nord-ouest, à mon estime.

Je m'aidai de la branche pour me mettre debout. Aussi bien continuer de grimper de mon mieux. Je puisai une fois de plus dans la Pierre et la force pénétra en moi comme un éclair rouge.

Pendant que j'escaladais la pente, une brise humide surgit de la direction prise par Hugi. Encore un coup de tonnerre. Plus de grondements ni de roulements.

J'utilisai au maximum mon influx d'énergie, parcourant rapidement plusieurs centaines de mètres. Si je devais perdre la partie, autant que ce soit en arrivant le premier au sommet. Autant voir où j'étais et s'il me restait quelque chose à tenter.

L'aspect du ciel devenait de plus en plus net au fur et à mesure de mon ascension. Il avait beaucoup changé depuis mon dernier coup d'œil. Une moitié se composait d'une noirceur sans faille et l'autre de ces masses de couleurs tournoyantes. Et toute la voûte céleste paraissait effectuer une rotation autour d'un point situé droit au-dessus de moi. Je commençai à m'animer. C'était le ciel que je cherchais, le ciel qui me couvrait, le jour où je m'étais rendu dans le Chaos. Je continuai de grimper. Je voulais m'encourager de la voix, mais j'avais la gorge trop parcheminée.

En approchant du bord du plateau, j'entendis un battement d'ailes et Hugi se posa soudain sur mon épaule.

« La tempête te colle aux fesses, me dit-il. Elle sera ici d'un instant à l'autre. »

Je poursuivis la montée et accédai enfin au terrain plat. Je restai planté, le souffle court. Le vent avait dû balayer le plateau de tout brouillard car c'était une haute plaine sans vallonnements et je voyais le ciel jusqu'à une grande distance.

J'avancaï pour trouver un point me permettant de voir l'autre versant. Les bruits de l'orageuse tempête étaient plus distincts.

« Je ne crois pas que tu réussisses à traverser le plateau sans te faire mouiller, dit Hugi.

— Tu sais bien que ce n'est pas un orage ordinaire, dis-je d'un ton rauque. Si c'en était un, je serais ravi de cette occasion de boire de l'eau.

— Je sais. Je parlais au figuré. »

Je grommelai une grossièreté et continuai de marcher.

Peu à peu, la vue s'élargissait. Le ciel exécutait toujours sa folle danse des voiles, mais la lumière était plus que suffisante. Arrivé à une position où je fus certain de découvrir ce qui s'étendait devant moi, je m'arrêtai, appuyé sur mon bâton.

« Qu'est-ce qu'il y a ? » s'enquit Hugi.

Mais j'étais incapable de parler. Je désignai seulement du geste la vaste terre désolée qui commençait quelque part sous le bord du plateau pour s'étaler sur une soixantaine de kilomètres avant de se heurter à une nouvelle chaîne de montagnes. Et loin sur la gauche, toujours immuable, s'étirait la route noire.

« La terre désolée ? fit-il. J'aurais pu te dire qu'elle était là. Pourquoi ne me l'as-tu pas demandé ? »

Je poussai un grognement qui tenait du sanglot et me laissai mollement couler à terre.

Je ne sais pas combien de temps je restai ainsi. J'étais en plein délire. Au milieu de ce désordre, je croyais cependant entrevoir une solution possible. Mais quelque chose en moi s'insurgeait. Je fus finalement rappelé à la réalité par les bruits de la tempête et par le bavardage de Hugi.

« Je n'arriverai pas à franchir cette distance, murmurai-je. Il n'y a pas de moyen.

— Tu crois avoir échoué, répondit Hugi. Mais ce n'est pas vrai. Il n'y a ni échec ni victoire dans l'effort. Ce n'est qu'une illusion de l'ego. »

Je me mis difficilement à genoux.

« Je n'ai pas dit que j'avais échoué.

— Tu as dit que tu ne pouvais pas arriver à ton lieu de destination. »

Je jetai un coup d'œil en arrière. Les éclairs jaillissaient tandis que la tempête montait vers moi.

« C'est exact, je ne peux pas y parvenir ainsi. Mais si Père n'a pas réussi, il faut que j'essaie une chose dont Brand s'est vanté d'être seul capable. Je dois créer une nouvelle Marelle et ici même.

— Toi ? Créer une nouvelle Marelle ? Si Obéron ne l'a pas pu, comment s'y prendrait un homme qui tient à peine debout ? Non, Corwin. La résignation est la plus grande vertu que tu puisses cultiver. »

Je levai la tête et posai le bâton sur le sol. Hugi descendit de son perchoir pour se mettre à côté, et je le regardai.

« Tu ne veux rien admettre de tout ce que je t'ai dit, lui déclarai-je. Peu importe. L'opposition entre nos points de vue est irréductible. Je conçois le désir comme une identité cachée et l'effort comme sa croissance. Toi, non. » Je portai les mains en avant et les posai sur mes genoux. « Si pour toi le plus grand bien est l'union avec l'Absolu, pourquoi ne t'envoies-tu pas dès maintenant pour te joindre à lui sous la forme du Chaos envahissant qui approche ? Si j'échoue ici, il deviendra l'Absolu. Quant à moi, je dois, tant qu'il me reste un souffle de vie, m'efforcer de dresser une Marelle contre lui. Je le fais parce que je suis ce que je suis, et je suis l'homme qui aurait pu devenir le roi d'Ambre. »

Hugi baissa la tête.

« Je te verrai d'abord plongé dans le repentir », dit-il en gloussant.

Je tendis vivement la main et lui tordis le cou, en regrettant de ne pas avoir eu le temps d'allumer un feu. Bien qu'il eût paru s'offrir en sacrifice, il est difficile de dire lequel avait remporté la victoire morale, puisque mon intention était de le supprimer de toute façon.

9.

... Le cassis et les odeurs des fleurs de châtaigniers. Tout au long des Champs-Élysées, les châtaigniers n'étaient qu'une blanche écume...

Je me rappelais les entrelacs des jets d'eau de la place de la Concorde... et, en descendant la rue de Seine et le long des quais, l'odeur des vieux bouquins, celle du fleuve... Le parfum des châtaigniers en fleur...

Pourquoi me souvenais-je soudain de 1905 et de Paris sur l'ombre Terre, sinon que j'étais très heureux cette année-là et qu'à la réflexion j'y avais peut-être cherché un antidote au temps présent ? Oui...

L'absinthe blanche, l'Amer Picon, la grenadine... Les fraises des bois à la crème d'Isigny... Les parties d'échecs au *Café de la Régence*, avec des acteurs de la Comédie-Française, juste de l'autre côté de la rue... Les courses à Chantilly... Les soirées dans la *Boîte à Fursy*, rue Pigalle...

Je posais fermement le pied gauche devant le droit, le droit devant le gauche. De la main gauche, je tenais la chaîne de la Pierre – et je la portais haut afin de pouvoir en regarder les profondeurs, y voir et y sentir la naissance de la nouvelle Marelle que je décrivais à chaque pas. J'avais planté mon bâton en terre pour marquer le point de départ de la Marelle. À gauche...

Le vent chantait autour de moi et le tonnerre était tout proche. Je ne me heurtais pas à la résistance physique que j'avais rencontrée sur l'ancienne Marelle. Il n'y avait même aucune résistance. Au contraire – et c'était pire de bien des manières – une lenteur particulière guidait tous mes mouvements, en faisait un rite. Il me semblait dépenser plus d'énergie pour préparer chaque pas – le percevoir, l'exécuter et ordonner à mon corps de le faire – que pour le geste matériel à

accomplir. Pourtant cette lenteur paraissait « se vouloir », m'être imposée par quelque agent inconnu qui décidait de la précision et du ralenti de tout ce que je faisais. Bien...

... Et de même que la Marelle de Rebma avait aidé au retour de ma mémoire, celle-ci, que j'essayais de créer, agitait mes souvenirs et faisait remonter l'odeur des châtaigniers et des camions chargés de légumes qui se rendaient aux Halles à l'aube... Je n'étais amoureux de personne en particulier à l'époque, bien qu'il y eût de nombreuses filles – des Yvette, des Mimi, des Simone dont les visages se confondaient – et c'était le printemps de Paris, avec les orchestres tziganes et les cocktails chez Louis... Je me souvenais et mon cœur bondissait d'une sorte de joie proustienne tandis que le Temps sonnait autour de moi comme une cloche... Et peut-être y avait-il une raison à ces souvenirs, car cette joie se transmettait en quelque sorte à mes mouvements, enrichissait mes perceptions, donnait de la puissance à ma volonté...

Je conçus le pas suivant et le franchis... J'avais à présent parcouru un premier tour pour établir le périmètre de ma Marelle. Je sentais la tempête dans mon dos. Elle avait dû atteindre le bord du plateau. Le ciel s'assombrissait, l'orage dissimulait les lumières dansantes, mouvantes, colorées. Des éclairs allaient en tous sens et je ne pouvais pas dépenser l'énergie et l'attention nécessaires pour essayer de contrôler les éléments.

Ayant achevé le tour complet, je constatai que tout ce que j'avais tracé de la nouvelle Marelle luisait maintenant en bleu pâle dans la roche. Pourtant il n'y avait pas d'étincelles, pas de picotements dans les pieds, pas de courants électriques à faire dresser les cheveux. Seulement la pesante loi de la lenteur... À gauche...

... Des coquelicots, des coquelicots et des bleuets et de hauts peupliers au long des routes de campagne, le goût du cidre de Normandie... Et de nouveau la ville, l'odeur des fleurs de châtaigniers... La Seine pleine d'étoiles... L'odeur des vieilles maisons de brique de la place des Vosges après une matinée pluvieuse... Le bar sous l'Olympia... Là, une bagarre... mes articulations ensanglantées, pansées par une fille qui

m'emmène chez elle... Comment s'appelait-elle ? Les fleurs de châtaigniers... Une rose blanche...

Je reniflai. La rose à mon col n'avait presque plus de parfum. Étonnant qu'elle en eût encore un peu. Étonnant qu'il en restât encore quelque chose. Cela m'encourageait. J'allai de l'avant, obliquant légèrement à droite. Du coin de l'œil, je suivais la progression du front mouvant de la tempête, lisse comme verre, qui effaçait tout sur son passage. Les grondements du tonnerre étaient devenus assourdissants.

Droite, gauche...

L'avance des armées de la nuit... Ma Marelle tiendrait-elle contre elles ? Je désirais me hâter, mais je me déplaçais au contraire avec une lenteur croissante. J'éprouvais un étrange sentiment de bilocation, comme si j'eusse été à l'intérieur de la Marelle avec la Pierre, en train d'en dessiner les contours, et en même temps que je l'eusse contemplée de l'extérieur. Gauche... Un tour... Droite... L'orage arrivait sans nul doute. Bientôt il engloutirait les restes de Hugi. Je respirais l'humidité et l'ozone et me posais des questions sur l'oiseau bizarre qui avait prétendu m'attendre depuis l'origine des Temps. M'attendre pour discuter ou être mangé par moi en ce lieu sans histoire ? De toute façon, compte tenu des exagérations naturelles aux moralistes, il était juste que, n'ayant pas réussi à me laisser le cœur alourdi de chagrin devant mon lamentable état spirituel, il soit à présent digéré par moi à l'accompagnement d'un tonnerre théâtral... Il y avait un tonnerre lointain, un tonnerre proche, et encore plus de tonnerre. Quand je me tournai de nouveau dans cette direction, les éclairs étaient presque aveuglants. Je me cramponnai à la chaîne que je portais au cou et fis un pas de plus...

La tempête vint jusqu'au bord même de ma Marelle et là, elle s'ouvrit. Elle progressa en rampant autour de moi. Pas une goutte ne tomba ni sur moi ni sur mon dessin. Mais, peu à peu, nous en fûmes totalement encerclés.

Je me faisais l'impression d'une bulle au fond d'une mer déchaînée. Des murs d'eau m'entouraient, peuplés de formes sombres qui se déplaçaient rapidement. On eût dit que l'univers

rassembleait ses forces pour m'accabler. Je me concentrai sur le monde rouge de la Pierre. À gauche...

Les fleurs de châtaigniers... Une tasse de chocolat brûlant à la terrasse d'un bistrot... L'orchestre dans les jardins des Tuileries, dont les accords montaient dans l'air éclatant de soleil... Berlin durant les années vingt, le Pacifique dans les années trente – j'y avais aussi connu des plaisirs, mais d'ordre différent. Ce n'était peut-être pas le passé vrai, mais de ces images du passé qui surgissent pour nous reconforter ou nous tourmenter, plus tard, que nous soyons homme ou nation. Peu importe. De l'autre côté du Pont-Neuf, par la rue de Rivoli, les autobus et les fiacres... Les peintres devant leurs chevalets dans les jardins du Luxembourg... Si tout tournait bien, il se pourrait que je recherche une ombre comme celle-là, un jour... Elle était placée à la même hauteur que mon Avalon. J'avais oublié... Les détails... les petites touches qui donnent de la vie... L'odeur des châtaigniers...

Je marche... je termine un deuxième tour. Le vent hurle et la tempête rugit, mais je reste indemne. Tant que je ne me laisse pas distraire par elle, tant que je bouge, que je fixe mon attention sur la Pierre...

Il fallait que je patiente, que je fasse ces pas lents, calculés, sans jamais m'arrêter, de plus en plus lentement, mais sans que cesse le mouvement... Des visages... Des visages alignés m'examinaient du bord de la Marelle... Grands comme la Tête, mais convulsés... ricanants, moqueurs, méprisants, guettant un arrêt ou un faux pas... Attendant que tout se désintègre autour de moi... Il y avait des éclairs dans leurs yeux et dans leurs bouches et leur rire était le tonnerre... Des ombres se faufilaient parmi eux... Et voilà qu'ils me parlaient, avec des mots comme des rafales brutales sur un océan sombre... J'échouerais, disaient-ils, et je serais emporté, ma Marelle fragmentaire se fracasserait derrière moi et se consumerait... Ils me maudissaient, ils crachaient et me destinaient leurs vomissures, bien que rien ne m'atteignît... Peut-être n'étaient-ils pas réellement présents... Peut-être mon cerveau avait-il cédé sous la tension... Alors, à quoi bon mes efforts ? Une nouvelle Marelle façonnée par un dément ? J'hésitai et ils reprurent en

chœur : « Dément ! Dément ! Dément ! », avec la voix des éléments.

J'inspirai profondément l'air et respirai ce qu'il restait du parfum de la rose et j'évoquai une fois encore les châtaigniers ainsi que les jours emplis des joies de la vie et du bon ordre organique. Les voix parurent s'adoucir quand mon esprit repassa les événements de cette heureuse année... Et je fis un pas... Puis un autre... Ils avaient misé sur ma faiblesse, ils devinaient mes doutes, mon angoisse, mon épuisement... Quoi qu'ils fussent, ils s'emparaient de tout ce qu'ils percevaient pour tenter de s'en servir contre moi... À gauche... À droite... Et maintenant, qu'ils sentent donc mon assurance et se ratatinent, me dis-je. Je suis venu jusqu'ici. Je vais continuer. À gauche...

Ils tourbillonnaient et s'enflaient autour de moi, prononçant toujours des paroles décourageantes. Mais ils semblaient avoir perdu de leurs forces. Je parcourus un nouvel arc de cercle, le voyant se développer dans l'œil rouge de mon cerveau.

Je songeai à mon évasion de Greenwood, à ma façon de laisser Flora sans renseignements, à ma rencontre avec Random, à notre combat contre ses poursuivants, à notre retour en Ambre... Je revoyais notre vol à Rebma et mon parcours inverse de la Marelle pour retrouver une majeure partie de ma mémoire... Au mariage forcé de Random et à mon séjour en Ambre où je m'étais battu contre Éric pour m'enfuir ensuite à Bleys... Aux batailles qui avaient suivi, à mes yeux aveugles, à ma guérison, à mon évasion, à mon voyage en Lorraine, puis en Avalon...

Passant à une vitesse encore supérieure, mon esprit revit en surface les événements postérieurs... Ganelon et Lorraine... Les créatures du Cercle Noir... Le bras de Benedict... Dara... Le retour de Brand et le coup de poignard... Celui que j'avais aussi reçu... Bill Roth... Les dossiers de l'hôpital... Mon accident...

Depuis le commencement même à Greenwood, en passant par tous les épisodes, pour en arriver à ma lutte présente, pour accomplir à la perfection chaque manœuvre, telle qu'elle me paraissait devoir l'être. Je sentais grandir le sentiment d'impatience croissante que j'avais déjà connu – que ce fût quand mes actes étaient dirigés vers le trône, vers la vengeance

ou vers le devoir tel que je le concevais – j’étais conscient de sa permanence au cours de toutes ces années jusqu’à cet instant même où il s’accompagnait finalement d’autre chose... l’attente était presque à son terme, ce vers quoi j’aspirais avec impatience allait bientôt se produire.

À gauche... Très, très lentement... Rien d’autre n’avait d’importance. Je mettais toutes mes réserves de volonté dans mon œuvre, à présent. Ma concentration devint absolue. Quoi qu’il se trouvât au-delà de la Marelle, je l’oubliais. Les éclairs, les visages, les vents... Cela ne comptait pas. Il n’y avait plus que la Pierre, la Marelle qui grandissait et moi-même... encore avais-je à peine conscience de moi. Je n’arriverais sans doute jamais plus près de l’idéal de Hugi, de la fusion avec l’Absolu. Pivoter... Pied droit... Tourner de nouveau...

Le temps avait perdu toute signification. L’espace se réduisait au dessin que je traçais. La force me venait de la Pierre sans mon intervention maintenant, en tant que partie du processus dans lequel je m’enfermais. J’imagine qu’en un certain sens je n’existais plus. J’étais devenu un point mouvant, programmé par la Pierre, exécutant une fonction qui m’absorbait si bien que je ne disposais plus de la moindre part d’attention à reporter sur moi-même. Pourtant, à un certain niveau, je me rendais compte que je faisais également partie du processus. Car je savais que si quelqu’un d’autre avait fait le travail, il en serait sorti une Marelle différente.

J’avais vaguement conscience d’avoir dépassé le point de non-retour. Le dessin devenait plus difficile, mes mouvements encore plus lents. Mise à part la question de vitesse, je me remémorais mes expériences lorsque j’avais été accordé sur la Pierre, dans cette étrange matrice multidimensionnelle qui devait être la source même de la Marelle.

À droite... À gauche...

Sans interruption. Je me sentais léger, en dépit de ma lenteur. Une énergie sans limites paraissait m’inonder constamment. Tous les sons autour de moi s’étaient noyés en un bruit blanc, puis s’étaient éteints.

Soudain, l'impression de lenteur disparut. Non que j'eusse apparemment franchi un voile ou une barrière, mais plutôt que j'eusse subi quelque ajustement interne.

J'avais l'impression de me déplacer à une allure plus normale, maintenant, parcourant des spirales de plus en plus compliquées, en approchant de ce qui serait bientôt le bout du dessin. Dans l'ensemble, je restais sans émotion, tout en connaissant intellectuellement qu'à un certain niveau grandissait un sentiment de satisfaction qui ne tarderait pas à exploser. Encore un pas... Puis un autre... Peut-être une demi-douzaine de plus...

D'un coup, le monde devint sombre. On eût dit que je me tenais au sein d'un vaste vide, n'ayant sous les yeux que la vague lueur de la Pierre et la Marelle luisante comme une nébuleuse-spirale que je parcourais. Je n'hésitai qu'un bref instant. Ce devait être l'épreuve finale, le dernier assaut. Il faudrait que mes forces y suffisent.

La Pierre m'indiquait que faire et la Marelle me montrait à quel endroit. La seule part manquante, c'était la vision de moi-même. À gauche...

Je continuai mon œuvre, attentif au moindre mouvement. Finalement, une force opposée se dressa contre moi, comme dans l'ancienne Marelle. Mais des années d'expérience m'y avaient préparé. Deux pas encore, je luttai contre la barrière qui se renforçait.

Puis, au sein de la Pierre, je vis la fin du dessin. J'aurais poussé un cri en comprenant soudain la beauté, mais mon souffle même était réglé sur mes mouvements. Je mis toute mon énergie dans le pas suivant, et le vide parut trembler autour de moi. Le pas qui vint après fut encore plus difficile. J'étais au centre de l'univers, songeais-je, je marchais sur les étoiles, m'efforçant de communiquer un mouvement fondamental par ce qui était avant tout un acte volontaire.

Mon pied se porta lentement en avant, bien que je fusse privé de vision. La Marelle commença de prendre de l'éclat. Bientôt sa luminosité devint aveuglante.

Un tout petit peu plus loin encore... Je luttai plus fort même que sur la vieille Marelle, car la résistance me paraissait à

présent absolue. Il me fallait m'y opposer avec une fermeté et une constance qui excluaient toute autre chose, bien que je n'eusse pas l'impression de bouger le moins du monde, bien que toute mon énergie tendît à rendre encore plus brillant le tracé. Au moins, je disparaîtrais dans un décor magnifique...

Des minutes, des jours, des années... j'ignore combien de temps cela dura. Cela me faisait l'effet de l'éternité, comme si je devais à jamais accomplir cet acte unique...

Puis je bougeai, et je ne sais pas pendant combien de temps, mais je fis le pas et en entamai un autre. Puis un autre...

L'univers chancelait autour de moi. J'étais arrivé au bout.

La pression avait disparu. La noirceur s'était dissipée...

Un instant, je restai planté au centre de ma Marelle. Sans même la regarder, je tombai à genoux et me pliai en avant, le sang me battant aux tempes. La tête perdue, je haletais. Je me mis à trembler de tout mon corps. Je l'avais fait, songeais-je vaguement. Advienne que pourra, il existait une Marelle. Et elle durerait...

J'entendis du bruit où il ne devait pas y en avoir. Mais mes muscles torturés refusèrent de réagir, même en réflexe, et il fut trop tard. Ce fut seulement lorsque la Pierre me fut arrachée des doigts que je levai la tête et redressai le buste. Personne ne m'avait suivi à travers la Marelle... j'étais certain que je m'en serais aperçu. Par conséquent...

La lumière était presque normale. Je clignai les paupières et rouvris les yeux sur le visage souriant de Brand. Il avait un bandeau noir sur l'œil et tenait la Pierre dans sa main. Il avait dû se téléporter.

Il me frappa à ce moment et je retombai sur le flanc gauche. Il me décocha un sauvage coup de pied au ventre.

« Eh bien, tu as réussi, dit-il. Je ne t'en croyais pas capable. Maintenant, j'ai une autre Marelle à détruire avant de rétablir la situation. Mais j'en ai besoin pour l'issue de la bataille aux Cours, en premier lieu. » Il agita la Pierre. « À plus tard. »

Et il disparut.

Je restai à reprendre haleine, en me tenant le ventre. Des ondes de ténèbres allaient et venaient dans tout mon être,

comme les vagues de la mer, bien que je n'eusse pas entièrement perdu connaissance.

Un immense désespoir me possédait. Je fermai les yeux en gémissant. Et je n'avais plus la Pierre pour y puiser un réconfort.

Les châtaigniers...

10.

Pendant que je gisais abîmé de douleur, j'eus la vision de Brand, la Pierre envoyant ses pulsations pendue à son cou, apparaissant sur le champ de bataille où s'affrontaient les forces d'Ambre et celles du Chaos. Il croyait avoir sur le joyau un contrôle suffisant pour lui permettre de faire tourner la situation à notre désavantage. Je l'imaginai lançant la foudre parmi nos troupes. Je le vis convoquant des vents violents et des nuages de grêle pour nous attaquer. Je faillis en pleurer. Et tout cela alors qu'il pouvait encore se racheter en passant de notre côté. Mais gagner ne lui suffisait plus. Il fallait qu'il gagne tout seul, et à ses propres conditions. Et moi ? C'était l'échec. J'avais dressé une Marelle contre le Chaos, ce que je n'avais jamais cru pouvoir faire. Pourtant, cela ne servirait à rien si nous perdions la bataille et que Brand revienne détruire mon ouvrage. Avoir subi toutes ces épreuves, être arrivé si près du but et échouer lamentablement... J'avais envie de crier à l'injustice, malgré ma certitude que l'univers ne fonctionnait pas selon mes notions de justice. Je grinçai des dents puis recrachai un peu de terre que j'avais dans la bouche. Mon père m'avait chargé de porter la Pierre sur le champ de bataille. J'avais presque abouti.

Une sensation d'insolite m'envahit alors. Quelque chose cherchait à attirer mon attention. Quoi donc ?

Le silence.

Les vents furieux et le tonnerre avaient cessé. Le calme régnait. Et même l'air était neuf et frais. Et je savais qu'il y avait de la clarté derrière mes paupières.

J'ouvris les yeux sur un ciel brillant, d'un blanc uniforme. Je cillai à plusieurs reprises, tournai la tête. Il y avait quelque chose à ma droite...

Un arbre. Un arbre se dressait là où j'avais planté mon bâton, la branche coupée au vieil Ygg. Il était déjà bien plus haut

que n'avait été le bâton. J'aurais juré le voir grandir. Et il s'ornait de feuilles vertes et de bourgeons blancs ; quelques fleurs étaient déjà épanouies. De cette direction, la brise m'apportait un parfum léger, délicat, qui me reconfortait en partie.

Je me tâtai les flancs. Pas de côtes brisées, semblait-il, bien que j'eusse encore les tripes nouées du coup de pied que j'avais encaissé. Je me frottai les yeux et me passai les mains dans les cheveux. Ensuite, avec un gros soupir, je me redressai sur un genou.

Je fis un tour d'horizon. Le plateau n'avait pas changé, et pourtant il n'était plus tout à fait le même. Il restait dénudé, mais n'avait plus de dureté. Probablement un effet de la nouvelle clarté. Non... ; il y avait autre chose...

J'avais pivoté pour voir tout autour de moi. Ce n'était plus l'endroit où j'avais commencé mon tracé. Il y avait des différences évidentes et d'autres, subtiles : des formations rocheuses qui avaient changé, un creux où s'était trouvé un monticule, une texture nouvelle de la pierre sous mes pieds et autour de moi, et dans le lointain quelque chose qui ressemblait à de l'humus. Je me relevai et il me sembla respirer de quelque part l'odeur de la mer. Le lieu dégageait dans l'ensemble une impression totalement différente de celui où j'avais grimpé... il y avait si longtemps, me semblait-il. C'était un changement trop accentué pour que la tempête en ait été responsable. Cela me rappelait quelque chose.

Au beau milieu de la Marelle, je poussai encore un soupir, puis je me remis à étudier les environs. Malgré moi, je sentais mon désespoir me quitter, remplacé par un sentiment de... renouvellement... c'est le terme le plus approchant. L'air était si propre et doux, et l'endroit donnait l'impression du neuf, de l'inutilisé. Je...

Bien sûr ! C'était comme le site de la Marelle primitive. Je regardai de nouveau l'arbre, déjà plus élevé. Semblable, et pourtant dissemblable... Il y avait un renouveau dans l'air, le sol, le ciel. C'était un pays neuf. Une nouvelle Marelle originelle. Tout ce qui m'entourait était né de la Marelle dans laquelle je me tenais.

Je me rendis soudain compte que j'éprouvais plus que du soulagement. C'était devenu de l'allégresse, une sorte de joie qui me remplissait. C'était un lieu propre et frais, et j'en étais en quelque sorte le créateur.

Le temps passait. J'observais l'arbre, je jouissais de l'euphorie dont j'étais possédé. C'était quand même une victoire en un sens... jusqu'au moment où Brand était venu tout effacer.

Soudain, je retrouvai mon calme. Il me fallait arrêter Brand, il me fallait protéger ce lieu. J'étais au centre d'une Marelle. Si elle se comportait comme l'autre, je pourrais employer sa puissance à me transporter où je le désirerais. Elle me permettrait maintenant de rejoindre les autres.

Je m'époussetai. Je fis jouer ma lame dans son fourreau. La situation n'était peut-être pas aussi désespérée qu'elle le paraissait auparavant. On m'avait dit de porter la Pierre sur les lieux du combat. Eh bien, Brand l'avait fait à ma place ; elle y serait encore. Il me suffirait d'aller la lui reprendre, d'une façon ou d'une autre, pour que les événements se déroulent comme ils étaient censés le faire.

Encore un tour d'horizon. Il me faudrait revenir ici pour étudier une autre fois la situation nouvelle, si toutefois j'étais toujours en vie. Il y avait ici du mystère. L'air en était chargé, la brise le portait. Il faudrait peut-être des ères pour débrouiller ce qui s'était passé quand j'avais établi le nouveau tracé.

Je saluai l'arbre. Il parut s'agiter en réponse. J'ajustai ma rose et lui redonnai forme. Le temps était venu de repartir, mais j'avais encore une chose à faire.

Je baissai la tête en fermant les yeux. Je cherchais à me rappeler la configuration du terrain avant l'abîme final des Cours du Chaos. Je le revis alors sous ce ciel sauvage, et je le peuplai de mes parents et de troupes. Il me semblait entendre les bruits de la bataille. La scène se précisa. Je conservai cette vision encore un instant, puis je chargeai la Marelle de me transporter sur les lieux réels.

... À très bref délai, je me retrouvai debout sur une hauteur en bordure d'une plaine, avec un vent froid qui fouettait ma cape autour de moi. Le ciel avait cet aspect moucheté, tournoyant, insensé, que je me rappelais... des arcs-en-ciel à

moitié noirs, à demi psychédéliques. Des vapeurs déplaisantes flottaient dans l'air. La route noire courait maintenant sur la droite, traversant la plaine pour se prolonger au-delà par-dessus l'abîme vers la citadelle baignée de nuit, autour de laquelle voletaient des points lumineux comme des lucioles. Des ponts transparents flottaient dans l'air, s'étendant au loin dans cette obscurité, et des formes étranges y circulaient aussi bien que sur la route noire. En bas, sur le terrain, je distinguais ce qui me semblait être la principale concentration de forces armées. Derrière moi, j'entendais autre chose que le chariot ailé du Temps.

En me tournant vers ce qui devait être le nord selon mes relevés antérieurs de la route qu'elle suivait, je perçus la progression de cette tempête démoniaque qui franchissait les montagnes lointaines, dans les éclairs et les grondements, tel un glacier haut comme le ciel.

Ainsi la création d'une Marelle ne l'avait pas arrêtée. Il semblait qu'elle eût simplement contourné ma zone protégée pour poursuivre son but. Il y avait un certain espoir que ce cataclysme soit suivi des impulsions constructives du nouveau tracé qui imposerait une nouvelle fois l'ordre dans toutes les régions d'Ombre. Je me demandai combien de temps il faudrait à l'orage pour venir sur moi.

Un bruit de sabots ! Je pivotai, tout en tirant mon épée...

Un cavalier cornu sur un grand cheval noir fonçait vers moi, avec du feu dans les yeux.

Je me campai, en attente. Il devait venir d'un des ponts transparents qui dérivait dans ma direction. Nous étions pourtant tous les deux loin du champ principal de l'action. Je l'observai tandis qu'il montait à l'assaut de la hauteur. Un bon cheval. Beau poitrail. Où diable était donc Brand ? Je n'avais pas envie de me battre contre n'importe qui.

J'étudiais le cavalier dans son approche, ainsi que la lame courbe qu'il tenait de la main droite. Je changeai de position quand je compris qu'il allait me pourfendre. Quand il porta son coup, j'étais prêt à une parade qui amena son bras à ma portée. Je le tirai et le désarçonnai.

« Cette rose... », fit-il en tombant à terre. J'ignore ce qu'il aurait ajouté, car je lui tranchai la gorge et ses mots périrent avec lui, sous ma lame enflammée.

Je me retournai vivement, dégageant Grayswandir, fonçai sur plusieurs mètres et rattrapai le cheval noir par la bride. Je lui parlai pour le calmer et l'éloignai des flammes. Au bout de deux minutes, nous nous entendions mieux et je montai en selle.

Il fut d'abord un peu nerveux, mais je lui fis arpenter le sommet de la hauteur tout en continuant d'observer les environs. Les forces d'Ambre étaient passées à l'offensive, semblait-il. Il y avait des cadavres fumants sur tout le terrain. Le corps principal de nos ennemis était regroupé sur une crête près du bord de l'abîme. Leurs lignes, pas encore enfoncées, mais durement pressées, reculaient lentement. Cependant d'autres troupes franchissaient l'abîme pour venir renforcer celles qui tenaient la crête. Après avoir rapidement évalué leur nombre croissant et leur position, j'estimai qu'elles devaient se préparer à leur tour à l'offensive. Brand n'était nulle part en vue.

Même si j'avais été reposé et en armure, j'aurais réfléchi avant de me précipiter dans la mêlée. Mon souci immédiat était de repérer Brand. Je doutais qu'il prît directement part au combat. Je portai les yeux vers les abords du champ de bataille, à la recherche d'une silhouette isolée. Non... Peut-être de l'autre côté du terrain. Il me faudrait décrire un cercle vers le nord. Il y avait à l'ouest trop de choses qui restaient masquées.

Je fis volter ma monture et descendis la colline. Il aurait été agréable de me laisser choir en tas et de m'endormir. Je poussai un soupir. Où diable était Brand ?

Arrivé au bas de la hauteur, je virai dans une ravine pour couper court. Il me fallait un meilleur poste d'observation.

« Seigneur Corwin d'Ambre ! »

Il m'attendait au tournant de la dépression, un grand type au teint cadavérique, aux cheveux roux, sur un cheval également roux. Il portait une armure de cuivre damasquinée de vert et se tenait face à moi, immobile comme une statue.

« Je vous ai vu sur la colline, dit-il. Vous n'avez pas de cotte de mailles, n'est-ce pas ? »

Je me frappai la poitrine.

Il inclina brièvement la tête. Puis il porta la main d'abord à son épaule gauche, puis à la droite, puis à ses flancs pour déboucler sa cuirasse. Quand ce fut fait, il l'ôta, l'abassa vers sa gauche et la laissa choir. Il fit de même de ses jambières.

« Il y a longtemps que je désirais vous rencontrer, dit-il. Je m'appelle Borel. Je ne veux pas qu'il soit dit que j'aie profité d'un avantage injustifié quand je vous aurai supprimé. »

Borel... Le nom me disait quelque chose. Puis je me rappelai. Il avait droit au respect et à l'affection de Dara. C'était un maître en escrime et il avait été son instructeur en cet art. Mais il était stupide, constatai-je. Il n'avait plus droit à mon respect, puisqu'il quittait son armure. Un combat n'est pas un jeu et je ne voulais certes pas me tenir à la disposition de tout âne prétentieux qui pensait différemment. Surtout un âne fort adroit alors que je me sentais à bout de forces. Sans chercher plus loin, il pouvait très bien m'avoir à l'usure.

« Nous allons maintenant trancher une question qui me travaille depuis longtemps », reprit-il.

Je répliquai d'un mot vulgaire et insolite, fis volter ma monture et repartis par où j'étais venu, au galop. Il se lança immédiatement à ma poursuite.

En longeant la ravine, je me rendis compte que je n'avais pas une avance suffisante. Il serait sur moi en quelques instants, alors que j'avais le dos à découvert, et me taillerait en pièces ou me forcerait au combat. Toutefois, bien que mes choix fussent limités, il me restait quelques ressources.

« Lâche ! cria-t-il. Vous refusez la lutte ! Est-ce là ce grand guerrier dont on m'a tant parlé ! »

Je levai la main et dénouai ma cape. De part et d'autre, les flancs du ravin s'élevaient à la hauteur de mes épaules. Puis ils s'abaissèrent à ma ceinture.

Je me laissai rouler de la selle sur la gauche, trébuchai, puis repris mon équilibre. Le destrier noir poursuivit sa course. Je me déplaçai sur la droite, face au creux.

Saisissant ma cape à deux mains, je la balançai en une « véronique » inverse, une ou deux secondes avant que la tête et les épaules de Borel arrivent à mon niveau. Elle s'abattit sur lui,

l'enveloppant en même temps que son épée, lui recouvrant la tête et ralentissant ses mouvements.

Je décochai alors un rude coup de pied. C'était son visage que je visais, mais ne le touchai qu'à l'épaule. Il vida les étriers, et son coursier s'enfuit aussi.

Grayswandir en main, je bondis sur lui. Je l'atteignis au moment où il avait écarté ma cape et tentait de se relever. Je le transperçai alors qu'il était encore assis et vis l'expression d'étonnement sur son visage quand la blessure s'enflamma.

« Oh ! que c'est vil ! s'écria-t-il. J'attendais mieux de vous !

— Nous ne sommes tout de même pas aux jeux Olympiques », répondis-je, en balayant quelques étincelles de ma cape.

Je rattrapai mon cheval et montai. Cela me prit évidemment plusieurs minutes. En suivant ma route au nord, je gagnai un terrain plus élevé. De là, je repérai Benedict qui dirigeait la bataille et, dans un creux loin à l'arrière, j'aperçus Julian à la tête de ses troupes d'Arden. Benedict les gardait apparemment en réserve.

Je continuai d'avancer, en direction de la tempête qui progressait sous le ciel mi-sombre, mi-peinturluré, qui tournoyait. Je parvins bientôt à mon but, la colline la plus élevée en vue, et j'en entamai l'escalade. Je fis plusieurs fois halte pour regarder en arrière.

Je vis Deirdre en armure noire, qui maniait une hache ; Llewella et Flora étaient parmi les archers. Fiona n'était nulle part visible. Gérard non plus. Puis j'aperçus Random, à cheval, manipulant une lourde épée et conduisant une charge contre une des hauteurs occupées par l'ennemi. Près de lui se tenait un chevalier en vert que je ne reconnus pas. L'homme se servait avec une efficacité meurtrière d'une masse d'armes. Il avait un arc en bandoulière et sur la hanche un carquois rempli de flèches étincelantes.

Les bruits de la tempête me parvinrent, plus forts, quand j'arrivai au sommet de ma colline. Les éclairs se succédaient avec la régularité d'un clignotant au néon et la pluie tombait en bouillonnant comme un rideau en fibre de verre, qui se déplaçait à présent sur les montagnes.

Au-dessous de moi, hommes et bêtes – et pas mal d'hommes-bêtes – formaient les nœuds et les fils de la bataille. Un nuage de poussière restait suspendu au-dessus de la mêlée. Toutefois, quand j'eus jugé de la répartition des forces, il ne me parut pas que celles sans cesse croissantes de l'ennemi puissent encore beaucoup reculer. En fait, le moment devait être venu pour elles de pousser une contre-attaque. Les forces du Chaos étaient apparemment prêtes dans leur zone hérissée de roches et n'attendaient plus qu'un ordre.

Je ne me trompais que d'une demi-minute. Elles avancèrent, descendant la pente pour renforcer leurs lignes et commencèrent à repousser nos troupes. Et d'autres arrivaient encore en franchissant le sombre abîme. Nos propres troupes entreprirent de se replier en assez bon ordre. L'ennemi accentua sa pression et, quand la retraite était sur le point de tourner à la déroute, un commandement dut être lancé.

J'entendis le son du cor de Julian et, peu après, je le vis chevauchant Morgenstern à la tête des forces d'Arden qui se portaient vers le terrain. L'équilibre entre les adversaires était à peu près rétabli et le bruit des engagements continua de s'enfler tandis que le ciel tournait au-dessus de nous.

J'observai le combat pendant une quinzaine de minutes et vis nos forces se replier peu à peu. Alors j'aperçus une silhouette qui n'avait qu'un bras, montée sur un cheval à rayures éclatantes qui venait d'apparaître soudain au sommet d'une hauteur éloignée. L'homme levait son épée, me tournant le dos, faisant face à l'ouest. Il resta immobile de longs moments. Puis il abaissa sa lame.

J'entendis sonner des trompettes dans cette direction, mais sans rien voir au premier abord. Puis une ligne de cavaliers arriva. Je sursautai. Un instant je crus que Brand était là. Puis je me rendis compte que c'était Bleys menant ses troupes contre le flanc découvert de l'ennemi.

Et du même coup, nos forces dans la plaine cessèrent de reculer. Elles tinrent bon, puis elles repartirent en avant.

Bleys et ses cavaliers arrivaient au galop. Je compris que Benedict avait de nouveau la situation en main. L'ennemi allait être écrasé.

Mais un vent froid venu du nord m'enveloppa et je me retournai de ce côté.

L'orage avait considérablement progressé. Son mouvement avait dû s'accélérer récemment. Et il faisait plus sombre, les éclairs étaient plus brillants et les grondements plus forts. De plus ce vent froid et humide redoublait d'intensité.

Je me posai alors des questions... la tempête allait-elle tout simplement balayer le champ de bataille comme une vague d'anéantissement, mettant à tout le point final ? Et les effets de la nouvelle Marelle ? Allaient-ils s'exercer pour tout rétablir ? Je ne sais pourquoi, j'en doutais. Si la tempête nous détruisait, j'avais le sentiment que ce serait définitif. Il faudrait la force de la Pierre pour nous permettre d'attendre que l'ordre soit rétabli. Et que resterait-il même si nous survivions ? Impossible de le deviner.

Quel était donc le plan de Brand ? Qu'attendait-il ? Qu'allait-il faire ?

J'examinai une nouvelle fois le champ de bataille...

Quelque chose.

En un endroit ombreux sur les hauteurs Où l'ennemi s'était regroupé et renforcé, à l'endroit d'où il avait donné l'assaut... quelque chose.

Un minuscule éclat rouge... J'étais certain de l'avoir perçu.

Je guettais avec impatience. Il fallait que je le revoie, pour le situer exactement...

Une minute s'écoula. Deux, peut-être...

Là ! Et encore une fois.

Je fis pivoter le destrier noir. Il était sans doute possible de contourner le flanc le plus rapproché de l'ennemi et d'escalader cette hauteur en principe inoccupée. Je fonçai au bas de ma colline et commençai ma course.

Il fallait que ce soit Brand avec la Pierre. Il avait choisi un coin sûr, protégé, d'où il voyait à la fois tout le champ de bataille et la tempête qui arrivait. De là, il serait en mesure d'en diriger les éclairs contre nos forces quand leur front se porterait en avant. Il donnerait le signal de la retraite au moment opportun, nous frapperait avec les furies de cette mystérieuse tempête, puis lui ferait contourner le camp pour lequel il travaillait. Cela

semblait bien être l'emploi le plus simple et le plus efficace de la Pierre dans les circonstances présentes.

Il fallait que je le rejoigne en vitesse. J'avais sur la Pierre un contrôle supérieur au sien, mais il diminuait avec la distance et, bien entendu, il devait porter le joyau sur sa personne. La meilleure méthode serait de charger droit sur lui pour être à portée de contrôle à tout prix, de m'emparer de la Pierre et de m'en servir contre lui. Mais il pouvait avoir un garde du corps. C'était embarrassant, parce que cela me ralentirait terriblement. Et même s'il était seul, qu'est-ce qui l'empêcherait de se téléporter si la situation devenait trop difficile pour lui ? Que ferais-je alors ? Il faudrait tout recommencer, reprendre la chasse. Je me demandais si à l'aide de la Pierre je parviendrais à l'empêcher de se téléporter. Je n'en savais rien. J'étais résolu à essayer.

Ce n'était peut-être pas la meilleure des tactiques, mais je n'en voyais pas d'autre. Il me restait trop peu de temps pour dresser des plans.

Tout en chevauchant, je vis que d'autres se dirigeaient aussi vers cette hauteur. Random, Deirdre et Fiona, à cheval, suivis de huit autres cavaliers, s'étaient frayé passage à travers les lignes ennemies, ainsi que quelques soldats – amis ou ennemis, je n'aurais su le dire, peut-être les deux – qui galopaient un peu en arrière. Le chevalier vêtu de vert paraissait le plus rapide et gagnait de l'avance. Je ne le – ou la – reconnus pas. Mais j'avais une certitude quant à l'objectif de l'avant-garde... surtout que Fiona y figurait. Elle avait dû détecter la présence de Brand et conduisait les autres vers lui. Un rien d'espoir me revint au cœur. Elle réussirait peut-être à neutraliser les pouvoirs de Brand, ou au moins à les réduire. Je me penchai en avant, allant toujours vers la gauche, poussant ma monture. Le ciel continuait de tourner. Le vent sifflait autour de moi. Un coup de tonnerre fantastique, tout proche. Je ne me retournai pas.

C'était une course. Je ne voulais pas qu'ils arrivent avant moi, mais je craignais que ce ne soit le cas. La distance était tout simplement trop grande.

Si seulement ils se retournaient et me voyaient, ils m'attendraient sans doute. Je regrettais de n'avoir pu leur faire

connaître ma présence plus tôt. Je maudissais les Atouts de ne plus fonctionner.

Je me mis à crier, à hurler, mais le vent emportait mes appels et le tonnerre les écrasait.

« Attendez-moi, bon Dieu ! C'est moi ! Corwin ! »

Pas même un coup d'œil dans ma direction.

Je dépassai les premiers combattants aux prises et je longuai le flanc de l'ennemi, hors de portée des flèches et autres projectiles. Il paraissait se replier plus vite à présent et nos troupes couvraient davantage de terrain. Brand devait se préparer à frapper. Une partie du ciel tournoyant était cachée par un nuage sombre qui n'était pas là quelques minutes auparavant.

Je virai à droite, derrière les groupes en retraite, pour foncer vers les collines que les autres escaladaient déjà.

Quand je fus au pied des hauteurs, le ciel était encore plus sombre et je craignais pour mes parents. Ils étaient trop près de Brand et il allait devoir agir. À moins que Fiona n'ait assez d'autorité pour l'en empêcher...

Mon cheval se cabra et je fus jeté au sol sous l'effet d'un éclair semblable à celui qui avait failli m'atteindre quelques instants auparavant. Le coup de tonnerre retentit avant que je sois tout à fait retombé.

Je restai quelques instants étendu, étourdi. Le cheval avait galopé à cinquante mètres de moi avant de s'arrêter et de se mettre à errer. Je me couchai sur le ventre pour étudier la longue pente. Les autres cavaliers étaient également désarçonnés. La décharge électrique avait dû les frapper aussi. Plusieurs d'entre eux bougeaient, les autres pas. Aucun ne s'était encore relevé. Au-dessus d'eux, je distinguais la lueur rouge du joyau, sous un surplomb, plus brillante et régulière à présent, ainsi que la silhouette de celui qui la portait.

Je me mis à grimper en rampant, vers le haut et un peu sur la gauche. Je tenais à être hors de vue de cette silhouette avant de risquer de me relever. Cela prendrait trop de temps de ramper jusqu'à lui et il me fallait contourner les autres d'assez loin, car il devait les surveiller.

Je progressais lentement, avec prudence, utilisant toute couverture naturelle qui se présentait, me demandant si la foudre n'allait pas bientôt frapper de nouveau au même endroit... et sinon, quand Brand se déciderait à déclencher le désastre sur nos forces. D'un instant à l'autre, pensais-je.

Un coup d'œil me révéla nos troupes étalées à l'autre bout du terrain, alors que l'ennemi en repli se rabattait vers moi. Avant longtemps, je devrais en tenir également compte.

Je parvins à un fossé peu profond et je rampai sur une dizaine de mètres au sud. Au bout, je m'abritai derrière une ondulation de terrain, puis derrière un groupe de roches.

Quand je levai la tête pour étudier la position, je ne retrouvai pas l'éclat de la Pierre. La crevasse où elle avait brillé était masquée par son propre flanc est.

Je continuai toutefois à me traîner sur le ventre, près du bord du grand abîme, avant d'obliquer à nouveau sur la droite. Je parvins à un point où je jugeai possible de me relever, ce que je fis. J'attendais toujours un éclair, un coup de tonnerre – à proximité ou sur le champ de bataille – mais il n'y en eut pas. Je m'interrogeai... pourquoi pas ? Je tendis ma sensibilité pour tenter de repérer la présence de la Pierre... sans résultat. Je me hâtai vers l'endroit où j'avais vu la lueur.

Après un coup d'œil sur l'abîme pour m'assurer qu'il ne recelait pas de proches menaces, je mis l'épée à la main. Parvenu à mon but, je me plaquai à l'escarpement et avançai avec précaution vers le nord. Arrivé au bord de la roche, je m'accroupis pour jeter un coup d'œil dans la fissure.

Pas de lueur rouge. Pas de silhouette sombre. Le creux de roche semblait vide. Rien de suspect aux environs immédiats. S'était-il encore téléporté ? Et, dans l'affirmative, pourquoi ?

Je me redressai et passai sous l'entablement. Je repris mon avance dans la même direction. Je tentai une fois de plus de sentir le joyau, et cette fois j'obtins un faible contact... quelque part sur ma droite et plus haut, me sembla-t-il.

En silence, sur mes gardes, je partis vers ce point. Pourquoi avait-il quitté sa cachette ? Elle était située à merveille pour ses intentions. À moins que...

J'entendis un cri et un juron. Deux voix différentes. Je me mis à courir.

11.

Je dépassai le renfoncement et continuai de marcher. Plus loin s'amorçait une piste naturelle qui montait en lacet. Je la pris.

Je ne voyais toujours personne, mais mon impression de proximité de la Pierre se renforçait. Je crus entendre un pas à ma droite et pivotai aussitôt, mais il n'y avait personne en vue. D'ailleurs la Pierre ne semblait quand même pas être aussi proche. Je poursuivis mon chemin.

En approchant du sommet, derrière lequel pendait la noire tapisserie du Chaos, j'entendis des voix. Je ne distinguais pas les paroles, mais les voix étaient agitées.

Je ralentis en arrivant à la crête, me baissai et passai la tête à l'angle d'une roche.

Random était à une courte distance devant moi, avec Fiona, et aussi les seigneurs Chantris et Feldane. Tous sauf Fiona avaient des armes et semblaient prêts à s'en servir, mais ils restaient dans une totale immobilité. Ils regardaient fixement le bord du monde – une plate-forme rocheuse un peu au-dessus d'eux, à une quinzaine de mètres – le point où commençait l'abîme.

Brand se tenait à ce point, maintenant Deirdre devant lui. Elle n'avait plus son casque et ses cheveux flottaient farouchement ; il lui tenait la pointe d'une dague contre le cou. On eût dit qu'il l'avait déjà un peu entaillée. Je me laissai retomber.

J'entendis Random demander à voix basse : « Ne peux-tu rien faire de plus, Fiona ? »

— Je peux le maintenir à cet endroit, répondit-elle, et à cette distance, ralentir ses efforts de contrôle des intempéries. Mais c'est tout. Il s'est en partie accordé, et moi pas. La proximité

joue aussi en sa faveur. Quoi que je tente, il est en mesure de le contrer. »

Random se mâchonna la lèvre inférieure.

« Déposez vos armes, cria Brand. Et immédiatement, sinon Deirdre est morte.

— Tue-la, répondit Random, et tu perds tout ce qui te garde en vie. Fais cela, et tu verras où je planterai mon arme ! »

Brand marmonna des paroles indistinctes. Puis, à voix haute, il dit : « Parfait. Je vais commencer par la mutiler. »

Random cracha de dégoût.

« Vas-y ! lança-t-il. Elle est capable de se régénérer aussi bien que nous tous. Tâche de trouver une menace qui ait un sens, ou alors boucle-la et bats-toi ! »

Brand resta silencieux. Je jugeai bon de ne pas révéler ma présence. Je devais pouvoir faire quelque chose. Je risquai encore un œil pour photographier mentalement le terrain avant de me dissimuler de nouveau.

Il y avait bien quelques roches à une certaine distance sur la gauche, mais pas assez grandes. Aucun moyen de le surprendre, à première vue.

« Je pense que nous allons devoir lui foncer dessus et accepter les risques, entendis-je avouer Random. Je ne vois pas d'autre solution. Et vous ? »

Avant qu'on lui ait répondu, il se produisit un phénomène étrange. Le jour commença à s'éclaircir.

Je cherchai autour de moi la source de clarté, puis je levai les yeux.

Les nuages étaient toujours là et le ciel insensé se livrait à ses tours habituels. Toutefois, la lumière était dans les nuages. Ils avaient pâli et luisaient maintenant comme s'ils avaient masqué un soleil. Sous mon regard, la clarté grandissait.

« Qu'est-ce qu'il fabrique encore ? demanda Chantris.

— Rien que je sache, dit Fiona. Je ne crois pas que ce soit lui qui agisse.

— Qui alors ? »

Je n'entendis pas de réponse.

Les nuages prenaient de plus en plus de luminosité. Le plus grand et le plus clair se mit à rouler comme si on l'avait agité.

Des formes bougeaient à l'intérieur. Puis elles se stabilisèrent. Un contour commença à se dessiner.

Au-dessous de moi, sur le terrain, les bruits de la bataille faiblissaient. La tempête même s'étouffait tandis que se précisait la vision. Il s'ébauchait décidément des traits dans l'espace brillant au-dessus de nous... les traits d'un énorme visage.

« Je te dis que je n'en sais rien », entendis-je Fiona répondre à une question marmonnée.

Avant que la forme se fût parfaitement constituée, je me rendis compte que c'était le visage de Père dans le ciel. Un bien joli coup ! Et je n'avais pas idée de ce que cela pouvait bien signifier.

Le visage bougeait, paraissant nous regarder tous. On y voyait des rides de tension et aussi d'inquiétude. La netteté s'accrut encore. Les lèvres bougèrent.

Quand sa voix me parvint, elle était au ton normal de la conversation, plutôt qu'au niveau tonnant auquel je m'étais attendu :

« Je vous adresse ce message avant d'entreprendre de réparer la Marelle. Quand vous le recevrez, j'aurai déjà réussi ou échoué. Cela précédera l'onde du Chaos qui doit accompagner ma tentative. J'ai des raisons de croire que cet effort me sera fatal. »

Ses yeux parurent balayer le champ de bataille.

« Réjouissez-vous ou pleurez, poursuivit-il, car ceci marque le commencement ou la fin. J'enverrai la Pierre du Jugement à Corwin dès que je n'en aurai plus besoin. Je l'ai chargé de la porter sur les lieux du combat. Tous vos exploits là-bas seront sans effet s'il n'est pas possible d'éviter la vague du Chaos. Mais avec la Pierre, en cet endroit, Corwin devrait être en mesure de vous protéger jusqu'à ce qu'elle ait passé. »

J'entendis le rire de Brand. C'était maintenant celui d'un véritable dément.

« Avec ma fin, poursuivit la voix, vous vous trouverez devant le problème de la succession. J'avais mes vœux en cette matière, mais je vois qu'ils étaient vains. En conséquence, je n'ai d'autre

choix que de laisser la décision suspendue à la corne de la Licorne.

« Mes enfants, je ne saurais dire que je sois pleinement satisfait de vous, mais j'imagine que c'est réciproque. Ainsi soit-il donc. Je vous laisse ma bénédiction qui est plus qu'une simple formalité. Je vais maintenant effectuer le parcours de la Marelle. Adieu. »

Le visage commença à s'estomper et les nuages se vidèrent de clarté. Il disparut rapidement. Le silence régnait sur le pays.

« ... et comme vous pouvez le constater, disait Brand, ce n'est pas Corwin qui a la Pierre. Jetez vos armes et enfuyez-vous de ce lieu. Ou gardez-les et allez-vous-en. Peu m'importe. Laissez-moi seul. J'ai d'autres occupations.

— Brand, intervint Fiona, es-tu capable de faire ce qu'il espérait de Corwin ? Peux-tu t'en servir pour que cette chose ne nous touche pas ?

— Je le pourrais si je le voulais. Oui, je pourrais la détourner de son chemin.

— Tu seras un héros, si tu le fais, dit-elle d'une voix douce. Tu te seras acquis notre gratitude. Tous les torts passés seront pardonnés. Pardonnés et oubliés. Nous... »

Il se mit à rire follement. « *Toi ? Me pardonner ?* fit-il. Toi, qui m'as laissé dans cette tour, qui m'as planté un couteau dans le flanc ? Non, merci, ma sœur. Tu es bien bonne de m'offrir le pardon, mais pardonne-moi de le refuser.

— Très bien, dit Random. Alors, *que* veux-tu ? Nos excuses ? Tu les as. Mais tu joues un jeu stupide. Mettons-y un terme et rentrons chez nous. Nous agirons comme s'il s'agissait d'un mauvais rêve.

— Oui, mettons-y fin, répliqua Brand. C'est-à-dire que vous allez commencer par déposer les armes. Ensuite Fiona me libérera de son enchantement, vous ferez tous demi-tour et vous filerez au nord. C'est cela ou je tue Deirdre.

— Alors, je pense qu'il vaut mieux que tu la tues et que tu te tiennes prêt à me combattre, répondit Random, parce qu'elle sera morte de toute façon dans un petit moment si nous te laissons toute liberté. Comme nous tous, d'ailleurs. »

J'entendis glousser Brand.

« Croyez-vous vraiment que je vous laisserai mourir ? J'ai besoin de vous... d'autant d'entre vous que je pourrai en sauver. Et de Deirdre aussi, j'espère. Vous êtes seuls en mesure de comprendre mon triomphe. Je vous protégerai durant tout l'holocauste qui va commencer.

— Je ne te crois pas, rétorqua Random.

— Alors prends le temps d'y réfléchir. Tu me connais assez pour savoir que j'ai envie de vous fourrer le nez dans la crotte. Je vous veux comme témoins de ce que j'accomplis. C'est en ce sens que je tiens à votre présence dans mon nouveau monde. Et maintenant, partez d'ici.

— Tu auras tout ce que tu voudras et notre reconnaissance par-dessus le marché, commença Fiona, si tu veux seulement...

— Filez ! »

Je sus que je ne pouvais plus attendre. Je devais intervenir. Je savais aussi que je ne pourrais pas le frapper à temps. Je n'avais qu'une solution : tenter de me servir de la Pierre comme arme contre lui.

Je tendis l'esprit et sentis la présence du joyau. Je fermai les yeux pour rassembler mes pouvoirs.

Brûlante. Brûlante, songeais-je. Elle te brûle, Brand. Elle fait vibrer de plus en plus vite toutes les fibres de ton corps. Tu es sur le point de te transformer en torche humaine...

Je l'entendis crier.

« Corwin ! hurla-t-il. Arrête ! Où que tu sois ! Je vais la tuer ! Regarde ! »

Concentrant toujours ma volonté sur la Pierre pour qu'elle continue de le brûler, je me mis debout. Je le regardai farouchement, à distance. Ses vêtements commençaient à se consumer.

« Arrête ! » répéta-t-il. Il leva sa dague et fit une entaille au visage de Deirdre.

Je criai à mon tour, la vue troublée. Je perdis le contrôle du joyau. Mais Deirdre, la joue gauche ensanglantée, lui planta les dents dans le bras alors qu'il allait de nouveau la couper. Puis elle eut une main libre, elle lui colla le coude dans les côtes et s'efforça de s'éloigner.

Dès qu'elle eut bougé, dès qu'elle eut baissé la tête, il y eut un éclair argenté. Brand étouffa un cri et lâcha la dague. Une flèche lui avait transpercé la gorge. Une autre se planta dans sa poitrine l'instant d'après, un peu à droite de la Pierre.

Il recula en émettant des gargouillis. Seulement il n'avait nulle part où poser le pied, au bord de l'abîme.

Son œil se révolta quand il perdit l'équilibre. Puis il lança la main droite en avant et saisit la chevelure de Deirdre. Je courais maintenant, en poussant des cris, mais je savais que je ne les rejoindrais pas à temps.

Deirdre, son visage ensanglanté tout convulsé d'horreur, poussa un hurlement et tendit les bras vers moi...

Puis Brand, Deirdre et la Pierre basculèrent et tombèrent, disparaissant à la vue... perdus...

Je crois que je tentai de me précipiter à leur suite, mais Random m'empoigna. Pour finir, il dut m'assommer et tout s'évanouit pour moi.

Quand je repris connaissance, j'étais étendu sur la terre caillouteuse, en retrait de l'endroit d'où ils étaient tombés. On avait plié ma cape pour m'en faire un oreiller. Ma première vision fut le ciel tournoyant, qui me rappela mon rêve de la roue, le jour où j'avais rencontré Dara pour la première fois. Je sentais la présence des autres auprès de moi, j'entendais leurs voix, mais je ne tournai pas aussitôt la tête. Je restai immobile à contempler le ciel en songeant à ma perte. Deirdre... elle avait eu plus d'importance pour moi que tout le reste de la famille à la fois. Je n'y peux rien. C'était ainsi. Combien de fois avais-je souhaité qu'elle ne fût pas ma sœur ! Cependant, je m'étais habitué aux réalités de la situation. Mes sentiments ne changeraient jamais, pourtant... maintenant elle n'était plus et cette pensée était plus pénible pour moi que la destruction imminente du monde.

Cependant, il fallait bien que je me rende compte de ce qui se passait. La Pierre disparue, tout était fini. Quand même... je me concentrai pour chercher à sentir sa présence, où qu'elle fût, mais il n'y avait rien. Je voulus alors m'asseoir pour voir où était arrivée la vague du Chaos, mais un bras me repoussa soudain.

« Repose-toi, Corwin. » C'était la voix de Random. « Tu es à bout de forces. On dirait que tu viens de traverser l'enfer en rampant. Tu n'y peux rien à présent. Repose-toi.

— Qu'est-ce que mon état de santé peut bien changer ? répondis-je. Dans peu de temps, ce sera sans importance. »

Je voulus encore me redresser et cette fois le bras vint me soutenir.

« Comme tu voudras, dit-il. Bien qu'il n'y ait pas grand-chose d'intéressant à voir. »

Sans doute avait-il raison. La bataille paraissait terminée, sauf quelques îlots de résistance ennemie, qui se faisaient rapidement envelopper, les soldats étant capturés ou tués, tous se retirant devant la vague menaçante qui avait atteint l'extrémité du terrain de conflit. Bientôt toute notre colline serait couverte de survivants des deux camps. Je jetai un coup d'œil en arrière. Il ne venait plus de forces fraîches de la sombre citadelle. Pourrions-nous nous y réfugier quand la vague arriverait enfin jusqu'à nous ? Et quoi ensuite ? L'abîme me semblait être l'ultime réponse. « Bientôt », murmurai-je, en songeant à Deirdre. « Bientôt... » Et pourquoi pas ?

J'observai le front de l'orage, irradiant les éclairs, se transformant, cachant tout au passage. Oui, bientôt. Avec la Pierre disparue comme Brand...

« Brand, dis-je. Qui est-ce qui a fini par l'abattre ?

— Je réclame cette distinction », fit une voix que je connaissais, sans la situer immédiatement.

Je tournai la tête, les yeux écarquillés. L'homme en vert était assis sur une roche. Son arc et son carquois étaient posés sur le sol à sa portée. Il m'adressa un mauvais sourire.

C'était Caine.

« Que je sois pendu ! fis-je en me frottant la mâchoire. Il m'est arrivé une drôle de chose quand je me rendais à tes funérailles.

— Oui, je l'ai entendu dire. » Il rit « T'es-tu jamais tué toi-même, Corwin ?

— Pas récemment. Comment t'y es-tu pris ?

— Je suis allé dans l'ombre appropriée, répondit-il. J'y ai tendu une embuscade à ma propre ombre. C'est elle qui a fourni

le cadavre. » Il frissonna. « Une sensation insolite que celle-là. Je n'aurais pas envie de recommencer.

— Mais pourquoi ? fis-je. Pourquoi truquer ta mort et essayer de m'en faire passer pour responsable ?

— Je voulais aller à la racine même du mal, en Ambre, et le détruire. J'ai pensé que le mieux était pour moi de me supprimer. Y avait-il un meilleur moyen de convaincre tout le monde de ma mort ? Et j'ai finalement réussi, comme tu l'as vu. » Il marqua un temps. « Mais je suis désolé pour Deirdre. Je n'avais pas le choix. C'était notre dernière chance. Je ne croyais tout de même pas qu'il l'entraînerait avec lui. »

Je détournai les yeux.

« Je n'avais pas le choix, répéta-t-il. J'espère que tu t'en rends compte. »

J'inclinai la tête.

« Mais pourquoi as-tu cherché à faire croire que c'était moi qui t'avais tué ? » insistai-je.

À cet instant, Fiona et Bleys s'approchèrent. Je les saluai et revins à Caine pour écouter son explication. Il y avait aussi des questions que je désirais poser à Bleys, mais elles pouvaient attendre.

« Alors ? demandai-je.

— Je voulais t'écarter du chemin, dit-il. Je croyais encore que tu étais à l'origine de tout le mal. Toi ou Brand. J'en étais arrivé à centrer mes soupçons sur vous deux. Je pensais même que vous étiez complices... surtout vu la peine qu'il prenait pour te faire revenir.

— Erreur sur ce point, observa Bleys. Brand essayait de le tenir à l'écart. Il avait appris que la mémoire lui revenait et...

— Je comprends, dit Caine. Mais à l'époque je voyais ainsi les choses. Alors je voulais que Corwin soit de nouveau en prison pendant que je recherchais Brand. Je me suis tenu tranquille tout en écoutant toutes les conversations qui s'échangeaient par les Atouts, en espérant y relever un indice du lieu où se trouvait Brand.

— C'était ce que Père voulait dire, intervins-je.

— Quoi donc ? fit Caine.

— Il donnait à entendre qu'il y avait un indiscret qui écoutait les Atouts.

— Je ne vois pas comment il l'aurait su. J'avais appris à rester entièrement passif. J'avais pris l'habitude de les étaler et de les effleurer tous à la fois en attendant un frémissement. Quand cela venait, je reportais mon attention sur les interlocuteurs. En vous prenant un par un, j'ai même découvert que je pouvais parfois pénétrer vos pensées quand vous n'utilisiez pas vous-mêmes les Atouts... si vous étiez assez distraits et que je ne me permette pas la moindre réaction.

— Il le savait pourtant, dis-je.

— C'est tout à fait possible. Et même probable », confirma Fiona, et Bleys fit un signe affirmatif.

Random vint plus près.

« Que voulais-tu dire en demandant des nouvelles du flanc de Corwin ? s'enquit-il. Comment pouvais-tu seulement en être informé à moins...

— Toi ? fis-je d'une voix rauque. C'est toi qui m'as poignardé ?

— Bois un peu, Corwin », proposa Random en me passant sa gourde. C'était du vin dilué. J'avalai. J'avais une soif immense, mais je cessai après quelques gorgées.

« Raconte, dis-je.

— D'accord. Je te le dois bien. Quand j'ai appris dans l'esprit de Julian que tu avais ramené Brand en Ambre, j'en ai conclu qu'une de mes hypothèses antérieures se vérifiait... que toi et Brand étiez de mèche. Cela signifiait qu'il fallait vous tuer tous les deux. Je me suis servi de la Marelle pour me projeter dans tes appartements cette nuit-là. Alors j'ai tenté de te tuer, mais tu étais trop rapide et tu as réussi à t'évader par Atout avant que j'aie l'occasion de frapper une deuxième fois.

— Eh bien, tu es un fier salaud. Mais si tu étais en contact avec nos pensées, comment n'as-tu pas vu que je n'étais pas l'homme que tu cherchais ? »

Il secoua la tête.

« Je ne recueillais que les pensées de surface et les réactions à l'environnement immédiat. Et même, pas toujours. Et j'avais entendu ta malédiction, Corwin. Laquelle se réalisait. Je le

voyais tout autour de nous. J'ai eu le sentiment que nous serions tous bien plus en sûreté si toi et Brand étiez éliminés. Je savais de quoi il était capable, selon ses agissements avant que tu reviennes. Mais je n'ai pas pu l'atteindre à ce moment-là, à cause de Gérard. Puis il a commencé à devenir plus fort. J'ai fait une tentative plus tard, sans aboutir.

— Quand cela ? s'enquit Random.

— C'est celle-là dont on a accusé Corwin. Je m'étais masqué. Au cas où il réussirait à m'échapper, comme l'avait fait Corwin, je ne voulais pas qu'il sache que j'étais encore en vie. La Marelle m'a transporté dans son appartement et j'ai voulu l'achever. Nous étions tous les deux blessés et il y avait pas mal de sang répandu, mais il a réussi à s'évader par les Atouts, lui aussi. Alors je me suis mis en rapport avec Julian il y a un certain temps et me suis joint à lui pour cette bataille parce que, nécessairement, Brand ferait son apparition ici. J'ai fait fabriquer des flèches à pointe d'argent parce que j'étais plus qu'à demi convaincu qu'il n'était plus semblable à nous autres. Je voulais le tuer vite et à distance. Je me suis entraîné à l'arc avant de me mettre à le chercher. Je l'ai enfin retrouvé. À présent, tous me disent que j'étais dans l'erreur à ton sujet, alors j' imagine que la flèche qui t'était destinée ne servira pas.

— Mille mercis.

— Je te dois même peut-être des excuses.

— Que ce serait gentil !

— Par ailleurs, je croyais être dans le vrai. Mes actes visaient à sauver le reste... »

Je ne devais pas recevoir les excuses de Caine parce qu'à cet instant, un son de trompette parut secouer l'univers... sans direction nette, clair, prolongé. Nous en cherchions l'origine autour de nous.

Caine se dressa, le doigt pointé.

« Là ! » dit-il.

Je suivis des yeux son geste. Le front d'orage était brisé au nord-ouest, à l'endroit où la route noire en sortait. Un cavalier fantomatique sur un destrier noir venait d'y apparaître, soufflant dans son instrument. Il fallut un moment pour que les notes suivantes nous parviennent. Peu après, deux autres

trompettes – également pâles, sur des montures noires – le rejoignirent. Ils portèrent leurs cors à leurs lèvres, amplifiant les sons.

« Qu'est-ce que cela peut être ? fit Random.

— Je crois le savoir », répondit Bleys, et Fiona inclina affirmativement la tête.

« Alors ? » demandai-je.

Mais ils ne me répondirent pas. Les cavaliers s'étaient remis en marche, sur la route noire, et d'autres sortaient derrière eux.

12.

J'observais. Un vaste silence s'était établi sur les hauteurs autour de nous. Toutes les troupes avaient fait halte pour contempler la procession. Même les prisonniers entourés d'acier portaient leur attention sur le spectacle.

Derrière les trompettistes pâles venait une masse de cavaliers aux montures blanches, porteurs de bannières dont certaines m'étaient inconnues, derrière un homme-objet qui arborait l'étendard d'Ambre, frappé de la Licorne. Venaient ensuite d'autres musiciens dont certains avaient des instruments que je n'avais encore jamais vus.

Derrière la musique venaient des choses en forme d'hommes, avec des cornes et une armure légère, en longues colonnes, et un sur vingt brandissait au-dessus de sa tête une grande torche. Un bruit profond nous parvint alors – lent, rythmé, roulant au-dessous des notes de trompettes et d'autres instruments... je me rendis compte que c'étaient ces fantassins qui chantaient. Un temps assez long dut s'écouler tandis que ce corps d'armée progressait sur la route noire, loin au-dessous de nous, et pourtant aucun de nous ne bougea, ne prononça un mot. La horde passa, arriva enfin au bord de l'abîme et continua d'avancer sur le prolongement presque invisible de la sombre route, avec les torches éclatantes sur le fond de ténèbres pour les guider. La musique se renforça malgré la distance, et des voix venaient sans cesse s'ajouter au chant, au fur et à mesure que les unités combattantes émergeaient du rideau de la tempête où fusaient les éclairs. Un roulement de tonnerre se faisait parfois entendre, sans couvrir la musique et les chœurs, pas plus que les vents furieux ne pouvaient éteindre les torches. Cette parade avait un effet hypnotique. Il me semblait que je regardais le défilé militaire depuis des jours sans nombre, des

années peut-être, en écoutant le chant que je reconnaissais à présent.

Un dragon s'envola soudain hors du menaçant nuage, suivi de deux autres. Vert et or et noir comme du fer vieilli, je les regardai prendre leur essor sur les vents, la tête tournée en arrière pour laisser flotter des oriflammes de feu. Les éclairs jaillissaient au-dessous d'eux et révélaient leur puissance et leur splendeur, dans la majesté de leurs énormes proportions. Sous eux sortit un petit troupeau de bétail blanc, hochant la tête, soufflant l'air, et faisant sonner le sol sous ses sabots. Des cavaliers les menaient en faisant claquer de longs fouets noirs.

Vint ensuite une procession de troupes vraiment bestiales, originaires d'une ombre avec laquelle Ambre a parfois des relations – des êtres lourds, couverts d'écaillés, armés de formidables griffes – qui soufflaient dans des instruments analogues à des cornemuses, dont les notes criardes nous parvenaient avec des vibrations pathétiques.

Ils passèrent, suivis d'autres porteurs de torches, et d'autres troupes arborant les couleurs de diverses ombres proches ou distantes. Nous les regardions défiler et poursuivre leur marche dans le ciel lointain, comme une migration de lucioles, avec, pour destination, la noire citadelle appelée les Cours du Chaos.

Cela paraissait sans fin. J'avais à peu près perdu la notion du temps. Mais, fait étrange, le front de tempête ne bougeait plus. J'en arrivais à m'oublier moi-même, tant j'étais intéressé par cette procession. Je sentais que c'était un événement qui ne se reproduirait jamais plus. Des choses brillantes volaient en tous sens au-dessus des colonnes et d'autres, sombres, planaient plus haut.

Il y avait des fantômes qui battaient le tambour, des créatures de pure lumière, et des machines volantes ; je vis des cavaliers tout vêtus de noir, sur des montures diverses ; une chimère resta un instant suspendue dans le ciel, comme une pièce de feu d'artifice. Et les bruits – pas, sabots, chants, plaintes des cornemuses, tambours et trompettes – montèrent en une puissante vague qui passa sur nous. Et la procession progressait sans fin sur le pont de ténèbres, ses lumières

bordant maintenant la longue route jusqu'à une fort grande distance.

Quand je ramenai les yeux vers le rideau luisant, une autre forme encore en sortit. C'était une charrette toute drapée de noir, tirée par une paire de chevaux noirs. À chaque angle se dressait une hampe qui luisait d'un feu bleu, et sur le véhicule reposait ce qui ne pouvait être qu'un cercueil, recouvert de notre pavillon à la Licorne. Le conducteur était un bossu vêtu de violet et d'orangé, et je reconnus Dworkin, même à cette distance.

Il en est donc ainsi, songeai-je. Je ne sais pas pourquoi, mais c'est bien, bien que ce soit vers le Vieux Pays que tu voyages maintenant. J'aurais pu te dire nombre de choses de ton vivant. J'en ai dit quelques-unes, mais bien peu de paroles appropriées ont été prononcées. Trop tard, puisque tu es mort. Aussi mort que tous ceux qui t'ont précédé en ce lieu où nous te suivrons peut-être bientôt, nous tous. Je suis désolé. Ce n'est qu'après tant d'années, quand tu as pris un visage et une forme nouvelle, que j'ai fini par te connaître, te respecter, et même t'aimer... même si tu restais un vieux salopard coléreux sous cette forme également. Ton moi-Ganelon était-il le vrai, ou n'était-ce qu'une apparence de plus adoptée d'un point de vue pratique, Vieux Fêru de Transformations ? Je ne le saurai jamais, mais j'aime à croire que j'ai fini par te voir tel que tu étais, que j'ai rencontré une personne que j'aimais, en qui je pouvais avoir confiance, et que c'était toi. Je regrette de ne pas t'avoir mieux connu, mais je suis reconnaissant de cela au moins.

« Père... ? fit Julian à voix basse.

— Il souhaitait être emporté au-delà des Cours du Chaos, dans les ténèbres éternelles, quand son heure sonnerait, dit Bleys. Du moins est-ce ce que m'a dit Dworkin, une fois. Au-delà du Chaos et d'Ambre, en un lieu où personne ne règne.

— Ainsi en est-il, dit Fiona. Mais existe-t-il de l'ordre quelque part derrière ce mur par lequel ils passent ? Ou bien la tempête s'étend-elle à l'infini ? S'il a réussi, ce n'est qu'une affaire provisoire et nous ne sommes pas en danger. Mais sinon...

— Peu importe qu'il ait ou non réussi, parce que, moi, j'ai abouti, répondis-je.

— Que veux-tu dire ? s'enquit-elle.

— Je crois qu'il a échoué, qu'il a été détruit avant d'avoir pu réparer l'ancienne Marelle. Quand j'ai vu arriver cet orage – et en fait, je l'ai subi en partie – je me suis rendu compte que je n'arriverais pas ici à temps avec la Pierre, qu'il m'avait fait parvenir après sa tentative. Tout au long du chemin, Brand s'était efforcé de me la prendre... pour tracer une nouvelle Marelle, disait-il. Quand j'ai vu que rien d'autre ne marchait, je me suis servi de la Pierre pour effectuer un nouveau tracé. Je n'ai jamais rien fait de plus difficile, mais j'ai réussi. La matière devrait se maintenir, une fois cette vague passée, que nous survivions ou non. Brand m'a volé la Pierre à l'instant précis où je terminais mon dessin. Quand je me suis relevé après son attaque, j'ai utilisé la nouvelle Marelle pour me projeter ici, Donc il en existe toujours une, quoi qu'il puisse arriver.

— Mais, Corwin, dit-elle, et si Père avait réussi ?

— Je ne sais pas.

— D'après ce que m'a dit Dworkin, intervint Bleys, deux Marelles distinctes ne sauraient exister dans un seul et même univers. Celles de Rebma et de Tir-na Nog'th ne comptent pas, n'étant que des reflets de la nôtre...

— Que se passerait-il ? coupai-je.

— Je pense qu'il y aurait une rupture, la fondation d'une existence nouvelle... quelque part.

— Et quels en seraient les effets sur la nôtre ?

— Ou la catastrophe absolue, ou aucun effet, dit Fiona. Je peux fournir des arguments dans l'un et l'autre sens.

— Alors nous nous retrouvons à notre point de départ, déclarai-je. Ou tout va se désagréger d'ici peu ou tout tiendra.

— C'est ce qu'il semble, confirma Bleys.

— C'est sans importance si nous ne sommes plus là après que cette vague nous aura balayés, dis-je. Et elle va sûrement passer sur nous. »

Je reportai mon attention sur le convoi funèbre. D'autres cavaliers étaient sortis derrière le véhicule, suivis de tambours. Puis des enseignes et des torches et une longue file de

fantassins. Les chants nous parvenaient encore, et loin, loin par-dessus l'abîme, il semblait que le défilé eût enfin atteint la sombre citadelle.

... Je t'ai détesté si longtemps, je t'ai reproché tant de choses. Maintenant, c'est fini, et aucun de ces sentiments ne subsiste. Au contraire, tu avais toujours souhaité que je sois roi, travail pour lequel – je le vois à présent – je ne suis nullement fait. Mais cela me montre que je comptais à tes yeux. C'est déjà beaucoup en soi. Mais je ne penserai jamais plus à toi de la même manière. Déjà ton image se trouble. Je vois le visage de Ganelon à la place du tien. Il était mon compagnon. Il a risqué sa vie pour moi. Il était toi, mais un toi différent... un toi que je n'avais pas connu. À combien d'épouses et d'ennemis as-tu survécu ? Avais-tu de nombreux amis ? Je ne le crois pas. Mais il y avait en toi tant d'aspects dont nous étions ignorants. Je n'ai jamais songé que je verrais ton trépas. Ganelon – Père, vieil ami et ennemi. Je te fais mes adieux. Tu rejoins Deirdre que j'aimais. Tu as conservé ton mystère. Repose en paix, si telle est ta volonté. Je te donne cette rose fanée que j'ai gardée à travers l'enfer, pour la jeter dans l'abîme. Je te laisse la rose et les couleurs insensées du ciel. Tu vas me manquer...

Enfin ce fut la fin du long cortège. Les derniers êtres sortirent du rideau et s'éloignèrent. Les éclairs fulguraient toujours, la pluie battait et le tonnerre roulait. Toutefois, aucun des membres de la procession n'avait paru mouillé, me rappelais-je. J'étais resté au bord de l'abîme pour les regarder passer. Une main se posa sur mon bras. Depuis combien de temps étais-je planté là ? Je n'aurais su le dire. Maintenant que la parade était terminée, je voyais que la tempête poursuivait son avance.

La rotation du ciel semblait nous apporter davantage de ténèbres. Des voix sur ma gauche. Il y avait longtemps qu'elles se faisaient entendre, mais je n'avais pas saisi leurs paroles. Je tremblais, j'avais mal partout, je pouvais à peine me tenir debout.

« Viens t'allonger, me dit Fiona, la famille a suffisamment diminué pour la journée. »

Je me laissai entraîner par elle à l'écart de l'abîme.

« Qu'est-ce que cela changerait, en réalité ? demandai-je. Combien de temps crois-tu qu'il nous reste ? »

— Nous ne sommes pas forcés de rester ici à l'attendre, dit-elle. Nous allons suivre le pont sombre jusqu'aux Cours. Nous avons déjà brisé leur défense. Il se pourrait que la tempête n'aille pas jusque-là. L'abîme l'arrêtera peut-être. De toute façon, nous devrions accompagner le convoi de Père. »

J'inclinai la tête.

« Il semble que nous n'ayons guère d'autre choix que de remplir nos devoirs jusqu'au bout. »

Je m'assis en poussant un soupir. Je me sentais de plus en plus faible.

« Tes bottes..., dit-elle.

— Oui. »

Elle me les ôta. J'avais des battements de sang dans les pieds.

« Je te remercie.

— Je vais t'apporter à manger. »

Je fermai les paupières et somnolai. Il y avait trop d'images simultanées dans ma tête pour former un rêve cohérent. Ce que cela dura, je l'ignore, mais ce fut un vieux réflexe qui me réveilla au bruit des pas d'un cheval. Puis une ombre passa sur mes paupières.

Je levai les yeux et vis un cavalier au visage emmitouflé, silencieux, immobile. Il m'examinait.

Je l'étudiai à mon tour. Il n'avait fait aucun geste hostile, mais il y avait de l'antipathie dans ce regard froid.

« Ci-gît le héros », fit une voix douce.

Je ne répondis pas.

« Je pourrais facilement vous tuer, en ce moment. »

Je reconnus alors cette voix, sans toutefois trouver la moindre raison à ce sentiment d'inimitié.

« J'ai vu Borel avant qu'il meure, dit-elle. Il m'a raconté de quelle façon ignoble vous l'avez vaincu. »

Je n'y pouvais rien, impossible de me dominer. Un gloussement sec me monta de la gorge. Me sentir bouleversé de cela entre toutes autres choses ! J'aurais pu lui expliquer que Borel était bien mieux équipé et bien plus reposé que moi et

qu'il était venu me provoquer. J'aurais pu lui dire que je n'observe plus les règles quand ma vie est en jeu, ou encore que je ne considère pas la guerre comme un jeu. J'aurais pu répéter bien des choses, mais si elle ne les savait pas déjà ou si elle se refusait à les comprendre, cela n'aurait absolument rien changé. De plus ses sentiments étaient déjà évidents.

Je me contentai donc d'énoncer un des grands clichés : « Il y a en général plus d'une façon d'envisager une situation.

— La mienne me suffit », répondit-elle.

J'eus envie de hausser les épaules, mais j'avais trop mal au dos.

« Vous m'avez coûté deux des personnes les plus importantes de ma vie, m'accusa-t-elle.

— Vraiment ? fis-je. Alors j'en suis sincèrement désolé pour vous.

— Vous n'êtes pas ce que l'on m'avait amenée à croire. Je voyais en vous un personnage réellement noble... fort, mais compréhensif et parfois bon. Honorable... »

La tempête, qui s'était considérablement rapprochée, lançait ses éclairs derrière elle. Un mot vulgaire me monta aux lèvres. Elle ne le releva pas, comme si elle ne l'avait pas entendu.

« Maintenant, je pars, reprit-elle. Je retourne chez mon peuple. Vous êtes les vainqueurs de la journée jusqu'à présent... mais Ambre, c'est par là. » Elle désignait du geste l'orage. Je ne pouvais qu'écarquiller les yeux. Pas sur les éléments déchaînés. Sur elle « Je ne crois pas que nous nous reverrons jamais », dit-elle, et son cheval l'emporta sur ma gauche, en direction de la route noire.

Un cynique aurait pu en conclure qu'elle avait simplement décidé de tenter sa chance du côté qu'elle jugeait gagnant à présent, puisqu'il y avait des chances que les Cours du Chaos survivent. Je n'en savais rien. Je ne songeais plus qu'à ce que j'avais vu quand elle avait esquissé son geste. Les plis de son capuchon s'étaient déplacés, me révélant un bref instant ce qu'elle était devenue. Ce n'avait pas été figure humaine, là dans les ombres. Mais je la suivis des yeux jusqu'à ce qu'elle eût disparu. Deirdre, Brand et Père morts, et maintenant une

séparation d'avec Dara dans ces termes... le monde était beaucoup plus désert... du moins ce qu'il en restait.

Je me rallongeai en soupirant. Pourquoi ne pas rester tout bêtement ici quand les autres s'en iraient, attendre que l'orage me balaie, et dormir... me dissoudre ? Je songeai à Hugi. Avais-je digéré sa sortie de la vie aussi bien que sa chair ? J'étais si fatigué que cela me paraissait la voie la plus facile...

« Tiens, Corwin. »

Je m'étais rendormi un moment. Fiona était de nouveau près de moi, avec des vivres et une gourde. Il y avait quelqu'un d'autre avec elle.

« Je ne voulais pas interrompre ton entretien, dit-elle, alors, j'ai attendu.

— As-tu entendu ? demandai-je.

— Non, mais je devine, puisqu'elle est partie. Tiens. »

J'avalai un peu de vin et portai mon attention sur la viande et le pain. Malgré mon état d'esprit, c'était appétissant.

« Nous n'allons pas tarder à bouger », dit Fiona en jetant un coup d'œil au front rageur de l'orage. « Es-tu capable de te tenir en selle ?

— Je le crois. »

Je bus encore une gorgée de vin.

« Cependant, il s'est passé trop de choses, Fiona, lui dis-je. Je suis engourdi sur le plan émotif. Je me suis sauvé d'un asile d'aliénés dans un monde d'ombre. J'ai joué des tours et j'ai tué des gens. J'ai fait des calculs et je me suis battu. J'ai retrouvé la mémoire et j'ai tenté de remettre de l'ordre dans ma vie. J'ai découvert ma famille et appris à l'aimer. Je me suis réconcilié avec Père. J'ai lutté pour le royaume. J'ai fait de mon mieux pour maintenir la situation. Et voilà qu'il semble que ç'ait été pour arriver à rien, et il ne me reste même plus le courage de me lamenter. Je suis engourdi. Pardonne-moi. »

Elle m'embrassa.

« Tu n'es pas encore battu. Tu vas redevenir toi-même », affirma-t-elle.

Je secouai la tête.

« C'est comme au dernier chapitre *d'Alice*, répondis-je. Si je crie : « Vous n'êtes qu'un jeu de cartes ! » j'ai l'impression que

nous allons tous nous envoler, comme une poignée de morceaux de carton peint. Je ne pars pas avec vous. Laissez-moi ici. De toute façon, je ne suis que le joker dans la partie.

— Pour le moment, je suis plus forte que toi, dit-elle. Donc, tu vas venir.

— Ce n'est pas chic, protestai-je doucement.

— Achève de manger. Tu as encore un répit. »

Je me remis à manger et elle poursuivit : « Ton fils Merlin attend pour te voir. J'aimerais le faire venir ici immédiatement.

— Il est prisonnier ?

— Pas exactement. Il n'était pas au nombre des combattants. Il vient d'arriver et demande à te voir. »

J'acquiesçai de la tête et elle s'éloigna. J'abandonnai la nourriture pour boire une rasade. L'inquiétude me prenait. Que peut-on dire à un grand fils dont on vient tout juste d'apprendre l'existence ? Quels étaient ses sentiments envers moi ? Était-il informé de la décision de Dara ? Comment devais-je me comporter avec lui ?

Je le regardai venir de l'endroit où ma parenté s'était rassemblée, loin sur ma gauche. Je m'étais demandé pourquoi ils me laissaient seul ainsi. Plus je recevais de visiteurs, plus cela devenait évident. Est-ce qu'ils retardaient la retraite à cause de moi ? Les vents humides de la tempête soufflaient plus fort. Il me regardait fixement en s'approchant, sans expression particulière sur ce visage qui ressemblait tant au mien. Comment Dara se sentait-elle maintenant que sa prophétie de destruction se réalisait presque ? Quels étaient ses rapports réels avec le jeune garçon ? Je me demandais tant de choses...

Il se pencha en avant pour me serrer la main.

« Père..., dit-il.

— Merlin. » Je le regardai dans les yeux. Je me mis debout sans lui lâcher la main.

« Ne vous levez pas.

— Cela va bien. » Je l'étreignis, puis le libérai. « Je suis heureux, dis-je. Bois un peu avec moi », poursuivis-je en lui tendant la gourde, en partie pour masquer mon manque de mots.

Il but et me rendit le récipient.

« Je vous remercie.

— À ta santé, dis-je, buvant à mon tour une rasade. Désolé de n'avoir pas de fauteuil à t'offrir. »

Je m'assis sur le sol et il en fit autant.

« Aucun des autres ne paraît savoir au juste ce que vous faisiez, dit-il. Sauf Fiona qui m'a précisé que ç'avait été très difficile.

— Peu importe. Je suis heureux d'être parvenu si loin, ne serait-ce que pour le moment présent. Parle-moi de toi, fils. Qu'est-ce qui te plaît ? Est-ce que la vie a été clémentine pour toi ? »

Il détourna la tête.

« Je n'ai pas encore vécu assez longtemps pour qu'il me soit arrivé beaucoup de choses », déclara-t-il.

J'étais curieux de savoir s'il avait le don de changer de forme, mais je me retins de le lui demander déjà. Inutile de rechercher les différences entre nous alors que je faisais tout juste sa connaissance.

« Je n'ai aucune idée de ce qu'a été ta vie, à grandir dans les Cours », dis-je.

Il sourit pour la première fois.

« Et je n'ai aucune idée de ce que ç'aurait été n'importe où ailleurs, répondit-il. J'étais assez différent pour qu'on me laisse souvent livré à moi-même. On m'a enseigné tout ce qu'un gentilhomme doit savoir... la magie, les armes, les poisons, le cheval, la danse. On m'a dit qu'un jour je régnerais sur Ambre. Ce n'est plus vrai, n'est-ce pas ?

— Cela ne paraît guère probable dans le futur immédiat, répondis-je.

— Bon ! Parce que c'est la seule chose que je ne veuille pas faire.

— Et que veux-tu faire ?

— Parcourir la Marelle en Ambre comme l'a fait Mère et acquérir ainsi des pouvoirs sur Ombre, pour m'y promener, voir des choses étranges et en tenter d'autres. Croyez-vous que je le puisse ? »

Je bus encore une gorgée et lui repassai la gourde.

« Il est fort possible qu'Ambre n'existe déjà plus, répondis-je. Cela dépend du succès ou de l'échec de ton grand-père dans une entreprise... et il n'est plus là pour nous dire ce qui s'est passé. Cependant, d'une manière ou d'une autre, il existe une Marelle. Si nous survivons à cette tempête démoniaque, je te promets de te trouver une Marelle, de t'instruire à ce sujet et de te regarder accomplir le parcours.

— Je vous remercie. Et maintenant, voudriez-vous me parler de votre voyage jusqu'ici ?

— Plus tard. Que t'a-t-on dit de moi ? »

Il détourna la tête.

« On m'a appris à ne pas aimer bien des choses relatives à Ambre », dit-il enfin. Puis, après un silence : « Vous, on m'a appris à vous respecter parce que vous êtes mon père. Mais on m'a rappelé que vous étiez dans les rangs ennemis. » Une pause encore. « Je me rappelle ce jour, en patrouille, quand vous êtes venu ici et que je vous ai découvert après votre combat avec Kwan. J'éprouvais des sentiments contradictoires. Vous veniez de tuer quelqu'un que je connaissais et pourtant... j'étais dans l'obligation d'admirer votre attitude. J'ai vu mon visage sur le vôtre. C'était étrange. J'ai souhaité vous connaître mieux. »

Le ciel avait complètement tourné et l'obscurité était maintenant sur nous, les couleurs passant aux Cours. La régularité de la progression de l'orage étincelant en était soulignée. Je me penchai en avant et commençai à enfiler mes bottes. L'heure allait venir de notre retraite.

« Il nous faudra reprendre la conversation sur ton sol natal, dis-je. C'est le moment de fuir devant la tempête. »

Il pivota pour examiner les éléments, puis regarda du côté de l'abîme.

« Je peux convoquer une transparence, si vous voulez.

— Un de ces ponts dérivants comme celui où tu chevauchais le jour de notre première rencontre ?

— Oui. Ils sont très pratiques. Je... »

Un cri monta du côté de mes parents rassemblés. Rien de menaçant, pourtant, à les voir. Je me relevai et fis quelques pas vers eux, tandis que Merlin se levait pour me suivre.

Je la vis alors. Une forme blanche qui battait l'air, semblait-il, en s'élevant de l'abîme. Ses sabots de devant frappèrent l'entablement, elle avança, puis s'immobilisa, nous regardant tous ; notre Licorne.

13.

Durant un instant, mes douleurs et ma fatigue se dissipèrent. J'eus un faible pincement d'espoir en examinant la jolie silhouette blanche campée devant nous. Une part de mon être voulait se précipiter en avant, mais une émotion beaucoup plus forte me maintenait sur place, en attente.

Combien de temps dura la scène, je ne saurais le dire. En bas, sur les pentes, les troupes étaient prêtes à se mettre en marche. Les prisonniers étaient dans les liens, les chevaux harnachés, le matériel en bonne place. Mais cette vaste armée s'était soudain figée. Il n'était pas naturel que tous se soient aperçus simultanément de l'événement, et pourtant toutes les têtes que je voyais étaient tournées dans notre direction, vers la Licorne au bord de l'abîme, silhouettée contre le ciel sauvage.

Je songeais à la fois précédente où j'avais vu la Licorne... à la récupération du corps de Caine-Ombre, le jour où j'avais perdu un combat contre Gérard. Je repensais aux récits que j'avais entendus... Pouvait-elle vraiment nous venir en aide ?

La Licorne fit un pas en avant, puis s'arrêta.

Elle était tellement belle que je me sentais réconforté rien qu'à sa vue. Mais c'était une sorte de sentiment douloureux qu'elle éveillait ; sa beauté était de celles qu'il ne faut absorber qu'à petites doses. Et je devinais sans savoir comment l'intelligence surnaturelle que dissimulait cette tête d'un blanc de neige. J'avais une terrible envie de la toucher, mais c'était impossible, je le savais.

Elle promena les yeux autour d'elle. Son regard se posa sur moi et j'aurais détourné la tête si je l'avais pu. C'était toutefois impossible, également. Je contemplai donc ce regard dans lequel je lisais une compréhension qui dépassait la mienne. On eût dit qu'elle connaissait tout de moi et avait en cet instant conscience de toutes mes récentes épreuves... elle voyait, elle

comprenait, et peut-être sympathisait-elle. Brièvement je crus percevoir là une pitié et un grand amour qui se réfléchissaient... et peut-être aussi un rien de mécontentement.

Puis elle tourna la tête et le contact fut rompu. Je laissai échapper un soupir. À la lueur subite d'un éclair, je crus apercevoir un objet brillant sur le côté de son cou.

Elle avança encore d'un pas, et maintenant elle regardait le groupe de mes parents vers lesquels je m'étais d'abord porté. Elle baissa la tête et émit un petit hennissement. Elle frappa le sol de son sabot antérieur droit.

Je sentais la présence de Merlin à mon côté. Je songeai à tout ce que j'allais perdre si tout finissait ici.

Elle fit quelques pas dansants en avant. Elle leva la tête et l'abaissa. On eût dit qu'il lui déplaisait de s'approcher d'un groupe de gens si nombreux.

Au pas suivant, je revis l'éclat lumineux, et un peu plus. Une minuscule étincelle rouge brillait dans sa robe, un peu plus bas sur l'encolure. Elle portait la Pierre du Jugement. Comment l'avait-elle reprise, je n'en avais pas idée. Et c'était sans importance. Si seulement elle consentait à me la remettre, j'avais le sentiment que je briserais la tempête... ou au moins que je nous protégerais contre elle dans cette zone en attendant qu'elle l'ait dépassée.

Mais ce seul regard avait suffi. Elle ne fit plus attention à moi. À pas lents et prudents, comme prête à bondir au moindre mouvement, elle s'avança vers l'endroit où se tenaient Julian, Random, Bleys, Fiona, Llewella, Benedict et quelques nobles.

J'aurais dû deviner ce qui se passait, mais non ! J'observais seulement les mouvements du bel animal qui longeait le flanc du groupe.

Elle fit halte une fois de plus, et abaissa la tête. Puis elle secoua sa crinière et se laissa tomber sur les genoux de devant. La Pierre du Jugement pendait à sa corne dorée et torsadée. La pointe de la corne touchait presque la personne devant laquelle elle était agenouillée.

Soudain, en esprit, je revis le visage de notre père dans le ciel, et ses paroles me revinrent : « À ma mort, le problème de la

succession se posera à vous... Je n'ai d'autre choix que de laisser cela à la corne de la Licorne. »

Un murmure parcourut l'assemblée quand la même pensée dut venir aux autres. Toutefois, la Licorne ne broncha pas, mais resta immobile comme une statue blanche et tendre, ne paraissant pas même respirer.

Lentement, Random tendit la main et prit le joyau suspendu à la corne. Son murmure parvint jusqu'à moi : « Je vous remercie », dit-il.

Julian dégaina son épée et la posa aux pieds de Random, en s'agenouillant. Puis ce furent Bleys et Benedict et Caine et Fiona et Llewella. J'allai me joindre à eux, et mon fils en fit autant.

Random resta silencieux un long moment. Puis il dit : « J'accepte votre allégeance. Et maintenant, relevez-vous tous. »

Pendant que nous obéissions, la Licorne pivota et fonça. Elle dévala la pente et fut hors de vue en quelques fractions de seconde.

« Je n'avais jamais pensé qu'il puisse se produire un incident semblable », dit Random, tenant toujours la Pierre à la hauteur de ses yeux. « Corwin, peux-tu prendre ceci et arrêter la tempête ?

— Elle est à toi, maintenant, répondis-je. Et je ne connais pas l'étendue de cette perturbation. Il me vient à l'idée que, dans mon état présent, je ne tiendrais pas assez longtemps pour nous garder tous en sûreté. Je crois que ceci constituera ton premier acte royal.

— Alors il va falloir que tu me montres comment cela opère. Je croyais qu'il fallait une Marelle pour établir l'accord.

— Je ne pense pas. Brand m'a donné l'idée qu'une personne déjà accordée pouvait en accorder une autre. J'y ai réfléchi et je crois savoir comment m'y prendre. Écartons-nous dans un coin quelconque.

— D'accord. Viens. »

Il y avait déjà quelque chose de nouveau dans sa voix et dans son attitude. Il semblait que le rôle soudainement confié eût commencé à opérer des modifications. Je me demandais quelle sorte de roi et reine ils feraient, lui et Vialle. Trop ! Mon esprit se sentait détaché. Il était arrivé trop de choses en trop peu de

temps ! Je ne pouvais pas réunir tous les événements récents en une grande pensée unique. J'avais envie de me faufiler n'importe où et de dormir vingt-quatre heures. Toutefois je le suivis jusqu'à l'endroit où un petit feu de campement fumait encore.

Il tisonna les braises et y ajouta une poignée de branches sèches. Puis il s'assit tout près et me fit signe. J'allai me placer près de lui.

« Pour cette histoire de royauté, commença-t-il. Qu'est-ce que je vais faire, Corwin ? Je suis pris totalement à l'improviste.

— Ce que tu feras ? Sans doute du très bon travail, répondis-je.

— Crois-tu que cela ait soulevé des rancœurs ?

— Dans ce cas, elles ne se sont pas manifestées. Tu représentes un bon choix, Random. Il s'est passé tellement de choses depuis peu de temps... En réalité, Père nous a protégés, peut-être plus qu'il ne fallait pour notre bien. Le trône, ce n'est certes pas du gâteau. Tu as *du pain* sur la planche.

Je crois que les autres s'en rendent compte à présent.

— Et toi-même ?

— Je ne le voulais que du fait qu'Éric le convoitait. Je l'ignorais à l'époque, mais c'est la vérité. C'était le pion gagnant dans un jeu qui durait depuis des années. Ou mieux, la fin d'une vendetta. Et je l'aurais tué pour régner. Je me réjouis qu'il ait trouvé une autre façon de mourir. Nous étions plus semblables que différents, lui et moi. Je ne l'ai également compris que beaucoup plus tard. Mais après sa mort, je me trouvais toujours de bonnes raisons de ne pas prendre le trône. Pour finir, j'ai eu l'intuition que ce n'était pas vraiment cela que je désirais. Non. Tu peux l'occuper, frère. Gouverne bien. D'ailleurs, j'en suis certain.

— Si Ambre existe encore, j'essaierai, dit-il. Allons, mettons-nous au boulot avec la Pierre. Cette tempête se rapproche de manière inquiétante. »

J'acquiesçai de la tête et lui pris le joyau des mains. Je le tins par sa chaîne, devant le feu. La clarté passait au travers. L'intérieur était clair.

« Penche-toi et regarde avec moi dans la Pierre », lui dis-je.

Il le fit et pendant que nous contemplions le joyau, j'ajoutai : « Pense à la Marelle », et je me concentraï aussi en m'efforçant de me souvenir des boucles et spirales des lignes à la luisante pâleur.

Je crus remarquer un petit défaut près du centre de la Pierre. Je fixai les yeux dessus tout en évoquant les torsions, les virages, les voiles... J'imaginai le courant qui m'avait envahi à chacun de ces parcours complexes.

L'imperfection de la Pierre devint plus distincte.

J'appliquai ma volonté à distinguer le tracé dans sa plénitude. Un sentiment bien connu s'empara de moi. Le même que j'avais éprouvé le jour où je m'étais accordé à la Pierre. J'espérais seulement être encore assez vigoureux pour supporter de nouveau l'épreuve.

Je tendis la main pour saisir l'épaule de Random.

« Que vois-tu ? lui demandai-je.

— Quelque chose comme la Marelle, mais cela paraît avoir trois dimensions. C'est au fond d'une mer rouge...

— Alors, viens avec moi. Il faut y aller. »

De nouveau l'impression de mouvement, de dérive pour commencer, puis de chute à une vitesse croissante vers les sinuosités jamais entièrement visibles de la Marelle au sein du joyau. Ma volonté nous poussait en avant, je sentais la présence de mon frère à mon côté, et la lueur rouge qui nous enveloppait fonça, devint l'obscurité d'une nuit claire. Cette Marelle particulière grandissait à chaque battement de cœur. Le processus me paraissait plus facile... peut-être parce que j'étais déjà accordé.

J'entraînais Random tandis que le dessin familier grandissait et que le point de départ devenait apparent. Tout en nous dirigeant vers lui, je m'efforçai une fois de plus d'envisager la totalité du tracé et me perdis encore dans ce qui paraissait être des courbes extra-dimensionnelles. De grands arcs et des spirales et des dentelles serrées se développaient devant nous. Un sentiment de crainte et d'admiration religieuse m'envahit cette fois encore et je sentis qu'il se manifestait aussi chez Random.

Nous allâmes jusqu'à la section du commencement et nous y fûmes balayés. Tout autour de nous, des clartés scintillantes, où couraient des étincelles, pendant que nous étions intégrés à la matrice lumineuse. Cette fois, j'avais l'esprit totalement absorbé par l'expérience et Paris me semblait bien loin...

Mon subconscient me rappelait les parties les plus difficiles et là je me servais de mon désir – de ma volonté, si l'on préfère – pour nous hâter au long de la route éblouissante, puisant audacieusement dans la vigueur de Random pour accélérer encore le processus.

On eût dit qu'il nous fallait parcourir l'intérieur lumineux d'un énorme coquillage aux circonvolutions complexes. Mais notre passage restait silencieux et nous n'étions nous-mêmes que des centres de conscience désincarnés.

Notre vitesse paraissait grandir de façon constante, de même une douleur mentale que je ne me rappelais pas avoir éprouvée lors de mon parcours antérieur du tracé. Peut-être était-ce dû à ma fatigue, ou à ma hâte. Nous foncions à travers les barrières : nous étions entourés de murs de lumière ondulante. Je me sentais étourdi, affaibli. Mais je ne pouvais me permettre de sombrer dans l'inconscience, ni de ralentir notre allure, étant donné la proximité de la tempête telle que je m'en souvenais. Je dus prendre encore, à regret, des forces chez Random. Rien que pour nous maintenir sur le parcours.

Je n'avais cependant pas cette sensation brûlante de picotements, comme si quelque chose prenait naissance, que j'avais connue auparavant. Ce devait être le résultat de mon accord. Et mon précédent passage m'avait peut-être conféré une immunité partielle dans ce domaine.

Après un intervalle hors du temps, il me parut que Random hésitait. Peut-être lui prenais-je trop de son énergie. Je me demandais s'il en aurait encore assez pour agir sur la tempête, si je continuais à l'exploiter. Je résolus de cesser. Nous étions déjà bien engagés. Il faudrait, le cas échéant, qu'il continue sans moi. Je le suivrais autant que possible. Mieux valait que je me perde seul en ce lieu que nous deux à la fois.

Mes sens se révoltaient, mes étourdissements devenaient plus fréquents. Je mettais toute ma volonté à notre progression,

chassant tout autre souci de mon esprit. Nous devions approcher du terminus quand s'amorça un assombrissement qui ne faisait pas partie de l'épreuve, je le savais. Je dus lutter contre la panique.

Rien à faire. Je me sentis glisser. Si près du but ! J'avais la certitude que nous avions presque terminé le parcours. Il aurait été si facile de...

Tout se brouilla autour de moi. Ma dernière perception fut celle de l'inquiétude de Random.

Il y avait des clignotements orangés et rouges entre mes pieds. Étais-je pris dans quelque enfer astral ? Je continuai d'écarquiller les yeux tandis que mon esprit s'éclaircissait peu à peu. La lumière était cernée d'ombre et...

Des voix, connues...

Ma tête se dégagea. J'étais couché sur le dos, les pieds devant un feu de camp.

« Tout va bien, Corwin. Tout va bien. »

C'était Fiona qui parlait. Je me tournai vers elle. Elle était assise sur le sol, à côté de moi.

« Random... ? fis-je.

— Il va bien aussi... Père. »

Merlin était assis à ma droite.

« Que s'est-il passé ?

— Random t'a ramené, dit Fiona.

— Est-ce que l'accord s'est fait ?

— Il le pense. »

Je redressai péniblement le buste. Elle voulut me forcer à me recoucher, mais je restai assis.

« Où est-il ? »

Elle me le montra d'un geste de la tête.

Random était debout, le dos tourné, à une trentaine de mètres, sur un entablement rocheux, face à la tempête. Celle-ci était maintenant toute proche et le vent fouettait ses vêtements. Les éclairs s'entrecroisaient devant lui. Le tonnerre grondait presque sans arrêt.

« Depuis combien de temps... est-il là ? m'enquis-je.

— Seulement quelques minutes, répondit Fiona.

— C'est le temps qui s'est écoulé... depuis notre retour ?

— Non. Tu es resté sans connaissance un bon moment. Random a d'abord eu un entretien avec les autres. Puis il a ordonné que les troupes battent en retraite. Benedict les a conduites à la route noire. Elles la traversent. »

Je tournai la tête.

Il y avait du mouvement sur la route noire, une sombre colonne qui marchait vers la citadelle. Des fils de la vierge dérivèrent entre nous ; des étincelles jaillissaient au bout le plus éloigné, du côté de la masse ténébreuse. Au-dessus de nous, le ciel s'était complètement renversé et nous étions sous la moitié sombre. J'eus de nouveau l'étrange impression de m'être trouvé là il y avait longtemps, longtemps, et de voir que ceci, plutôt qu'Ambre, était le véritable centre de la création. Je cherchais à rattraper l'ombre d'un souvenir. Elle s'enfuit.

Je fouillai des yeux la pénombre zébrée d'éclairs qui nous entourait.

« Tous... tous partis ? demandai-je à Fiona. Toi, moi, Merlin, et Random, nous sommes... les seuls à rester ici ?

— Oui, dit-elle. Veux-tu que nous allions les rejoindre maintenant ? »

Je fis un signe négatif.

« Je reste ici avec Random.

— Je connaissais ta réponse. »

Je me levai en même temps qu'elle, ainsi que Merlin. Elle frappa dans ses mains et un cheval blanc vint vers elle, à l'amble.

« Tu n'as plus besoin de mes soins, dit-elle. Je vais donc retrouver les autres aux Cours du Chaos. Des chevaux sont entravés à votre intention derrière ces roches. » Elle les montra de la main « Tu viens, Merlin ?

— Je reste avec mon père, et avec le roi.

— D'accord. J'espère vous revoir tous là-bas.

— Merci, Fiona », dis-je.

Je l'aidai à monter et la suivis des yeux quand elle partit.

J'allai me rasseoir auprès du feu. J'observais Random qui restait immobile, face à l'orage.

« Il y a des vivres et du vin en abondance, dit Merlin. Puis-je vous en apporter ?

— Bonne idée ! »

La tempête était si proche qu'en quelques minutes on eût pu la toucher. Impossible de dire si les conjurations de Random avaient le moindre effet. Je poussai un gros soupir et me laissai aller à rêvasser.

Finis. D'une façon ou d'une autre, tous mes efforts depuis Greenwood touchaient à leur fin. Plus besoin de vengeance. Non. Nous disposions d'une Marelle intacte, peut-être même de deux. Brand, cause de toutes nos difficultés, était mort. Tout effet résiduel de ma malédiction serait effacé par les convulsions massives qui secouaient Ombre. Et j'avais fait de mon mieux pour la compenser. J'avais trouvé un ami en mon père et je m'étais réconcilié avec lui avant sa mort. Nous avions un nouveau roi, avec, semblait-il, la bénédiction de la Licorne, et je lui avais promis notre loyauté. Cela me paraissait sincère. J'avais conscience d'avoir rempli mon devoir. Plus rien ne me poussait. Je n'avais plus de cause à défendre et j'étais aussi près de la paix que je pourrais jamais l'être. Avec tout ce passé, je songeais que s'il fallait que je meure maintenant, c'était normal. Je ne protesterais pas aussi vivement que je l'aurais fait en d'autres circonstances.

« Vous êtes bien loin d'ici, Père. »

J'acquiesçai de la tête, en souriant. J'acceptai un peu de nourriture. Je continuais de surveiller la tempête. Encore trop tôt pour avoir une certitude, mais elle n'avait plus l'air d'avancer.

J'étais trop fatigué pour dormir. Mes douleurs s'étaient assoupies et un merveilleux engourdissement s'était emparé de moi. L'impression d'être blotti dans du coton chaud. Les événements et les réminiscences maintenaient en mouvement les mécanismes de mon être. Sous beaucoup d'aspects, c'était un état agréable.

Je cessai de manger et ranimai le feu. Je dégustai le vin tout en observant l'orage, pareil à une vitre dépolie placée devant un feu d'artifice. La vie était bonne. Si Random réussissait, j'entrerais demain, à cheval, dans les Cours du Chaos.

Impossible de savoir ce qui m'y attendait. Ce pourrait être un piège gigantesque. Une embuscade. Un mauvais tour. Je chassai cette idée. Pour le moment, peu importait.

« Vous aviez commencé à me parler de vous. Père.

— Vraiment ? Je ne me rappelle plus ce que j'ai dit.

— J'aimerais vous connaître mieux. Racontez. »

Je claquai de la langue et haussai les épaules.

« Eh bien, ceci. » Il fit un geste. « Tout ce conflit. Comment cela a-t-il débuté ? Quel rôle y avez-vous joué ? Fiona m'a dit que vous étiez demeuré en Ombre pendant bien des années, privé de mémoire. Comment vous est-elle revenue, comment avez-vous retrouvé les autres, comment êtes-vous rentré en Ambre ? »

Je laissai fuser un rire. Je regardai encore une fois Random et l'orage. Je bus une gorgée de vin et me serrai dans ma cape, contre le vent.

« Pourquoi pas ? fis-je. C'est-à-dire si tu as la patience d'écouter une longue histoire... J'imagine que le meilleur point de départ, c'est l'hôpital privé de Greenwood, sur l'ombre Terre, où j'étais en exil. Oui... »

14.

Le ciel bascula une fois, deux fois, pendant que je parlais. Dressé contre la tempête, Random prit le dessus. Elle s'ouvrit devant nous, comme fendue par la hache de quelque géant. Elle roula en arrière, de part et d'autre, pour se dissiper enfin vers le nord et le sud, s'effaçant, se réduisant, inexistante. Le paysage qu'elle avait masqué subsistait, ainsi que la route noire. Toutefois Merlin me dit que ce n'est pas un problème car il fera venir un fil de la Vierge, le moment venu, pour que nous traversions sur un pont transparent.

Random est maintenant parti. Il a subi une énorme tension. Au repos, il ne ressemblait plus à ce qu'il était auparavant – le frère plus jeune que nous prenions plaisir à tourmenter – car il avait sur le visage des rides que je n'avais jamais remarquées, une apparence de profondeur à laquelle je n'avais pas prêté attention. Peut-être ma vision se colorait-elle des événements récents, mais il paraissait en quelque sorte plus noble et plus fort. Est-ce qu'un rôle nouveau déclencherait quelque alchimie ? Désigné par la Licorne, oint par la tempête, il semble qu'il ait vraiment pris le maintien d'un roi, même plongé dans un profond sommeil.

J'ai dormi – tandis que Merlin somnole – et il me plaît, durant ce court intervalle avant qu'il ne se réveille, d'être la seule lueur de conscience sur la lèvre hérissée du Chaos, en repensant à un monde qui survit, un monde qui a subi un fléau, un monde qui dure...

Nous avons manqué aux funérailles de Père, à son passage en quelque lieu sans nom de l'autre côté des Cours. C'est triste ; mais je n'avais plus la force de bouger. Et pourtant j'ai assisté à ses gloires et je porte en moi une bonne part de sa vie. J'ai fait mes adieux. Il a sûrement compris. Et adieu aussi, Éric. Après tant de temps, je te le dis ainsi. Si tu avais vécu jusqu'à ce jour,

tout aurait été arrangé entre nous. Nous aurions même pu devenir des amis, une fois oubliés les motifs de notre opposition. Entre tous, toi et moi nous ressemblions davantage que n'importe quelle autre paire au sein de la famille. Sauf, sous certains aspects, Deirdre et moi... Mais les larmes ont coulé à ce sujet il y a bien longtemps. Adieu encore, ma sœur chérie, tu auras toujours une place dans mon cœur.

Et toi, Brand... C'est avec amertume que j'évoque ton souvenir, mon frère dément. Tu nous as presque anéantis. Tu as failli faire dégringoler de son perchoir l'altière Ambre, sur la pente du Kolvir. Tu aurais bouleversé toute l'Ombre. Tu as presque démoli la Marelle et reconverti l'univers à ta propre image. Tu étais fou et mauvais, et tu es arrivé si près de la réalisation de tes désirs que j'en tremble encore. Je suis heureux que tu aies disparu, que la flèche et l'abîme t'aient pris la vie, que tu ne souilles plus les demeures des hommes de ta présence et que tu ne te promènes plus dans le doux air d'Ambre. Je regrette que tu sois né, et cela étant, que tu ne sois pas mort plus tôt. Mais assez ! Cela me fatigue de réfléchir ainsi. Reste mort et ne viens plus troubler mes pensées.

Je vous étale comme une main de poker, mes frères et sœurs. C'est pénible et un peu coupable de généraliser ainsi, mais il semble que vous et moi, nous ayons changé, et, avant de me remettre en circulation, j'ai besoin d'un dernier coup d'œil.

Caine, je ne t'ai jamais aimé et je ne te fais toujours pas confiance. Tu m'as insulté, trahi et même poignardé. Oublions-le. Je n'aime pas tes méthodes, bien que cette fois je ne trouve rien à reprendre à ta loyauté. Paix, donc. Que l'ardoise soit nette entre nous pour ce nouveau règne.

Llewella, tu possèdes des réserves de courage que la situation récente ne t'a pas amenée à montrer. De cela, je te suis reconnaissant. Il est parfois agréable de sortir de la bataille sans en avoir subi l'épreuve.

Bleys, tu restes pour moi une silhouette vêtue de lumière – vaillant, exubérant, téméraire. Pour le premier qualificatif, mon respect, pour le deuxième, mon sourire, quant au troisième, il s'est semble-t-il modifié dans les temps récents. Bon. Reste à l'écart des conspirations, à l'avenir. Elles ne te conviennent pas.

Fiona, c'est toi qui as le plus changé. Je dois remplacer mes anciens sentiments par de nouveaux, princesse, puisque nous sommes devenus pour la première fois des amis. À toi ma tendresse, sorcière. Je te la dois bien.

Gérard, mon frère lent et fidèle, peut-être après tout n'avons-nous pas tous changé. Tu es resté ferme comme un roc, cramponné à tes croyances. Puisses-tu ne plus te laisser attraper aussi facilement. Puissé-je ne jamais plus avoir à lutter contre toi. Va à la mer avec tes vaisseaux et respire le bon air salin.

Julian, Julian, Julian... Est-ce que je ne t'aurai jamais connu ? Non. La verte magie d'Arden a dû adoucir cette vieille vanité pendant ma longue absence pour ne laisser qu'une juste fierté et une chose que j'appellerai l'honnêteté... quelque chose de différent de la pitié, certes, mais qui, ajouté à la panoplie de tes qualités, ne leur ôtera rien.

Et toi Benedict, les dieux savent que tu deviens plus sage tandis que le temps se consume vers l'entropie, et pourtant tu négliges encore certains individus dans ta science des gens. Peut-être te verrai-je sourire, maintenant que cette guerre est terminée. Repose-toi, guerrier.

Flora... Charité bien ordonnée commence par soi-même, dit-on. Tu ne parais pas pire qu'autrefois. Ce n'est qu'un rêve sentimental de penser à toi et aux autres comme je le fais, en additionnant mes colonnes de comptes, à la recherche des crédits. Nous ne sommes plus ennemis à présent, ni les uns ni les autres, et cela devrait suffire.

Et l'homme à la rose d'argent, vêtu de noir et d'argent ? Il aimerait croire qu'il a un peu appris ce qu'est la confiance, qu'il s'est lavé les yeux dans quelque source pure, qu'il s'est fait un idéal ou deux. Peu importe. Il se peut qu'il soit resté un gêneur à la parole facile, habile surtout en l'art mineur de se maintenir en vie, aveugle, comme l'ont connu les prisons, aux nuances délicates de l'ironie. Peu importe, laissons, laissons. Il se peut que je ne sois jamais satisfait de lui.

Carmen, voulez-vous venir avec moi ? Non ? Eh bien, adieu, princesse du Chaos. Ç'aurait peut-être été amusant.

Le ciel se retourne encore une fois et qui sait sur quels actes brillera sa clarté de vitrail ? La partie de réussite est jouée. Là où

nous étions neuf, nous sommes maintenant sept, dont un roi. Cependant Merlin et Martin sont avec nous, nouveaux joueurs dans la partie qui recommence.

Mes forces me reviennent pendant que je contemple les cendres et me remémore la route que j'ai suivie. Ce qui m'attend m'intrigue, d'un bout du monde à l'autre. J'ai retrouvé mes yeux, mes souvenirs, ma famille. Et Corwin sera toujours Corwin, même au Jugement Dernier.

Voilà que Merlin s'agite et c'est une bonne chose. Il est temps de se remuer, il y a pas mal de choses à faire.

La dernière action de Random, quand il eut mis la tempête en déroute, fut de se joindre à moi pour puiser de la vigueur dans la Pierre et atteindre Gérard par son Atout. Elles sont redevenues froides, les cartes, et les ombres sont de nouveau elles-mêmes. Ambre survit. Des années ont passé depuis que nous l'avons quittée et d'autres couleront sans doute avant que j'y retourne. Il se peut que les autres soient rentrés à la maison par le chemin des Atouts, comme l'a fait Random pour assumer ses fonctions. Mais je dois visiter les Cours du Chaos parce que je me le suis promis, parce qu'on y a peut-être besoin de moi.

Nous préparons notre équipement, Merlin et moi, et il va bientôt faire venir un pont de dentelle.

Quand tout sera terminé en ces lieux, quand Merlin aura parcouru la Marelle pour aller prendre possession de ses mondes, j'aurai un voyage à entreprendre. Je retournerai à l'endroit où j'ai planté la branche d'Ygg, pour voir quel arbre elle est devenue. Je dois étudier aussi ce qu'est devenue la Marelle que j'ai dessinée en entendant les pigeons des Champs-Élysées. Si elle me mène dans un autre univers, comme je le crois maintenant, il faut que j'y aille, apprendre ce que je suis devenu.

Le pont dérive vers nous, s'élevant jusqu'aux lointaines Cours. Le moment est venu. Nous montons et avançons.

Nous chevauchons à travers l'obscurité sur une route qui ressemble à du tulle. Citadelle ennemie, pays conquis, piège, demeure ancestrale... Nous verrons. Les remparts et les balcons scintillent vaguement. Nous pourrions arriver à temps pour des funérailles. Je me redresse et fais jouer l'épée dans le fourreau. Nous serons bientôt arrivés.

Adieu et bonjour, comme toujours.

FIN TOME V